LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

6

66

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 18 1904

11e Année. N° 21. 1er Novembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Richard Wagner	*A Mathilde Wesendonk. — Lettres et Journal.* — I.	5
Tristan Bernard	*En Casque et Sabre*	37
Louis Aubert	*Américains et Japonais*	77
Gal Alph. d'Hautpoul . .	*Souvenirs d'Espagne et d'Angleterre (1811-1814).* - I.	99
Paul Adam	*Le Serpent Noir* (4e partie)	125
Jules Gay	*Le Père Tosti et la « Conciliation »*	178
Jean Renouard	*Poésies*	201
Capitaine Anginieur . .	*Turkestan, Tibet, Cachemire* (fin)	205

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

133437

LIVRES NOUVEAUX

PICRATE ET SIMÉON, par **André Beaunier.**

Nos lecteurs ont eu la bonne fortune de les connaître avant tout le monde, ces deux pittoresques personnages : ce livre, amusant comme un roman, est en même temps d'un moraliste et d'un philosophe. M. André Beaunier avait déjà fait ses preuves d'esprit et de valeur, mais jamais encore il ne s'était montré plus délicatement, plus subtilement original; même après M. Anatole France, il a su renouveler ce genre du conte philosophique dont Voltaire nous avait laissé quelques chefs-d'œuvre. Les deux héros de M. André Beaunier sont exquis, et il est impossible de ne pas se divertir au contraste amusant de leurs personnalités physiques et morales : leurs longues discussions sont si vivantes, si ingénieuses, si adroitement coupées de drôleries que, de page en page, elles reposent l'attention, au moment précis où le lecteur allait trouver le ton trop sérieux. L'occasion est belle, non seulement pour les artistes et pour les délicats, mais pour le public épris seulement de se distraire : tout le monde voudra voyager au pays des idées, en compagnie du fougueux Picrate et de l'érudit Siméon.

PROMENADES, par **Charles Grandmougin.**

Presque tous les poèmes de ce recueil, — sauf une légende : *les Pierres sonnantes du Guildo,* — sont des poésies intimes. Autour de lui, en lui, le poète admire le printemps nouveau : il regarde fleurir les premières violettes, ou couler, là-bas, le grand fleuve, « clarté vive et lointaine »; ou, l'été venu, par les brûlantes journées d'août, sous le ciel implacablement bleu, assis à l'abri d'une meule, il contemple les vieux moulins à vent qui, dans l'air sans brise,

Au loin dressent en croix leurs ailes endormies.

Presque à chaque page, on trouvera de ces détails ingénieux et pittoresques, notés en vers harmonieux et précis.

ESSAI SUR LA COMPOSITION DES COMÉDIES D'ARISTOPHANE, par **Paul Mazon.**

A mesure que diminue le nombre des gens qui savent le grec, il semble que les hellénisants, tout en gardant la rigueur des méthodes philologiques, se mettent en frais pour le public et veuillent l'attirer, le conquérir à leurs études. M. Mazon vient aujourd'hui, en un livre curieux, nous expliquer la mise en scène, les jeux, les gestes, les allusions, les « dessous » des comédies d'Aristophane, et voici que la vie athénienne reparaît derrière les mots du texte, les éclaire et les anime, et mieux encore nous comprenons le fou rire qui devait s'emparer des milliers de spectateurs à tel ou tel jeu de scène, à telle ou telle mimique audacieuse ou bouffonne soulignant les passages scabreux, les parodies et les satires personnelles. Nos gens de théâtre pourraient trouver ici des idées fort plaisantes.

LA PRINCESSE D'ERMINGE, par **Marcel Prévost.**

Un beau roman, simple, poignant, où l'on sent, à chaque page, la pièce que l'auteur nous promet. Sans s'attarder aux détails accessoires, M. Marcel Prévost ne s'est passionné et n'a voulu nous passionner que pour le drame violent qui éclate au centre du livre, dans une scène vigoureuse, brutale même. C'est une crise d'âme qu'il étudie, une de ces crises où un être prend soudain conscience de sa personnalité secrète, étouffée jusque-là. Une fois de plus, c'est au service d'un moraliste que M. Marcel Prévost a mis ses dons si remarquables de romancier. Toutes celles qui liront son livre ne seront pas seulement émues, secouées même par la force de l'œuvre : elles apprendront en même temps à rentrer en elles-mêmes, à chercher en elles la femme véritable qu'elles sont sous les apparences; et quelques-unes, peut-être, comme la princesse d'Erminge, se trouveront. M. Marcel Prévost est vraiment dans la pleine maîtrise de son intelligence et de son talent.

LES GRANDS ARTISTES, — La Tour, par **Maurice Tourneux.**

En même temps que cette charmante étude sur La Tour, viennent de paraître, à la même librairie, le *Chardin* de M. Gaston Schefer, le *Fragonard* de M. Camille Mauclair, le *Louis David* de M. Charles Saunier. Nous avons signalé à différentes reprises cette intéressante série de biographies critiques, illustrées de nombreuses reproductions hors texte qui mettent sous nos yeux les plus belles œuvres des grands artistes. La collection s'enrichira encore prochainement d'un *Ruysdaël,* d'un *Gainsborough,* d'un *Claude Lorrain,* d'un *Hogarth.* Ces titres seuls et les noms des auteurs recommandent assez cette collection d'enseignement et de vulgarisation, placée d'ailleurs sous le haut patronage de l'administration des Beaux-Arts.

CONTES DE BONNE PERRETTE, par **René Bazin.**

Après *le Guide de l'Empereur,* qu'on a pu récemment relire dans une édition nouvelle, il faut reprendre aujourd'hui ces délicieux *Contes de Bonne Perrette,* dédiés par l'auteur aux enfants, mais qui enchanteront aussi les grandes personnes. Avec quelle grâce M. René Bazin nous conte à son tour les jolies histoires qu'une humble femme lui récita autrefois! Sans doute, l'auteur a brodé sur la trame des simples récits qui l'émerveillèrent quand il était petit. Mais qu'importe! « A quoi bon approfondir ces choses? — avoue M. René Bazin. J'aime mieux vous dire, enfants, qu'il m'a été doux d'écrire ce livre à cause de vous, de votre sympathie si vite donnée, de votre attention rapide, de votre âme tout ouverte, et aussi pour l'émotion de ce retour que nous, qui vieillissons, nous faisons vers notre enfance. »

RICHARD WAGNER

A

MATHILDE WESENDONK

— LETTRES ET JOURNAL[1] —

(1858-1859)

AVANT-PROPOS

Au moment où l'Opéra s'apprête à jouer *Tristan et Yseult*, il a paru intéressant de publier la traduction de ces lettres et de ce journal qui font revivre la crise de passion désespérée d'où l'œuvre est sortie.

A la suite de sa participation au mouvement révolutionnaire de 1849, à Dresde, Wagner avait dû quitter l'Allemagne; il s'établit à Zurich, avec sa femme Minna. Il y fit, en 1852, la connaissance de Mathilde Wesendonk, femme d'un riche commerçant allemand; il se lia d'amitié avec elle. Il avait près de quarante ans; elle en avait vingt-quatre; elle était belle et artiste; elle écrivait des poésies, aimait passionnément la musique. L'amitié entre elle et Wagner devint bientôt très tendre. Otto Wesendonk avait généreusement donné l'hospitalité aux Wagner dans une petite maison voisine de sa villa, et que Wagner baptisa du nom d' « Asile ». Ils se voyaient constam-

1. *Le Maître avait exprimé le désir que ces pages fussent détruites.*

Madame Wesendonk ne se considérait pas comme ayant des droits exclusifs sur les lettres qui lui avaient été adressées. Elle les conserva en silence, pour la postérité, les destinant à être publiées un jour, avec portraits et fac-similés.

La famille Wagner a renoncé aux droits d'auteur, les abandonnant au fils et au petit-fils de la défunte.

Ceux-ci ont décidé que la publication (Duncker, éditeur, Berlin, 1904) se ferait au bénéfice du Stipendienfonds. — Le Stipendienfonds *est un fonds de réserve, qui permet à des artistes peu fortunés d'assister aux représentations de Bayreuth. — G. K.*

ment. Wagner lisait à madame Wesendonk ses œuvres, ou les drames de Calderon, qu'il admirait par-dessus tout; il lui jouait sa musique, ou celle de Beethoven; il lui dédiait le prélude de la *Walküre*, en y inscrivant les lettres : *G*[*esegnet*] *S*[*ei*] *M*[*athilde*] (Bénie soit Mathilde); il mettait en musique cinq poèmes de son amie *(Fünf Gedichte)*. Sous l'influence de son affection intelligente et ardente, Wagner réalisa alors ou conçut la plupart de ses grandes œuvres.

Les années passées à Zurich furent les plus fécondes de sa vie. C'est à Zurich qu'il écrivit la partition du *Rheingold* (novembre 1853-janvier 1854), de la *Walküre* (juin-décembre 1854), la majeure partie de *Siegfried* (janvier-juillet 1857), dont *les Murmures de la Forêt* lui furent inspirés par ses promenades dans le Sihltalwald. C'est là qu'il écrivit le premier acte de *Tristan* (octobre 1857-janvier 1858). C'est là, enfin, qu'il eut la première idée de *Parsifal*, en 1857, le jour du vendredi saint, où, accoudé à la terrasse de la maison des Wesendonk, et contemplant la nature en fête, il eut une soudaine révélation : il entendit « le soupir de la profonde pitié, qui jadis retentit de la croix du Golgotha; et ce soupir s'échappa alors de sa propre poitrine ». Si l'on ajoute qu'il pensait encore à un autre drame : *les Vainqueurs*, dont Bouddha était le héros, et qu'il avait déjà esquissé *les Maîtres Chanteurs*, dont madame Wesendonk, la première, devait recevoir plus tard le poème manuscrit, on voit qu'il n'est presque pas un ouvrage de quelque importance qu'il n'ait entrepris ou accompli, en ces cinq années, de 1853 à 1858.

Si le nom de madame Wesendonk doit être associé à tous ces projets, à toutes ces œuvres que Wagner lui soumettait, chaque jour, à mesure qu'il les écrivait, son souvenir doit être lié surtout à *Tristan*, qui reflète leurs propres tourments. Leur amitié était devenue amour. La passion se déclara, quand Wagner remit à madame Wesendonk le poème de *Tristan*, en septembre 1857. Cependant ils y résistèrent tous deux, retenus par leur devoir. Madame Wesendonk n'eût pas voulu trahir la confiance de son mari, pas plus que Wagner celle de sa femme Minna, créature insignifiante et bornée, qui ne l'avait jamais compris, qu'il n'aimait point, mais qui était bonne et dévouée, et à laquelle il restait attaché, en souvenir des misères vaillamment supportées en commun. Minna était d'ailleurs assez gravement malade : il fallait la ménager. De ces luttes silencieuses pour étouffer un amour qui croissait malgré tout, sortit le premier acte de *Tristan*, dont la musique fut écrite d'octobre 1857 à janvier 1858.

Mais Minna avait des soupçons. Elle intercepta une lettre de madame Wesendonk, elle la lut, et elle fut désespérée; en prenant l'affaire au tragique, elle l'aggrava; elle fit des scènes violentes à madame Wesendonk, elle la menaça d'un scandale. Wagner rompit

toutes relations avec les Wesendonk pendant trois mois; mais sa passion ne faisait que grandir, et elle se traduisait dans les premières esquisses musicales du second acte de *Tristan* (mai-juillet 1858). Enfin, il s'y arracha brusquement; et, se séparant à la fois de sa femme et de madame Wesendonk, il partit, en août 1858. Il se rendit à Genève d'abord, puis à Venise; c'est alors qu'il écrivit la partition du second acte de *Tristan*, dans une ivresse d'amour, de douleur et de force créatrice. « Quelle musique cela devient! — s'écrie-t-il lui-même, stupéfait. — Toute ma vie, je pourrais ne plus travailler qu'à cette musique. Jamais, jusqu'à présent, je n'ai rien fait de tel!... »

C'est cette période que retracent les lettres et le journal qu'on va lire. On y verra Wagner tout entier, avec son âme tumultueuse, brûlante et sombre, avec la passion désespérée et l'ardent pessimisme qui le dévoraient alors, l'horreur et l'amour de la vie, — « cet éternel souci de vivre et, au fond, une telle aversion pour cette vie, qu'il *lui* faut toujours et toujours arranger artificiellement, afin de ne point l'avoir devant les yeux dans toute sa repoussante horreur ». — On y verra aussi l'égoïsme du génie, sans cesse préoccupé de lui-même et de sa création artistique, au milieu de ses affections les plus sincères et des pires douleurs. On sera frappé enfin de l'étrange métaphysique mêlée à cette correspondance amoureuse, comme elle l'est au duo du second acte de *Tristan*, et à laquelle Wagner semble attribuer un tel prix qu'on se demande par moments s'il était plus fier d'avoir écrit *Tristan* que d'avoir « comblé (à ce qu'il croyait) d'une manière complète et satisfaisante les lacunes du système de Schopenhauer ». — Nulle correspondance de Wagner, — pas même celle avec Liszt, — ne fait mieux pénétrer dans le secret de son génie. Elle est le commentaire vivant du second acte de *Tristan*, écrit, comme elle, dans le silence de Venise et l'ouragan des passions.

★☆★

A mon ami
Henri Boucher
est affectueusement dédiée
cette traduction.
G. K.

I

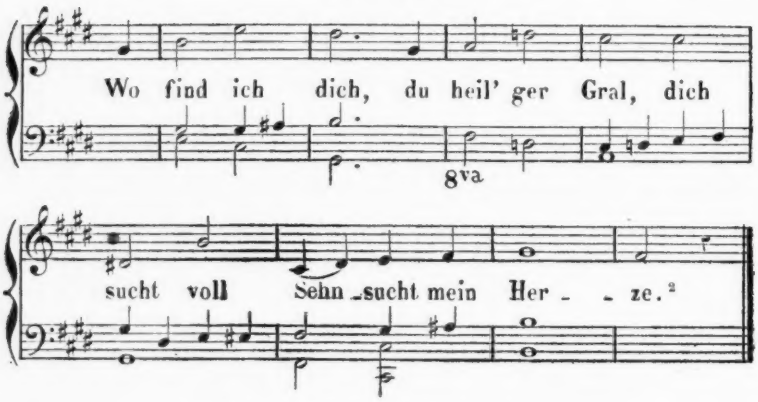
[Zurich, — Été de 1858.]

Cette lettre, — combien elle m'a attristé! Le démon quitte l'un de nos deux cœurs pour entrer dans l'autre. Comment le vaincre? Oh! que nous sommes à plaindre! Nous ne nous appartenons plus. Démon, deviens Dieu!...

Cette lettre m'a attristé... Hier, j'ai écrit à notre amie[1]. Sans doute elle va bientôt rentrer...

Démon ! démon ! Deviens Dieu !

PARSIFAL



Chère enfant égarée !
Vois, je voulais précisément t'écrire cela, quand je
Trouvai tes beaux, tes nobles vers !

II

[Zurich. — Été de 1858.]
Mardi matin.

Sans doute tu ne t'attends pas à ce que je laisse ta merveilleuse, ta splendide lettre sans réponse. Ou bien devrai-je renoncer, devant la suprême noblesse de ta parole, au beau droit de te répondre? Mais comment pourrais-je te répondre, si ce n'est d'une manière digne de toi?...

Les luttes formidables que nous avons soutenues, comment pouvaient-elles finir autrement que par la victoire remportée sur toutes nos aspirations, sur tous nos désirs?

Ne savions-nous pas, même dans les minutes les plus ar-

1. Madame Wille, amie dévouée de Wagner. Née dans le Holstein en 1809, morte à Mariafeld (lac de Zurich) en 1893. — Ses *Souvenirs* encadrent une série de lettres que lui avait adressées le Maître.

2. « Où te découvrirai-je, ô saint Graal? Plein d'ardent désir, te cherche mon cœur. »

dentes où nous étions l'un près de l'autre, que tel était notre but?...

Certainement! C'était précisément en raison de l'inouï, de la difficulté, que nous ne pouvions y parvenir qu'au prix des luttes les plus pénibles. Mais est-ce que nous n'avons point connu, maintenant, toutes les luttes? Quelles autres luttes pourraient donc encore nous attendre? Vraiment, je sens au plus profond de moi-même que nous en avons vu la fin!...

Quand, il y a un mois, j'exprimai à ton mari ma décision de rompre toutes relations personnelles avec vous deux, j'avais... renoncé à toi. Cependant je ne me sentais pas encore tout à fait pur; je me rendais compte que seule une séparation complète ou bien... une union absolue pouvait sauver notre amour de ces terribles proximités auxquelles nous l'avions vu exposé dans ces derniers temps. Ainsi, en face du sentiment que notre séparation était nécessaire, se trouvait la possibilité d'une union, sinon voulue, du moins conçue. De là une tension nerveuse que nous ne pouvions supporter ni l'un ni l'autre. Je me confessai à toi et il nous apparut avec évidence que toute autre possibilité eût constitué un crime, dont la pensée même était intolérable.

Mais la nécessité de renoncer l'un à l'autre prit naturellement un autre caractère: à la tension nerveuse succéda une solution apaisante. Le dernier égoïsme disparut de mon cœur et ma décision de fréquenter de nouveau chez vous fut alors la victoire de l'humanité la plus pure sur l'ultime sursaut du désir personnel. Je ne voulais plus que réconcilier, apaiser, consoler, rasséréner, et aussi me procurer l'unique bonheur qui pût encore m'advenir...

Jamais, dans toute ma vie, je n'avais éprouvé de sensations si intenses et si terribles que dans ces derniers mois. Toutes mes impressions précédentes, c'était le vide en comparaison de celles-ci. Des secousses telles que celles dont j'ai souffert par cette catastrophe devaient imprimer en moi des traces profondes, et, si quelque chose pouvait aggraver encore mon état d'esprit, c'était la santé de ma femme. Pendant deux mois, je m'attendis chaque jour à l'annonce de sa mort subite: le docteur avait cru devoir me préparer à cet événement. Autour de moi, tout respirait la mort; mon regard vers l'avenir ou

vers le passé se heurtait toujours à des images funèbres, et la vie — telle quelle — perdait pour moi son dernier attrait.][1] Tenu d'observer envers la malheureuse femme les plus extrêmes ménagements, je n'en devais pas moins me résoudre à détruire notre dernier foyer domestique et, pour sa plus grande consternation, lui communiquer cette décision.

Figure-toi mon état d'esprit alors que je contemplais, par ce magnifique été, ce bel Asile, si parfaitement, si uniquement conforme à mes désirs, à mes aspirations d'autrefois, alors que je me promenais, le matin, dans le joli petit jardin, admirant le trésor des fleurs toujours plus riche, écoutant la fauvette qui s'était construit un nid dans le rosier! Et ce qu'il m'en coûtait de m'arracher de cette ancre dernière, imagine-le donc, toi qui me connais à fond, mieux que personne.

Crois-tu qu'ayant déjà fui loin du monde, un jour, je pourrais y retourner maintenant? Maintenant que tout en moi est devenu extraordinairement tendre, sensible, par la désaccoutumance toujours plus prolongée de tout contact avec lui? Ma dernière entrevue aussi avec le grand-duc de Weimar me prouva plus clairement que jamais que l'indépendance absolue est la seule condition pour ma vie et pour mon travail, de telle sorte qu'il me faut renoncer, au plus profond de moi, à toute obligation, même envers ce prince réellement digne d'être aimé. Je ne puis, non, plus jamais, me donner au monde; il m'est impossible de me fixer dans une grande ville pour quelque laps de temps que ce soit, et pourrais-je encore songer à la fondation d'un nouvel « asile », d'un nouveau foyer, alors que j'ai dû détruire l'autre, dont j'avais à peine joui, celui que m'avaient créé l'amitié, le plus noble amour, en ce délicieux paradis? Oh! non!... Pour moi, m'en aller d'ici, cela signifie... mourir!

Avec une telle blessure au cœur, je ne puis tenter de fonder un nouveau foyer!...

Mon enfant, il ne m'est plus possible de m'imaginer qu'un unique salut et il ne peut me venir que du plus profond de mon cœur, non plus de telle ou telle cause extérieure. Il a nom : la paix! l'apaisement absolu imposé au désir! Noble

1. Les passages de cette lettre mis entre crochets ont déjà été traduits en français et cités par le *Petit Temps* du 10 mai 1904.

et digne victoire ! Vivre pour d'autres, pour d'autres... sera notre propre consolation !

Tu connais maintenant la crise grave, décisive de mon âme : elle touche à ma conception de la vie, à l'avenir tout entier, à tout ce qui m'est proche, — donc aussi à toi, l'être qui m'est le plus cher ! Laisse-moi, sur les ruines de ce monde du désir, t'apporter encore le salut !...

Vois-tu, dans tout le cours de ma vie, en aucune circonstance je ne me montrai importun, mais plutôt toujours d'une sensibilité presque outrée. Pour la première fois, je veux te paraître importun maintenant et te prier d'être, dans le fond de ton âme, absolument tranquille à mon sujet. [Je ne viendrai pas vous voir souvent, car vous ne devez me rencontrer, à l'avenir, que quand je serai certain de pouvoir montrer un visage calme et serein... Naguère je venais chez toi la souffrance et le désir au cœur; et là où je cherchais la consolation, je n'apportais que trouble et chagrin. Cela ne doit plus être. Si donc tu ne me vois plus de longtemps, alors... prie pour moi en secret. Car, alors, sache que je souffre ! Mais si je viens, sois sûre que j'apporte chez vous le meilleur de mon être, un don qu'il n'est accordé qu'à moi sans doute d'octroyer, à moi qui ai souffert tant et volontairement.]

Selon toutes probabilités, oui, assurément, bientôt, je crois, presque au début de l'hiver, viendra le moment où je quitterai Zurich pour assez longtemps : d'un jour à l'autre peut arriver l'amnistie attendue qui me rouvrira l'Allemagne, où je retournerai alors périodiquement, afin d'y chercher l'équivalent de la chose unique que je n'ai pas pu posséder ici. Alors je serai souvent longtemps sans vous voir. Mais le retour, après cela, dans l'Asile qui m'est devenu si cher, afin de me reposer des soucis, des inévitables exaspérations, afin de respirer l'air pur, afin de reprendre goût à l'œuvre à laquelle la destinée m'a voué une fois pour toutes, ce sera toujours pour moi le doux rayon de lumière qui là-bas entretiendra mes forces, la chère consolation qui m'appellera ici.

Et n'est-ce pas toi qui m'as conféré le plus haut bienfait de l'existence ? N'est-ce pas à toi que je suis redevable de l'unique chose qui puisse encore me paraître digne de gratitude et d'intérêt en ce monde ? Et je ne chercherais pas à te

récompenser pour ce que tu m'as conquis au prix de tels sacrifices, au prix de telles souffrances?...

[Mon enfant, ces derniers mois m'ont sensiblement blanchi les cheveux aux tempes; en moi une voix appelle instamment le repos, ce repos que je faisais déjà désirer, il y a de longues années, à mon « Hollandais » dans le *Vaisseau Fantôme*. C'est l'intense aspiration vers une patrie, un foyer, et non à une jouissance exubérante de la vie passionnelle. Une femme fidèle et d'un dévouement splendide pouvait seule procurer cette patrie à mon héros.] Vouons-nous à cette belle mort, qui enveloppe et apaise toutes ces aspirations, tous ces désirs. Mourons bienheureux, avec un regard lumineux et calme, avec le divin sourire de la victoire bellement remportée! Et nul ne doit pâtir quand nous sommes *vainqueurs*.

Adieu, cher ange bien-aimé!

III

[Zurich. — Août 1858.]

Adieu! adieu! ma bien-aimée!

Je m'en vais avec calme. Où que je sois, je serai entièrement à toi. Fais en sorte de me garder l'Asile. Au revoir! au revoir! chère âme de mon âme! Adieu... et au revoir!...

JOURNAL

DEPUIS MA FUITE DE L'ASILE (17 AOUT 1858)

Genève, 21 août.

La dernière nuit dans l'Asile, je me couchai après onze heures: le lendemain, à cinq heures, il me fallait partir. Avant de fermer les yeux, je fus vivement impressionné par le souvenir du temps où je m'endormais en me disant qu'un jour je

mourrais ici même : je serais couché ainsi lorsque tu viendrais à moi pour la dernière fois, entourant de tes bras ma tête en présence de tout le monde et recevant mon âme en un suprême baiser! Cette mort, je me la représentais avec bonheur ; elle s'accordait par les moindres détails au décor de ma chambre à coucher : la porte vers l'escalier était close, tu entrais par la portière du cabinet de travail, ainsi tu m'enveloppais de tes bras, ainsi je te regardais en mourant! Et maintenant cette possibilité de mourir m'était aussi refusée? Froidement, comme si j'en étais chassé, je quittais cette maison, où j'étais enfermé en compagnie d'un démon que je ne pouvais plus maîtriser que par la fuite! Où, où donc mourir, à présent?... C'est ainsi que je m'endormis...

Un léger bruit, merveilleux, me fit sortir de mon cauchemar : en me réveillant, je sentis un baiser sur mon front; un profond et douloureux soupir suivit. C'était si distinct que je me mis debout et regardai autour de moi. Silence absolu. J'allumai une bougie: c'était un peu avant une heure, l'heure des revenants touchait à sa fin. Un fantôme avait-il veillé à mon chevet pendant cette heure maudite? Veillais-tu ou dormais-tu pendant ce temps-là?... Comment te sentais-tu?... Impossible de fermer l'œil. Longtemps je m'agitai dans mon lit, puis je me levai, m'habillai complètement, donnai le dernier tour de clef à la dernière malle et attendis, plein d'angoisse, le jour, tantôt allant et venant par la chambre, tantôt m'étendant un peu sur le lit. Le jour me semblait tarder plus que dans mes nuits d'insomnie de l'été dernier. Avec la rougeur de la honte, le soleil se leva derrière les montagnes... Je regardai une dernière fois, longtemps, vers là-bas... O ciel! pas une larme ne me vint; mais il me parut que tous mes cheveux me devenaient blancs aux tempes!... J'avais fait mes adieux. En moi, maintenant, tout était froid, assuré... Je descendis. Ma femme m'attendait. Elle m'offrit du thé. Ce fut un instant d'une douleur poignante... Elle m'accompagna dans le jardin. Le matin était radieux. Je ne me retournai pas... A la minute suprême, ma femme éclata en sanglots. Mes yeux restèrent secs pour la première fois. Je lui dis encore de se montrer patiente et digne, de se consoler en chrétienne. Mais la colère, de nouveau, l'emporta dans son âme. « Elle ne peut être sauvée,

— fus-je obligé de me dire. — Mais je ne puis me venger sur la malheureuse ! Elle-même doit exécuter sa propre sentence. » J'étais profondément grave ; il y avait en moi une amertume, une tristesse effroyables. Mais pleurer, je ne le pouvais pas. C'est ainsi que je partis. Et alors — je ne mens pas — une sensation de calme m'envahit, je respirai librement... Je m'en allais dans la solitude : là j'étais chez moi ; là je pouvais t'aimer de toutes les forces de mon âme !...

Ici je n'ai encore parlé à personne, sinon à des serviteurs. Même j'ai écrit à Karl Ritter de ne point venir me voir. Cela me fait tant de bien de pouvoir ne point parler !... J'ai lu ton journal avant de me coucher, pour la première fois depuis mon départ. Ton journal ! Ces traits divins et profonds de ton être !... Je dormis bien.

Le lendemain, je fis choix d'un appartement que je louai à la semaine. Je m'y trouve tranquille, à l'abri des importunités ; je me recueille et attends la fin des chaleurs pour m'en aller vers l'Italie. Je ne sors pas de toute la journée...

Hier, j'ai écrit à ma sœur Clara[1], que tu as vue il y deux ans. Elle désirait une fraternelle explication de ma part : ma femme lui avait écrit et annoncé son arrivée. Je lui fis voir tout ce que tu étais pour moi depuis six ans ; quel ciel tu m'avais préparé ; au prix de quelles luttes, de quels sacrifices tu m'avais protégé ; avec quelle bassesse, quelle vilenie, cette miraculeuse intervention de ton noble et haut amour avait été dénaturée. Je sais qu'elle me comprend ; c'est une nature enthousiaste dans une enveloppe un peu imparfaite. Il me fallait donc développer mes explications sur ce point. Mais quels tremblements dans mon cœur, dans mon âme, tandis que j'écrivais cela, saisissant l'occasion pour dépeindre ta sublime pureté !... Oui, certes, nous oublierons, nous vaincrons tout : il ne restera qu'un seul sentiment, la certitude qu'un miracle a eu lieu ici, tel que la nature n'en fait qu'une seule fois durant des siècles, sans être parvenue encore à une telle noblesse de réussite. Laisse là toute souffrance ! Nous sommes les plus heureux qui soient ! Avec qui voudrions-nous échanger notre sort ?

1. La lettre a été publiée dans la *Tägliche Rundschau* du 23 septembre 1902.

23 août, 5 heures du matin.

Je te vis en rêve sur la terrasse : tu portais des vêtements d'homme et avais sur la tête un chapeau de voyage. Ton regard était fixé dans la direction où j'étais parti. Cependant, moi, j'arrivai de l'autre côté. Ainsi tenais-tu ton regard toujours détourné de moi et je cherchais vainement à te faire signe que j'étais là, jusqu'à l'instant où j'appelai : « Mathilde ! » doucement d'abord, puis plus haut, toujours plus haut, pour m'éveiller enfin par le bruit de ma propre voix... Me rendormant quelque peu et retombant dans mes rêveries, je lisais de tes lettres, qui m'avouaient des amours de jeunesse : le bien-aimé, tu avais repoussé les avances, mais tu vantais pourtant ses qualités, tu ne venais vers moi que pour trouver la consolation, — ce qui m'attristait un peu. Je ne voulus pas poursuivre ce rêve et me levai pour écrire ces lignes... Toute la journée, j'avais souffert d'une violente crise de nostalgie, et un cruel dégoût de la vie s'était emparé de moi.

24 août.

Hier, je me sentais profondément misérable. Pourquoi vivre encore ? pourquoi donc vivre ? Est-ce lâcheté... ou bien courage ?... Pourquoi cet immense bonheur, pour être infiniment malheureux ? La nuit qui vint, je dormis d'un bon sommeil. Aujourd'hui j'allais mieux. J'ai fait faire ici un beau portefeuille à serrure, dans lequel je conserverai les lettres et souvenirs de toi : il peut en contenir beaucoup, et ce qui y entrera, une fois entré, n'en sortira plus jamais. Donc réfléchis bien à ce que tu m'enverras encore : rien ne te sera plus rendu... qu'après ma mort, à moins que tu ne me permettes d'enfermer tout cela avec moi dans la tombe... Demain je pars tout d'une traite pour Venise. Une envie folle m'y attire ; j'espère pouvoir y goûter l'absolu repos. Quant au voyage lui-même, je ne l'accomplis qu'à contre-cœur. Aujourd'hui, il y a déjà toute une semaine que j'ai contemplé ta terrasse pour la dernière fois !...

Venise, 3 septembre.

Hier, je t'ai écrit, ainsi qu'à notre amie[1]. A quel point je fus absorbé par le voyage et mon installation ! Désormais mon journal sera tenu régulièrement... J'ai fait le trajet par le Simplon. Les montagnes, surtout la longue vallée de Wallis, me causèrent une sensation d'accablement. J'ai passé de beaux moments sur la terrasse de l'Isola Bella. C'était une admirable matinée ensoleillée. Je connaissais l'endroit et je congédiai immédiatement le jardinier, afin de rester seul. Un beau calme, une singulière élévation se firent en moi : c'était trop splendide pour que cela durât longtemps. Mais ce qui me transportait, ce qui était près de moi et en moi, cela persistait : le bonheur d'être aimé de toi !

J'ai couché à Milan. Le 29 août, dans l'après-midi, j'arrivai à Venise. Pendant le parcours du Grand Canal, jusqu'à la Piazzetta, impression de grave mélancolie : grandeur, beauté et décadence, tout cela voisin l'un de l'autre. J'étais ravi, cependant, de songer qu'ici il n'y avait point de prospérité moderne ; partant, pas de turbulente trivialité. La place Saint-Marc me fit une impression féerique. Un monde lointain, une époque vécue. Cette impression satisfait pleinement le désir de la solitude. Rien ne donne ici la sensation de la vie réelle : tout agit objectivement, comme une œuvre d'art. Je veux rester ici — et cette volonté s'accomplira. Le lendemain, après de longues incertitudes, j'ai fait choix d'un appartement sur le Grand Canal, dans un immense palais, où je suis, pour le moment, tout seul. Pièces vastes et hautes, où je puis faire les cent pas bien à l'aise. Mon installation devant servir d'enveloppe au mécanisme de mon travail, j'y attache beaucoup d'importance et j'ai soin de la parfaire à mon goût. J'ai écrit pour que l'on m'envoie mon Érard. Il sonnera magnifiquement dans ma vaste et haute salle de palais. Le grand silence, qui est la vraie atmosphère du Canal, me dispose à merveille. Vers cinq heures du soir seulement, je sors pour aller dîner ; puis une promenade aux Jardins Publics, avec court arrêt sur la place Saint-Marc. Elle produit un effet théâtral par son caractère spécial et

1. Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.

par sa foule de promeneurs, qui m'est complètement inconnue, me laisse même indifférent et ne fait que me divertir l'imagination. Vers neuf heures, je reviens en gondole ; j'allume ma lampe et je lis un peu avant de me coucher...

Ainsi ma vie extérieure s'écoulera, et c'est bien ce qu'il me faut. Malheureusement, ma présence est déjà connue ; mais, une fois pour toutes, j'ai donné ordre de ne recevoir personne. Cette solitude, qui ne m'est presque possible qu'ici, — et si délicieusement possible! — me sourit et flatte mes espérances. Oui ! J'ai l'espoir de guérir pour toi ! Te garder à toi, c'est me garder à mon art ! Vivre avec lui, pour te consoler, voilà ma tâche, voilà ce qui s'accorde avec ma nature, ma destinée, ma volonté, mon amour. Ainsi suis-je à toi, ainsi arriveras-tu également à la guérison par moi ! Ici s'achèvera *Tristan*, — malgré les tourmentes du monde. Et avec lui, si je peux, je m'en reviendrai, pour te voir, pour te consoler, te rendre heureuse ! Cela s'évoque à moi comme le plus beau, le plus sacré des désirs ! Allons, valeureux Tristan, allons vaillante Isolde ! Assistez-moi, venez au secours de mon ange ! Ici votre sang cessera de couler, ici les blessures guériront et se fermeront. D'ici le monde apprendra la haute et noble détresse de l'amour le plus sublime, les plaintes de la plus douloureuse des voluptés. Et, rayonnant comme un Dieu, purifié, lumineux, tu me verras alors, moi, ton humble ami !...

. . . . . .

5 septembre.

Je n'ai pas dormi, cette nuit ; je suis resté longtemps éveillé. Ma douce enfant ne me dit point comment elle va... Merveilleusement beau est le canal dans la nuit. Claires étoiles, lune à son dernier quartier. Une gondole glisse devant le palais. Au loin, des gondoliers s'appellent en chantant. C'est une sensation d'une beauté, d'une noblesse extraordinaires. On ne récite plus les stances du Tasse ; mais les mélodies sont toujours très vieilles, aussi anciennes que Venise même et certainement plus anciennes que les paroles, probablement adaptées dans la suite aux mélodies. Ainsi s'est con-

servé dans la mélodie le vrai éternel, tandis que les stances, comme un phénomène passager, ont été absorbées par elle pour, à la longue, disparaître complètement. Ces mélodies, profondément mélancoliques, chantées d'une voix sonore et puissante, que l'eau apporte de loin et qui vont mourir dans un lointain plus éloigné encore, ont produit sur moi une impression solennelle. Sublime !...

6 septembre.

Hier j'ai vu la Ristori dans le rôle de Marie Stuart. Il y a quelques jours, je l'avais vue, pour la première fois, dans celui de Médée, où elle me plut beaucoup, oui, — où elle me fit vraiment assez grande impression. — Virtuosité peu commune ; elle possède une sûreté de jeu que je n'avais pas encore vu poussée à la perfection comme chez elle. Cependant je reconnus clairement, cette fois, ce qui fait complètement défaut dans son art, parce que cela est absolument indispensable dans le rôle de Marie Stuart (je ne l'avais d'abord pas remarqué, parce que pareille remarque ne peut s'appliquer au rôle de Médée). Dans le rôle de Marie Stuart il faut de la spiritualité, de l'enthousiasme, une intense, une passionnée chaleur. L'insuffisance de l'artiste était vraiment pénible à constater et je sentais, avec quelque orgueil, la hauteur et la signification de l'art allemand, en me souvenant d'avoir déjà vu plusieurs tragédiennes allemandes jouer ce rôle avec une chaleur communicative, même entraînante, tandis que la Ristori, en passant rapidement de la prose raffinée à des effets de plastique pour ainsi dire animale, prouvait qu'elle ne se rendait même pas compte de la nature de son rôle, qu'elle n'était pas capable de le jouer. Cette spiritualité de l'art allemand, est-ce donc là ce qui rend possible ma musique et, par elle, mes poèmes ? Au contraire, combien sont éloignées de tout ce que je puis créer, ces évolutions franco-italiennes ! Et néanmoins l'élément spirituel agit sur les Italiens et les Français, à leur insu, lorsqu'il leur vient du dehors, de sorte que je ne puis le considérer comme une caractéristique particulièrement allemande : j'ai pu m'en rendre compte par les impressions qu'éprouvèrent certaines

personnes lors de représentations de mes œuvres... Où donc gît alors la différence entre l'idéalisme dont je parle et ces effets de plastique réaliste? Rappelle-toi la scène de *Marie Stuart*, au troisième acte, quand elle adresse, dans le jardin, une invocation à la liberté : imagine la Ristori négligeant presque tout ce qui, dans cette haine naissante contre Élisabeth, ne lui fournit pas l'occasion de montrer sa virtuosité de mimique rapide et variée... Ces explications ne te rendent point la chose absolument claire. Mais certainement tu comprendras vite ce que je veux dire, quand je te remémorerai notre amour...

7 septembre.

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de madame Wille. Ce sont les premières nouvelles de toi. D'après ce qu'elle écrit, tu es résignée, calme et résolue à aller jusqu'au bout dans la voie du renoncement ! parents, enfants, — devoirs.

Comme cela s'accordait mal avec mon état d'âme à la fois divinement serein et grave!...

En pensant à toi, jamais ne me sont venus à l'esprit les parents, les enfants, les devoirs ; je savais seulement que tu m'aimais et que tout ce qui est élevé et fier dans le monde doit souffrir. De cette hauteur j'ai peur de voir exactement déterminé ce qui nous rend malheureux. Alors je t'aperçois soudain dans ta splendide demeure, je vois toutes les choses, j'entends tous les êtres dont nous devons rester éternellement incompris, qui, étrangers à nous-mêmes, nous sont pourtant si proches, pour éloigner de nous craintivement ce qui nous est le plus proche. Et il me prend une envie furieuse de dire : « A ceux-là, qui ne savent rien de toi, ne comprennent rien de toi, mais exigent tout de toi, à ceux-là tu irais tout sacrifier ! » Cela, je ne puis ni le voir ni l'entendre, si je veux accomplir dignement la tâche qui m'est dévolue sur terre ! C'est uniquement au plus profond de moi-même que je trouverai la force nécessaire : au dehors, tout me pousse à l'amertume, tout ce qui veut s'imposer à mes décisions.

Tu espères me voir quelques heures à Rome, cet hiver? Je crains qu'il ne me soit impossible de te voir ! Te voir et

me séparer ensuite de toi, pour la satisfaction d'un autre être ! Pourrais-je encore le faire ? Assurément non !...

Tu ne veux pas de lettres non plus !...

Je t'ai écrit et... je conserve le ferme espoir que ma lettre ne sera pas repoussée ; — oui, je suis certain de la réponse !

Trêve à ces folles imaginations ! J'espère !

8 septembre.

« O yeux aveugles,
Ames pusillanimes ! »

10 septembre.

Hier j'étais bien malade, j'avais la fièvre. Le soir, je reçus une nouvelle lettre de madame Wille : elle me transmet la petite lettre que je t'avais envoyée, — non ouverte[1]...

Cela, tu ne l'aurais pas dû faire !... Non, cela pas !...

Aujourd'hui, je n'ai rien encore pour mon journal. Pas de pensées, — rien que des sentiments. Il faut d'abord qu'ils se clarifient...

Ce m'est une consolation d'apprendre que tu retrouves le calme et la force. J'ai une autre consolation encore, qui ressemble presque à une vengeance : un jour, tu liras également cette lettre renvoyée et tu sentiras l'injustice de ton refus ! — Et cependant j'ai essuyé de tels refus souvent !

11 septembre.

Ah ! quelque chose de toi, directement ! trois mots, pas davantage !...

Les intermédiaires, même les plus sûrs, les plus fidèles, ne peuvent rien remplacer. Combien déjà il est difficile de se comprendre absolument lorsque l'on est deux, l'un en face de l'autre ! Et encore est-il nécessaire que ces deux soient également dans des dispositions favorables, celles que seule la pleine conscience de l'amour présent peut assurer. Un tiers est toujours un étranger. Quel être pourrait se dépouiller de

1. Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.

son moi et de son ambiance particulière si complètement qu'il puisse participer des deux autres? Je comprends que madame Wille ne puisse se décider à te remettre des lettres de moi, rien que par considération pour elle-même. Dès lors impossible de s'intéresser au contenu, de voir combien sont apaisantes, nécessaires, de telles communications : — une chose suffit, ce sont des lettres, et elle peut, elle doit peut-être finir par les remettre. Autrement, de quel conseil serait donc l' « amie »? Elle ne peut agir que selon ce que sa situation particulière à l'égard de tous les intéressés lui permet, et lui permet certainement dans le sens le meilleur, le plus noble... Seulement, elle agit d'après tes désirs. Donc... des conventions entre nous?...

Assez pour aujourd'hui!... La paix! la paix!...

13 septembre.

J'étais si triste que je ne pouvais même rien confier à mon journal. Aujourd'hui je reçois ta lettre, — ta lettre à madame Wille. — Que tu m'aimes, je le savais bien : tu es comme toujours bonne, profonde et pleine de sens; je devrais sourire et presque me réjouir de mes récentes adversités, puisque tu me procures une si haute sensation de bonheur. Je te comprends, — même quand je te donne quelque peu tort : car, en mon for intérieur, je tiens pour injuste tout ce qu'il me faut considérer comme moyen de défense contre une éventuelle importunité de ma part... Je croyais cependant avoir prouvé par mon départ de Zurich, de triste mémoire, que j'étais capable de céder et que, dès lors, j'avais le droit de ressentir le moindre doute sur ma tendresse résignée comme une grave blessure imméritée. Mais à quoi bon tout cela encore?... La sublime beauté de mon état d'âme était abattue; il lui faut maintenant péniblement se redresser, Pardonne-moi si je suis encore chancelant!... Je recouvrerai la sérénité, — tant bien que mal. Sous peu j'écrirai à madame Wille; mais aussi, dans les lettres que je lui adresserai, je suis décidé à faire preuve de modération. Dieu! tout est également difficile et le but suprême ne peut être atteint que si je reste modéré! Oui!

le mieux est ainsi; tout se rétablira. Notre amour domine tous les obstacles et chaque difficulté nous rend plus riches, plus près de la spiritualité, plus nobles, plus tournés vers le fond, l'essence même de cet amour qui fortifie notre indifférence pour le non-essentiel. Oui, créature bonne, pure et belle, nous vaincrons; — nous sommes déjà en pleine victoire!

16 septembre.

Je me sens rasséréné et dispos. Ta lettre me réjouit encore. Comme tout ce qui vient de toi est sensé, beau, charmant! La destinée de nos personnes m'est pour ainsi dire indifférente. Intérieurement tout est si pur, tout s'accorde si parfaitement avec notre être et la nécessité! Avec ces beaux sentiments je veux reprendre mon travail et j'attends le piano à queue! *Tristan* me coûtera beaucoup d'efforts encore: quand il sera achevé, il me semble qu'alors une merveilleuse période de ma vie aura trouvé sa conclusion et que j'envisagerai désormais le monde calmement, clairement, profondément, avec un esprit renouvelé, et que ce qu'à travers le monde je regarderai, c'est toi. Telle est la raison pour laquelle j'éprouve un si vif désir de me remettre au travail...

Pour le moment, j'ai une vaste et ennuyeuse correspondance qui me prend beaucoup de temps; mais c'est toujours toi qui m'apportes le réconfort, et Venise m'assiste aussi merveilleusement. Pour la première fois je respire cette atmosphère toujours égale, pure et voluptueuse: l'aspect féerique de la ville m'entretient dans un état de rêve doucement mélancolique, dont j'éprouve encore et toujours le bienfait. Lorsque, le soir, je vais en gondole au Lido, il y a autour de moi comme cette vibration tendre et prolongée du violon, que j'aime tant et à laquelle je t'ai comparée un jour : tu peux maintenant t'imaginer ce que je ressens au clair de lune sur la mer...

18 septembre.

Il y a un an aujourd'hui, je terminai le poème de *Tristan* et je t'apportai le dernier acte. Tu me conduisis à la chaise

devant le sofa, tu m'embrassas et me dis : « Maintenant je n'ai plus rien à souhaiter ! »

Ce jour-là, à ce moment-là, je renaquis vraiment. Ma vie d'autrefois avait trouvé sa conclusion : dès lors commençait une existence nouvelle. Dans cet instant merveilleux, je vécus vraiment. Tu sais comme j'en jouis ! Non pas avec turbulence, emportement, enivrement ; mais solennellement, profondément, me sentant réconforté, libre, regardant devant moi comme pour toute éternité... Du monde je m'étais, douloureusement, de plus en plus détaché. Tout en moi aboutissait à la négation, à l'hostilité... Douloureux était devenu même mon travail d'artiste, car il y avait en moi le désir intense, l'inapaisé désir de trouver, au lieu de cette négation et de cette hostilité, l'affirmation de moi-même, la communion avec moi-même. Ce moment-là me les octroyait avec une si indubitable certitude que j'eus la sensation d'une heure solennelle et sacrée. Une femme timide et hésitante se jetait, avec un courage sublime, dans l'océan des souffrances et des douleurs, pour me créer ce moment splendide, pour me dire : « Je t'aime... ! » Ainsi tu te vouais à la mort, afin de me donner la vie ; ainsi je recevais ta vie, pour quitter le monde avec toi, souffrir avec toi, mourir avec toi... Alors le sortilège de l'inapaisé désir était annihilé ! Et tu sais aussi que plus jamais depuis je n'ai été en désaccord avec moi-même. Le trouble et l'angoisse ont pu s'emparer de nous, même tu as pu être emportée par l'illusion de la passion ; mais moi, tu le sais, je suis resté toujours le même et mon amour pour toi ne pouvait plus, depuis ce moment terrible, perdre son parfum, perdre ne fût-ce qu'un atome de ce parfum. Toute amertume s'en était allée ; je pouvais m'égarer, devenir la proie de la douleur, mais pour toujours je savais clairement que jamais cette lumière ne s'éteindrait, que ton amour était mon bien suprême, et que sans lui mon existence serait en contradiction avec elle-même.

Merci, mon bel ange plein d'amour !...

23 septembre.

La tasse et le service sont bien arrivés. C'est encore une fois le premier signe amical du dehors. Que dis-je ? « du

dehors » Comment appliquer ce mot à des choses qui viennent de toi ? Et cependant cela vient de loin, de ce lointain qui maintenant m'est tout proche. Mille remerciements, créature inventive et charmante ! En nous taisant de la sorte, combien clairement nous nous disons ce qui nous est à ce point inexprimable !

26 septembre.

Pour le moment, je ne puis pas même m'occuper de mon journal, tellement j'ai de lettres, pleines de préoccupations et d'anxiétés, à écrire. Que je suis donc insensé ! Cet éternel souci de vivre, — et, au fond, une telle aversion pour cette vie qu'il me faut toujours et toujours arranger artificiellement, afin de ne point l'avoir devant les yeux dans toute sa repoussante horreur ! Qui saura jamais ce qu'il y a entre moi et la possibilité de la paix enfin nécessaire pour mon travail ! Mais je veux tenir bon, car il le faut. Je ne m'appartiens pas, et mes souffrances, mes angoisses, sont les moyens pour arriver à un but qui les défie de sa raillerie. Courage, courage ! il le faut !...

29 septembre.

En ce moment, la lune décroissante apparaît tardivement. Lorsqu'elle était dans son plein, elle m'a procuré de belles consolations, elle m'a baigné d'agréables sensations dont j'avais besoin ! Après le coucher du soleil, régulièrement, je voguais à sa rencontre en gondole, allant au Lido. La lutte entre le jour et la nuit était toujours un magnifique spectacle dans le ciel pur. A droite, au milieu de l'éther d'un rose sombre, brillait la fidèle clarté de l'étoile du soir ; la lune, en toute sa splendeur, lançait vers moi ses filets étincelants dans la mer. Je lui tournais le dos en revenant. Un peu au-dessus des Pléiades[1], grave et claire, avec sa queue

1. Wagner avait choisi comme « armes » les Pléiades. (Voir *Glasenapp*, III, 1, 169 et 444.)

de lumière grandissante, la comète se présentait à mon regard errant dans la direction de ta demeure, d'où toi tu contemplais la lune. Pour moi, elle n'a plus rien d'effrayant; d'ailleurs, rien ne m'inspire plus aucune crainte, parce que je n'ai plus d'espoir, plus d'avenir. Même je ne pouvais m'empêcher de sourire de l'émoi populaire, et je la choisissais pour mon étoile avec une certaine jactance orgueilleuse. Je ne voyais en elle que l'extraordinaire, le sublime, le merveilleux. Suis-je moi-même un tel météore? Apportais-je le malheur?... Était-ce ma faute?... Je ne pouvais plus la quitter des yeux. Dans le calme et le silence, j'abordais à la Piazzetta, gaiement éclairée, perpétuellement traversée d'une foule joyeuse. Puis, c'est la descente du mélancolique et grave Canal : à gauche et à droite, de magnifiques palais; silence absolu, rien que le doux glissement des gondoles, les coups de rames. De larges ombres lunaires. Je monte dans le palais muet : de grandes salles, de vastes galeries, habitées par moi seul. La lampe brûle; je prends le livre, lis peu, réfléchis profondément. Tout est silencieux... De la musique, là, sur le Canal. Une gondole brillamment illuminée, avec des chanteurs et des musiciens; des embarcations, de plus en plus nombreuses, suivent, chargées d'auditeurs. Sur toute la largeur du canal s'avance l'escadrille, sans mouvement presque, glissant doucement. De belles voix, des instruments passables exécutent des chansons. On est tout oreilles. Enfin cela double, à peine perceptible, le tournant et disparaît, plus imperceptiblement encore. Longtemps je continue à écouter la musique, ennoblie et purifiée par le silence nocturne: elle ne peut me ravir comme art, mais s'est faite nature ici. Enfin tout se tait; la dernière note se fond dans le clair de lune, qui continue à briller, comme le monde des sons devenu visible...

La lune a décru maintenant...

Je ne me sens pas bien depuis quelques jours : il m'a fallu renoncer à ma promenade du soir. Il ne me reste rien que ma solitude et mon existence sans avenir!...

Sur la table, devant moi, se trouve un petit portrait. C'est celui de mon père, que je ne pouvais plus te montrer lorsqu'il arriva. C'est un visage noble, doux, mélancolique et souffrant, qui m'attendrit infiniment. Ce portrait m'est devenu très cher.

Quiconque vient me rendre visite s'attend à voir d'abord, selon toutes probabilités, l'image d'une femme aimée. Non! je n'en possède point d'elle. Mais je porte son âme dans mon cœur. Regarde là qui peut!... Bonne nuit!...

30 septembre.

Aujourd'hui j'ai beaucoup ressenti. J'ai appris l'anxiété des chers miens à mon sujet; avec cela, une belle lettre. J'ai répondu tant bien que mal, triste et gai à la fois comme je l'étais vraiment...

. . . . . .

Mon ancienne horreur des mariages précoces m'est revenue; sauf le cas de personnes absolument indifférentes, je n'en ai vu aucun qui, à la longue, n'aboutît pas à une mésintelligence profonde. Quelle misère alors! Ame, caractère, talent, tout doit périr, si des conjonctures extraordinaires, et encore très douloureuses, n'interviennent pas. Ainsi tout est misère autour de moi : ce qui représente quelque chose, souffrant et abandonné; l'insignifiance, seule, se réjouit d'exister. Mais qu'importe tout cela à la nature? Celle-ci poursuit ses fins aveuglément, ne se préoccupe que de l'espèce, c'est-à-dire ne veut que vivre toujours de nouveau, recommencer de nouveau, largement, largement, à l'infini... L'individu, qu'elle charge de toutes les souffrances de la vie, ne lui est qu'un grain de sable dans l'immensité de l'espèce, grain qu'elle peut remplacer des millions et des millions de fois, si elle tient plus que jamais à l'espèce! Oh! je n'aime pas entendre quelqu'un faire appel à la nature; les nobles cœurs, il est vrai, pensent toujours noblement et, dans leur appel, c'est encore eux-mêmes qui parlent; la nature, par contre, est sans cœur, dépourvue de sentiment, et n'importe quel être égoïste, cruel même, peut l'invoquer avec plus de confiance et de certitude que l'être doué de sentiment.

Que signifie donc maintenant une union de la sorte, que nous contractons, pour toute la vie, en pleine jeunesse débordante, au premier appel de l'instinct propagateur? Et combien rarement les parents deviennent sages par leur propre

expérience! Quand finalement ils ont échappé à la misère et trouvé le bien-être, ils oublient tout et, sans y songer davantage, laissent leurs enfants se précipiter dans la même voie!... Cependant il en est de cela comme de tout dans la nature : à l'individu elle prépare la misère, le désespoir et la mort; seulement, elle doit lui laisser la faculté de s'élever au-dessus de ces trois épreuves jusqu'à la conquête de la plus haute résignation. Elle ne peut se récuser; elle regarde, alors, étonnée, et se dit, peut-être : « Était-ce bien ce que j'avais voulu ?... »

Je ne me sens pas encore tout à fait d'aplomb; j'espère cependant beaucoup en cette nuit, si je dors bien. Tu me le souhaites, n'est-ce pas ?... Bonsoir !

1er octobre.

Il n'y a pas longtemps, mon regard tombait de la rue dans la boutique d'un marchand de volailles; distraitement, j'examinais la marchandise, proprement disposée, appétissante, quand, alors qu'un individu, dans un coin, était occupé à plumer un poulet, un autre introduisit la main dans une cage, empoigna un poulet tout vivant et lui arracha la tête. Le cri effroyable de l'animal et les plaintes, de plus en plus faibles, pendant l'acte de violence, me percèrent épouvantablement le cœur... Depuis lors je n'ai pu secouer cette impression, déjà si souvent éprouvée. Il est écœurant de devoir songer sur quels abîmes de cruelle misère notre existence, de plus en plus avide de jouissances, est fondée, en somme! Cela fut toujours d'une évidente clarté pour mon observation et, en raison de ma sensibilité croissante, je me rends de mieux en mieux compte que la véritable cause de toutes mes souffrances gît uniquement dans le fait de ne pouvoir renoncer définitivement à la vie et aux ambitions. Les suites en doivent apparaître partout, et mon humeur, d'une versatilité souvent inexplicable et amère à l'égard des êtres les plus chéris, ne se comprend que par cette opposition. Sitôt que j'aperçois l'absolu bien-être ou l'effort intense pour y arriver, je me détourne, avec une certaine sensation d'horreur au fond de

moi. Dès qu'une existence me semble indemne de douleur ou me paraît uniquement occupée à écarter toute souffrance, je suis capable de la poursuivre d'une indéfectible amertume, parce qu'elle est trop étrangère à l'accomplissement de la vraie tâche de l'homme. Ainsi, sans qu'il y ait de ma part la moindre envie, j'éprouve une haine instinctive contre les riches : j'admets que, malgré ce qu'ils possèdent, on ne peut les estimer heureux; seulement, il y a chez eux le très visible effort pour vouloir l'être, et c'est ce qui fait que je m'éloigne d'eux. Avec un raffinement d'intentions, ils écartent tout ce que la misère pourrait montrer à leur éventuelle compassion, tout ce sur quoi repose leur bien-être souhaité ; et cela seul met tout un monde entre eux et moi. Je me suis observé et j'ai vérifié qu'une irrésistible sympathie m'attire dans la direction opposée et que je ne suis ému qu'autant que ma pitié est éveillée, ma compassion. Cette compassion paraît être le trait le plus distinctif de mon moi moral, et probablement elle est aussi la source de mon art.

Ce qui caractérise la compassion, c'est qu'elle n'est affectée par aucun des aspects individuels du sujet souffrant, mais bien — et uniquement — par la souffrance observée elle-même. En amour, il n'en est pas ainsi : là nous nous élevons jusqu'à la communauté absolue du bonheur ; nous ne pouvons prendre part au bonheur d'une personne que si ses qualités spéciales nous sont au plus haut degré agréables et homogènes. Lorsqu'il s'agit de sujets ordinaires, ceci est plus vite et plus facilement possible, parce que l'instinct sexuel est pour ainsi dire exclusivement en cause. Plus élevée est la nature, plus difficile sera l'aboutissement à la communauté du bonheur ; mais alors on touchera au sublime!... Par contre, la compassion peut se porter sur l'être le plus ordinaire, le plus insignifiant, sur un être qui, à part sa souffrance, n'éveille en nous aucune sympathie, qui, même si nous considérons ce qui peut le rendre heureux, nous est décidément antipathique. La cause de ce fait est immensément plus profonde et, en l'apercevant, nous nous voyons élevés au-dessus des limites de l'individualité. Car notre compassion ne s'adresse qu'à la souffrance elle-même, en dehors de la personne.

Afin de s'émousser contre la force de la compassion, l'on

prétend communément que les natures inférieures, d'après le témoignage de l'expérience, ressentent beaucoup moins la souffrance que les organismes supérieurs ; que la souffrance gagne en réalité suivant le degré de sensibilité qui éveille la compassion : partant, que la pitié que nous éprouvons pour des natures inférieures constitue de la prodigalité, de l'exagération, même une dégénérescence de la sensibilité... Cette opinion a pour base cependant l'erreur fondamentale d'où est issue toute la philosophie réaliste ; et c'est ici qu'apparaît l'idéalisme dans la plénitude de sa signification vraiment morale, en nous montrant cette philosophie comme étroitement égoïste. Il ne s'agit pas de la souffrance d'autrui, mais bien de ce que, moi, je souffre en voyant souffrir mon semblable. Nous ne connaissons le monde autour de nous qu'autant que nous pouvons nous le figurer, et tel que je me le figure il existe pour moi. Si je l'ennoblis, c'est qu'il y a de la noblesse en moi ; si je ressens profondément la souffrance de ceux qui m'entourent, c'est que ma sensibilité est capable d'intense émotion. Quiconque, au contraire, s'imagine la souffrance d'autrui sous des dimensions réduites prouve par cela même qu'il n'y a point de grandeur en lui. Ainsi ma compassion fait de la souffrance d'autrui une vérité, et, plus insignifiant est l'être auquel cette compassion s'adresse, plus grand est le champ de ma sensibilité... Voilà le trait de mon caractère qui pourrait sembler à d'autres une faiblesse. J'admets qu'il favorise l'exclusivisme, mais je suis assuré d'agir conformément à ma nature et que, en tout cas, je ne ferai de mal à personne intentionnellement. Seule cette considération peut encore déterminer mes actes : causer à autrui le moins de mal possible. En cela je suis absolument d'accord avec moi-même, et c'est de la sorte seulement que je puis nourrir l'espoir de procurer du bonheur à d'autres êtres aussi, car l'unique vraie joie, c'est la communion dans la pitié. Je ne puis cependant l'imposer, cette sympathie : elle doit m'être accordée spontanément par une nature amie...

Je m'explique également pourquoi je puis avoir plus de compassion pour les êtres inférieurs que pour les êtres supérieurs. Telle qu'elle est, la nature supérieure s'est formée en s'élevant par ses propres souffrances jusqu'aux sommets de la

résignation, ou bien elle possède les facultés indispensables pour s'élever jusque-là, facultés qu'elle a développées. Elle m'est proche indirectement, elle est mon égale et avec elle je puis atteindre à la communauté du bonheur. C'est pourquoi, au fond, j'ai moins de pitié envers les hommes qu'envers les animaux. Je constate qu'à ceux-ci manque la faculté de pouvoir s'élever au-dessus de la souffrance, la résignation et son apaisement profond, divin. S'ils arrivent donc, comme c'est le cas lorsqu'ils sont tourmentés, à la souffrance, je vois, avec l'angoisse, le désespoir au cœur, uniquement la souffrance absolue, sans rémission, sans le moindre but élevé, avec la mort comme seul moyen de délivrance, et, par là, la confirmation qu'il eût mieux valu pour eux ne pas entrer dans la vie. Si donc cette souffrance peut avoir un but, ce n'est qu'en éveillant la pitié de l'homme, qui recueille l'existence manquée de l'animal et devient le libérateur du monde en reconnaissant l'erreur de toute existence. (Un jour cela te sera rendu plus clair dans le troisième acte de *Parsifal*, — matin du Vendredi Saint.) Constater le non-développement de cette faculté de libération du monde par la compassion humaine, la voir périr par le manque volontaire de culture, me rend l'homme tout à fait antipathique et diminue ma pitié envers lui jusqu'à entière extinction de sensibilité en présence de sa détresse. En celle-ci se trouve pour l'homme la voie de la rédemption, qui manque à l'animal ; s'il ne la reconnaît pas et qu'il veuille plutôt la tenir fermée, j'éprouve le besoin de lui ouvrir cette porte toute grande et je puis aller jusqu'à la cruauté pour lui faire comprendre la détresse de la souffrance. Rien ne m'est plus indifférent que la plainte du philistin à propos de son bien-être troublé : toute pitié ici deviendrait de la complicité. De même que tout mon être lutte pour s'élever au-dessus du niveau ordinaire, de même ici je n'ai qu'une seule envie, celle d'enfoncer l'aiguillon pour que l'on arrive à sentir la grande douleur de vivre !

Avec toi, mon enfant, c'est aussi fini de ma pitié ! Le journal que tu me donnas encore au moment suprême, tes dernières lettres, te montrent si haute, si sincère, si purifiée par la souffrance, si maîtresse de toi-même et du monde,

que tu n'évoques plus en moi que du bonheur, de l'amour, de l'adoration. Tu ne vois plus ta douleur, mais bien la douleur du monde; tu ne peux même plus te figurer la souffrance que sous cette forme. Tu es devenue poète, au sens le plus noble.

Cependant j'éprouvai une terrible pitié pour toi le jour où tu me repoussas, quand tu étais la proie non plus de la souffrance mais de la passion, quand tu te jugeais trahie, quand tu croyais méconnu ce qu'il y a de plus noble en toi. Alors tu m'apparus comme un ange abandonné de Dieu. Et de même que ton état de crise me délivra rapidement de mon propre trouble, il me rendit inventif pour te procurer l'apaisement et la guérison. Je trouvai l'amie qui pouvait le mieux t'apporter la consolation et le réconfort, calmer, concilier. Voilà l'œuvre de la pitié! Vraiment je pourrais oublier mon propre moi, je pourrais me frustrer à jamais de ta vue, de ta présence, si par là je te savais seulement calmée, purifiée, rendue à toi-même. Ainsi ne dédaigne point ma pitié pour autrui, où que tu la voies s'exercer, puisque pour toi je réserve le bonheur! Oh! celui-ci, c'est le plus haut sommet; il ne peut apparaître qu'avec la plus absolue communion. L'être inférieur, à qui j'accordais ma pitié, je dois m'en détourner rapidement, sitôt qu'il me demande du bonheur. Ce fut la cause de mes dernières explications avec ma femme. La malheureuse avait compris à sa façon ma décision de ne plus passer le seuil de votre maison et croyait que cela signifiait une rupture avec toi. Elle s'imagina qu'à son retour la paix et la confiance devaient renaître entre elle et moi! Combien effroyablement je dus la désappointer! Maintenant... la paix!... la paix!... Un autre monde va s'ouvrir pour nous! Sois bénie en lui et bienvenue à l'éternelle joie!

3 octobre.

J'ai une existence pénible, après tout! Quand je songe de quelle formidable masse de soucis, d'exaspérations, d'angoisses et de chagrins je dois me charger pour me procurer de temps à autre un peu de jouissance, j'ai presque honte de

m'imposer encore de la sorte à la vie, car le monde, tout bien considéré, ne veut pas de moi. Cette lutte incessante en vue d'acquérir le nécessaire, ces fréquentes et longues périodes pendant lesquelles je ne puis penser à rien d'autre qu'aux moyens de m'octroyer, pour peu de temps, de la tranquillité et de pourvoir à mes besoins, en abdiquant ma véritable nature et en me montrant aux yeux de ceux par qui je veux subsister tout autre que je suis, — à dire vrai, c'est révoltant ! Et, par-dessus le marché, il faut encore être fait comme moi pour voir cela si clairement ! Tous ces soucis s'accordent si bien et si naturellement avec l'existence de celui qui ne vit que pour lui-même et qui, dans l'effort pénible afin de se procurer le nécessaire trouve précisément le condiment pour la jouissance imaginaire du résultat obtenu ! C'est pourquoi personne au fond ne comprend pour quelle raison ceci révolte absolument chacun, car c'est la destinée et la nécessité pour tous. Qui donc comprend réellement qu'un être puisse considérer la vie non pas comme la voie vers un but personnel, mais comme un moyen inévitable d'atteindre un but supérieur ? Il faut que j'aie à accomplir une destinée particulière : sinon, comment aurais-je su résister si longtemps déjà et comment résisterais-je aujourd'hui encore, notamment ?... Ce qui est angoissant, c'est de sentir de plus en plus qu'aucun être, à vrai dire — aucun homme, du moins — ne s'intéresse à moi sérieusement, du fond de son cœur, et, avec Schopenhauer, je me prends à douter de la possibilité de toute véritable amitié et suis disposé à reléguer ce qu'on appelle ainsi dans le domaine de la fable. On ne s'imagine pas le moins du monde combien rarement un ami arrive à se rendre compte de la situation — pour ne point parler du caractère intime — de celui qu'il intitule son ami. Mais ceci s'explique de soi-même : d'après la nature des choses, cette amitié sublime ne peut constituer qu'un idéal, tandis que la nature même, cette créatrice, cette égoïste cruelle dès l'origine, ne pourrait, même avec la meilleure volonté, y rien changer. Elle ne peut que se considérer dans chaque individu comme étant le monde tout entier et ne reconnaître l'autre individualité qu'autant que celle-ci flatte cette erronée conception du moi. Voilà la vérité ! Et, malgré cela, on persiste à vouloir vivre !

Dieu ! quelle valeur doit donc avoir ce pour quoi l'on souffre encore, après de telles constatations !

5 octobre.

Il n'y a pas longtemps, la comtesse A... m'annonça le prochain envoi d'une statuette. Je ne compris pas et achevai entre temps la lecture de *l'Histoire de la Religion de Bouddha* par Köppen. Un livre de peu de profit. Au lieu des traits caractérisant véritablement la plus ancienne des légendes, que je cherchais, rien, pour ainsi dire, que l'exposé de son développement en largeur, qui devient évidemment toujours d'autant plus déplaisant que le germe originel est plus pur et plus sublime. Après avoir été dûment révolté par la description détaillée du culte fixé dorénavant pour toujours, avec ses reliques et ses images, sans aucun goût, de Bouddha, je vois arriver la statuette, qui se trouve être un exemplaire chinois de l'une de ses images vénérées. Grande fut mon horreur et je ne pus la cacher à la comtesse, qui croyait avoir touché la corde sensible.

On a beaucoup de peine à se défendre de pareilles impressions dans ce monde porté à tout défigurer. Les gens aiment tellement à représenter ce qu'il y a de plus noble en le rabaissant à leur propre niveau, c'est-à-dire en le caricaturant, dès qu'ils ne peuvent s'élever jusqu'à lui! Je suis parvenu toutefois à me conserver pur le Bouddha, fils de Çakya, malgré la caricature chinoise.

Cependant dans cette *Histoire*, j'ai découvert un trait nouveau, trait auquel je n'avais pas fait attention jusqu'ici, qui m'est précieux et me fournira probablement une solution importante. Le voici : Çakya-Mouni était tout d'abord absolument opposé à l'admission des femmes dans la communauté des saints. Il émet, à diverses reprises, l'opinion que les femmes sont beaucoup trop soumises par leur nature à la sexualité, et, par là, au caprice, à l'opiniâtreté et à l'existence personnelle, pour qu'elles puissent parvenir au recueillement et à l'intense contemplation, indispensables à l'individu s'il veut s'écarter de la tendance naturelle et aboutir à la rédemption. Ce fut Ananda, son disciple favori, le même

auquel j'ai attribué un rôle dans mes *Vainqueurs*, qui fit enfin renoncer le maître à sa rigueur et ouvrit aux femmes les portes de la communauté. Ceci avait une grande importance pour moi. Tout naturellement, mon plan en acquit un vaste développement. Le plus difficile était de prêter une forme dramatique, voire musicale, à cet être humain délivré de tous désirs, le Bouddha lui-même. La solution du problème est qu'il parvient encore à un dernier degré de purification en acceptant une nouvelle vérité, qui lui vient — comme toute vérité — non point par l'enchaînement abstrait de conceptions, mais par l'expérience visible du sentiment, donc par un choc, un mouvement de son propre moi et qui lui fait gravir ainsi le dernier échelon vers la plus haute perfection. L'instigateur de cette ascension est Ananda, qui est encore plus près de la vie et directement sous l'influence du violent amour de la jeune tchandala. Ananda, profondément touché, ne peut répondre à cet amour qu'en suivant sa voie, la plus élevée, en désirant attirer la bien-aimée à lui, pour lui faire partager les délices de la félicité suprême. Son maître s'oppose à ses desseins, non pas brutalement, mais en déplorant une erreur, une impossibilité. Finalement, lorsque Ananda, navré, croit devoir abandonner tout espoir, Çakya, par la puissance de sa compassion et comme attiré par un nouvel et dernier problème, dont la solution a retardé son renoncement à la vie, se sent disposé à éprouver la jeune fille. Celle-ci vient trouver le maître. Avec des supplications elle lui demande de permettre qu'Ananda l'épouse. Et il énumère les conditions : renoncement au monde, détachement de tous les liens de la nature. A ce dernier commandement, elle est enfin assez sincère pour s'évanouir, brisée. Arrive alors (t'en souviens-tu encore?) la belle scène avec les Brahmanes, qui reprochent à Çakya-Mouni sa conduite à l'égard de cette jeune fille comme une preuve de l'erreur de sa doctrine. Çakya-Mouni refoule alors tout orgueil humain, et sa compassion envers la jeune fille, dont il s'évoque à lui-même et dont il révèle à ses adversaires toutes les existences antérieures, acquiert une telle force que, dès qu'elle se déclare prête à toutes les promesses, ayant senti toute l'immensité de la souffrance du monde par sa propre souffrance, il l'accepte dans la communauté des

saints, atteignant ainsi au dernier degré de purification. Il considère maintenant son existence libératrice, vouée à tous les êtres, comme achevée, puisqu'il a pu délivrer aussi la femme, — indirectement.

Heureuse Savitri! Tu peux suivre le bien-aimé partout, maintenant; tu peux être toujours auprès de lui. Heureux Ananda! elle est à tes côtés, à présent, la bien-aimée, tu l'as gagnée à jamais!

Mon enfant, le sublime Bouddha avait raison en excluant sévèrement l'art. Quel être sent plus que moi que c'est ce malheureux art qui me replonge éternellement dans les douleurs de la vie, dans toutes les contradictions de l'existence? Si je ne possédais pas ce don merveilleux, cette forte prédominance de la fantaisie créatrice, je pourrais devenir saint, selon la clarté de la conscience, suivant l'impulsion du cœur, et, en cette qualité, je viendrais te dire : « Abandonne tout ce qui te retient, romps les liens de la nature; à ce prix, tu trouveras la voie libre vers le bonheur! »

Alors nous serions libérés : Ananda et Savitri! Mais il n'en est pas ainsi. Car, vois! cela même, cette connaissance, cette claire pénétration, elles refont de moi un poète, elles me ramènent vers l'art. Au moment où elles me viennent, elles m'apparaissent comme des images, avec la plus intense, la plus réelle visibilité, — mais comme des images qui me ravissent, Il faut que j'examine de plus près, plus attentivement, pour voir mieux, plus profondément, saisir les traits, arriver à l'exécution, donner la vie à cette image comme si elle était ma propre création. Pour cela, j'ai besoin de dispositions favorables, d'enthousiasme, de loisir; il me faut écarter les nécessités vulgaires, les distractions banales de la vie, et tout cela doit être conquis sur cette vie même, si maussade, si opiniâtre, si hostile partout, dont je ne puis m'approcher que de la façon qui lui convient, la seule qu'elle comprenne! Ainsi je dois tâcher éternellement, le remords dans l'âme, de vaincre l'erreur que je nourris moi-même, — le souci, l'exaspération, la détresse, — rien que pour dire ce que je vois et ce que je ne puis être! Pour ne point succomber, je tiens mon regard fixé sur toi; plus fort je crie : « Aide-moi, demeure à mes côtés! » plus tu t'éloignes; et une voix me

répond : « Dans ce monde, où tu te charges de cette détresse pour réaliser tes visions, dans ce monde, elle ne t'appartiendra pas ! Mais toutes les insultes, toutes les tortures, toutes les inintelligences dont tu souffres, — cette atmosphère l'enveloppe aussi ; elle appartient à cela, et cela a des droits sur elle. Pourquoi trouve-t-elle aussi le bonheur dans ton art ? Ton art appartient au monde ; et elle appartient aussi au monde. »

Oh ! si vous autres, savants bornés, vous compreniez le Bouddha, grand et aimant, vous vous émerveilleriez de la profondeur d'intuition qui lui montrait l'art comme l'obstacle le plus invincible pour arriver au bonheur ! Croyez-moi ! je puis vous l'affirmer !

Heureux Ananda ! heureuse Savitri !...

RICHARD WAGNER

(Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur, par Georges Khnopff.)

(La fin prochainement.)

EN CASQUE ET SABRE

— Simon! vous ne serrez pas votre distance : vous serez consigné deux kummels!

J'étais habitué à cette plaisanterie, que me faisait souvent au manège le brigadier Merlaux. Il avait adopté cette forme elliptique, les deux jours de consigne qu'il me donnait étant généralement levés à la cantine. Ce qui m'ennuyait le plus, ce n'était pas d'offrir deux kummels, c'était d'être obligé d'en boire un.

Nous étions une douzaine, à la file, dans le manège vaste et sombre. Avec nos bourgerons mal tirés et nos ceinturons de cuir, nous ressemblions à de grands enfants. Juché sur ma jument Lunette, les pieds pendants faute d'étriers, j'étais partagé entre la crainte d'être puni et la préoccupation de ne pas amener les naseaux de Lunette trop près de la croupe de Franchise, qui ruait.

L'officier chargé des élèves-brigadiers était parti, ce jour-là, de bonne heure, et notre maréchal des logis n'avait pas tardé à le suivre. Cette double défection lui donnant le pouvoir suprême, le brigadier Merlaux avait quitté la tête de la reprise et s'était placé au centre du manège. Nous continuions à trotter sans étriers. Quelques-uns d'entre nous, impatients et autoritaires, soufflaient au brigadier le commandement :

« Au pas !... » Mais il restait les yeux fixés sur la baie du manège, et disait entre ses dents :

— Un instant, n... de D... ! Le sous-officier est encore dans la cour !...

— Au pas ! tas de veaux ! nous dit-il, un instant après. Feignants de malheur, qui ne veulent rien savoir pour aller cinq minutes au trot sans étriers !... Du temps que j'ai fait mes classes, tu parles que l'on pilait pendant des trois quarts d'heure, et c'est rare si nos gradés à nous étaient des poires comme moi, et s'ils nous avaient à la bonne !

La reprise avait maintenant l'aspect élégant d'un groupe de cavaliers dans l'allée des Poteaux. Nous allions deux par deux ou trois par trois, les rênes flottantes, et des conversations particulières, fort animées, heurtaient d'échos discordants le froid silence du manège.

Il y eut bien un moment d'émoi, parce qu'un officier très galonné apparut quelques instants dans la baie. Mais on se rassura, en le reconnaissant. C'était M. Colsonnet, le commandant du cinquième escadron, qui faisait preuve d'un dédain tranquille pour tout ce qui était étranger au sujet, d'ailleurs inconnu, et peut-être inexistant, de ses méditations.

J'étais à cet instant dans un état d'esprit excellent, car les classes à cheval étaient virtuellement terminées ce jour-là. L'exercice du cheval constituait le gros ennui de ma vie de cavalier. Ce n'était pas à cause du trot sans étriers : — on s'y faisait. — J'étais poursuivi par la crainte d'entendre commander : « A terre et à cheval ! » Pour sauter à terre, ça allait bien, mais je n'arrivais pas à remonter à cheval d'un seul élan. Je courais à côté du cheval sans me décider à faire un effort pour sauter dessus. L'officier m'apercevait : « Eh bien, Simon, à cheval ! » Je rassemblais toute mon énergie, je donnais un appel de pied dans le sable indifférent, puis je m'enlevais du côté montoir, pendant que Lunette continuait à suivre paisiblement ses camarades. Ma main droite avait un bon point d'appui sur le pommeau de la selle ; mais il n'en était pas de même de mon bras gauche. Lunette remuait constamment le cou, et j'avais empoigné trop peu de crins. Je retombais les pieds dans le sable. Il fallait remonter cepen-

dant : je finissais par m'accrocher au pommeau et à la crinière, par me hisser le plus haut possible à coups de derrière, et par amener ainsi ma poitrine, puis mon ventre sur la selle. Je passais enfin ma jambe droite de l'autre côté, en raclant la croupe de Lunette, qui s'agitait déplaisamment à ce contact.

L'ennui, c'est qu'à peine sur ma bête, il fallait recommencer, car un laps de temps considérable s'était écoulé depuis que les autres s'étaient remis en selle. On commandait de nouveau : « A terre et à cheval ! » D'abord je ne bougeais pas, espérant vaguement qu'en raison des grands efforts que je venais de fournir, je me trouverais dispensé du second exercice. « Eh bien, Simon ! qu'est-ce que vous attendez ? » Je sautais à terre, pour recommencer mes vaines escalades, si bien que le lieutenant, désireux de ne pas interrompre le travail de la reprise, me faisait venir au milieu du manège, où je ne retardais plus rien.

La grande affaire, en cet endroit, était d'empêcher Lunette de bouger et de rejoindre ses camarades pour prendre part à leurs voltes et à leurs demi-voltes. Je pensais aussi qu'on me regardait, ce qui ne m'enhardissait pas. Et je n'étais pas plus tôt sur mon cheval que je regrettais de n'être plus à terre, car il fallait rentrer dans la reprise pour d'autres exercices qui ne me plaisaient pas non plus. On commandait : « Appuyez la croupe en dedans ! » ce qui n'avait rien d'effrayant en soi-même, mais ce qui annonçait que, l'instant d'après, on allait commander : « Partez au galop ! »

On partait au galop, et l'officier tapait sur sa botte avec son stick. Il n'en fallait pas davantage pour mettre les chevaux en belle humeur. J'aime assez la belle humeur des hommes ; mais je ne goûte celle des chevaux que lorsque ma destinée n'est pas associée à la leur. L'ardeur de Lunette était fâcheusement stimulée par mes éperons qui, bien malgré moi, venaient s'accrocher à ses flancs.

La situation allait devenir critique, quand l'officier criait enfin : « Au pas ! ». Lunette, bien que je tirasse sur la bride, ne reprenait le pas que lorsque le dernier des chevaux s'était remis à cette allure. J'avais, à ce moment, l'air froid de quelqu'un à qui on a fait une mauvaise plaisanterie, et qui est au-dessus de ça. Mais j'étais bien content que ce fût fini.

Les classes à cheval terminées, les chevaux ramenés aux écuries, on remontait dans les chambres en emportant sur ses épaules la selle et la bride et la couverture toute chaude, qui sentait le poil mouillé. Les brigadiers nous pressaient, et les bottes et les éperons, dans l'escalier des chambres, faisaient un bruit formidable sur les marches ferrées. A peine arrivions-nous jusqu'à notre lit, où nous jetions la selle d'un coup d'épaule, que l'on criait déjà, aux deux bouts de la chambre : « En bas pour l'escrime ! » Ou : « En bas pour le pansage ! »

La précipitation qu'il fallait y mettre gâtait notre plaisir de quitter le lourd pantalon à basane et les bottes, et de se retrouver dans le treillis flottant, dans les bonnes galoches, la tête entourée du confortable calot. On prenait derrière son lit sa musette de pansage, où il manquait toujours quelque chose, le manche de l'étrille ou l'époussette de drap.

J'aimais beaucoup les chevaux avant d'entrer dans la cavalerie, et la première fois qu'on me mit en présence de Lunette, ma jument, je n'éprouvai pour elle aucune antipathie. Mais comment continuer à aimer une bête à qui on est obligé de faire deux heures de pansage tous les jours ? A moins de ressentir un amour délibéré pour toutes les créatures de Dieu ou de désirer très vivement les galons de premier soldat, comment peut-on supporter sans tristesse l'obligation quotidienne de frotter avec la brosse et de gratter avec l'étrille le corps d'un animal plus haut que vous et beaucoup plus large, et qui présente une immense surface de peau, où sous l'étrille et sous la brosse renaît constamment une poussière inépuisable ! Je n'avais pas tardé à me convaincre que cette poussière était constituée par de minimes pellicules, et que, plus je frottais, plus j'avais chance d'en détacher. J'avais donc, au bout de quelques séances, renoncé à frotter, sauf quand un officier s'arrêtait devant moi. Alors je passais la brosse sur le dos du cheval avec beaucoup d'animation et une cadence de mouvements que j'avais l'air de donner pour ma cadence habituelle, mais qui était beaucoup trop précipitée pour être soutenue vraisemblablement pendant plus d'une demi-minute. Si, au lieu d'un officier, c'était un brigadier qui passait devant moi, le coup de brosse devenait

une caresse légère, juste ce qu'il fallait pour ce gradé subalterne.

Le pansage se faisait parfois au dehors, le long des murs, et l'on attachait les chevaux à des anneaux de fer. Le plus souvent, à cause de la pluie ou du soleil trop vif, on restait dans les écuries. On tournait les chevaux, la croupe à la mangeoire, et l'on n'apercevait dans l'écurie que les deux rangées en vis-à-vis de leurs longues faces débonnaires. Les hommes avaient disparu. Ils étaient assis sur les bat-flancs, causant à voix basse ou rêvant. Seuls deux ou trois, qui s'ennuyaient trop, faisaient du pansage, et frottaient en désespérés.

C'est pendant ces longues heures inoccupées que je fis plus ample connaissance avec Aubin. Son cheval Rémus était voisin de ma jument Lunette. Aubin brossait rapidement sa bête qui, au bout de cinq minutes, était tout à fait propre. J'attendais avec impatience qu'il eût fini, pour causer.

Aubin était un engagé de cinq ans. Il s'était engagé à dix-huit ans, avec l'idée de faire sa carrière militaire, s'il ne s'ennuyait pas au régiment. Ce qui me plaisait en lui, c'est que, tout en ayant des qualités d'agilité, d'adresse physique, qui me manquaient, il témoignait, en m'écoutant, qu'il était sensible à certains dons intellectuels, pour lesquels les gradés qui m'entouraient n'avaient sans doute pas toute l'estime qu'il aurait fallu. Je lui racontais des histoires, dont il riait énormément. Il était très agréable.

Nous prîmes l'habitude d'aller dîner ensemble au restaurant, trois ou quatre fois par semaine. Je ne sais pas pourquoi nous ne restions pas simplement à la cantine Vigneron, dans notre bon et spacieux bourgeron de treillis. Mais on considère que c'est un plaisir et un avantage de « sortir en ville ». Je mettais donc mon pantalon numéro un, dont le drap était dur et la ceinture bien étroite. Sur ma tunique, qui me serrait aux entournures, j'attachais le ceinturon où venait s'accrocher un sabre long et embarrassant qui ne fut jamais pour moi un attribut familier. Sur ma tête enfin s'appuyait lourdement un casque, qui sentait le vieux cuir et le vert-de-gris.

Je me souviendrai toujours de l'heure où le brigadier du

magasin d'habillement me délivra ces instruments de torture. J'essayai, ce jour-là, une quinzaine de pantalons. J'avais les jambes courtes et les hanches larges. Tous les pantalons qui ne m'étranglaient pas le derrière étaient beaucoup trop longs de jambes. Pour n'être pas trop blessé par les bottes, j'en choisis de très vastes, de sorte que, lorsque je marchais, mon talon quittait la semelle à chaque pas et montait le long des contreforts. Mais ce mouvement ne faisait qu'augmenter sur le pavé des rues la résonnance flatteuse des éperons.

On me donna aussi un képi pour l'exercice et la petite tenue. Il me prenait assez bien la tête, et je feignis, par optimisme, de ne jamais m'apercevoir qu'à la naissance de la visière se trouvait un repli de cuir qui, pendant toute une année, m'entretint sur le front une petite écorchure.

On nous avait conduits dans un autre bâtiment pour nous orner de casques guerriers. Ce n'était plus une coiffure, comme le chapeau, ou même le képi, qui se fait à la forme de la tête. Le casque rigide est une sorte de meuble qu'on pose sur les soldats, un meuble de cuir, de cuivre et d'acier, indéformable. On s'était disputé les plus belles crinières. Comme j'avais horreur de la compétition, je me contentai de celle qui resta et qui, étant très grêle, avait l'avantage de peser moins. Un homme du cinquième escadron m'en vendit par la suite, pour cent sous, une magnifique dont je n'avais guère envie, mais que je n'osai lui refuser. Elle disparut d'ailleurs au bout de deux jours et je retrouvai à la place, après mon casque, une espèce de misérable petite queue de chat, courte et clairsemée.

C'était l'époque où j'étais tout à fait bleu, — un bleu d'une quinzaine, — l'époque où, à la chambrée, j'étais encore entouré d'inconnus, avec qui je me familiarisais peu à peu. Les noms, avant de se poser définitivement sur les personnes, hésitaient comme des papillons. Le nom d'Audibert s'applique-t-il à cet homme roux, ou bien à cet homme un peu moins roux qui couche deux lits plus loin? On n'a guère que le visage comme point de repère: quand les hommes sortent en ville, leurs jambes sont deux colonnes de drap rouge et de cuir noir; il n'y a que trois ou quatre modèles de torses correspondant aux trois ou quatre tailles de tunique; à la cham-

brée, ils ont des gilets de tricot et des pantalons de treillis... Le rapiéçage particulier d'un gilet de tricot fournit quelquefois des indications.

On confond moins entre eux les sous-officiers. Ils sont moins nombreux. Leur tenue de fantaisie leur laisse une forme plus spécialisée, des proportions plus reconnaissables. Et cependant il faut souvent un bon mois à un individu doué de la mémoire des physionomies pour reconnaître à peu près tous les sous-officiers. Souvent le chef n'a pas trop de deux galons pour n'être pas confondu avec tel maréchal des logis de l'escadron.

On s'étonna de la rapidité avec laquelle je sus mettre des noms sur des figures. Et l'on dit de moi : « Simon, il connaît tout le régiment. » Et pourtant j'ai eu beaucoup de mal à en venir là ; ce qui prouve que les autres avaient une difficulté terrible à faire sortir du rang des individualités précises.

En dehors du maréchal des logis Salaruc, trop basané pour n'être pas reconnaissable, du maréchal des logis Serpin, toujours vêtu à l'ordonnance, tous les maréchaux des logis furent pour moi : le sous-officier.

Celui qui était de garde le jour de mon arrivée au quartier était un grand garçon blond, qui paraissait très jeune, et qui s'intéressait beaucoup « aux Parisiens ». Il me demanda avec un regard sympathique qui j'étais et ce que je faisais chez moi, et je lui répondis avec une abondance reconnaissante qui le satisfit très vite : car il me sembla qu'il en savait tout de suite assez. Je le trouvai martial, avec son sabre et son étui de revolver en sautoir.

J'attendis quelques instants au corps de garde. J'étais le premier arrivé des volontaires. J'avais couché la nuit à l'hôtel, et je m'étais levé à quatre heures du matin.

Les cavaliers qui entraient au corps de garde, les hommes de corvée qui traversaient la cour avec leurs balais, comme tous ces gens étaient à leur aise et bien chez eux ! Un dragon en petite tenue dit au sous-officier :

— Je vais jusqu'à la manutention, m'chal gis.

Il disait « m'chal gis » en mangeant, avec une grande habitude, les syllabes qu'il fallait manger.

Il continua :

— Je vais chercher la jument du capitaine de Versin...

Le capitaine de Versin, un inconnu pour moi ; son nom apparaissait brusquement dans ma vie. Comme ce dragon était supérieurement familiarisé avec ce nom-là !

Cependant les volontaires arrivaient un à un. On nous fit sortir du corps de garde et ranger le long du mur. Ils étaient, pour la plupart, assez tranquilles. Il n'y avait que moi d'effrayé. Et ma détresse était terrible. J'avais peur d'être puni, d'avoir un cheval trop vif, de coucher dans des draps pas propres, de n'avoir pas de facilités pour me laver, et de ne pas savoir exactement à qui il faudrait payer à boire. Il faudrait aussi trouver le lieutenant de Beauvoisin, que je ne connaissais pas, et pour qui j'avais une lettre de recommandation. Je fus presque soulagé d'apprendre qu'il n'était pas en ce moment au régiment, étant parti chercher des chevaux de remonte.

On nous conduisit à la salle d'étude, et l'on nous fit faire une dictée, que je jugeai trop facile. J'aurais voulu me distinguer. Mais je n'y parvenais pas.

Ma première sortie se fit un dimanche, en casque et sabre. Mes parents étaient venus me voir. Ma mère me trouva très beau. Cet avis favorable, qui contrastait un peu avec celui de mes chefs, m'empêcha de croire à mon inélegance, et d'en prendre délibérément mon parti.

Papa me fit déjeuner à l'Hôtel du Commerce. Il y était descendu plusieurs fois, du temps qu'il voyageait pour les soieries, avant d'avoir à Paris sa maison de rubans. Il me recommanda au patron de l'hôtel, un homme énorme, dont je n'ai jamais entendu la voix. Il dirigeait ses garçons avec des clignements d'yeux, des hochements de tête, et en leur désignant des tables, du bout de son index très court. D'ailleurs, je ne vins pas dîner souvent à l'Hôtel du Commerce. On nous indiqua, à mon ami Aubin et à moi, le restaurant de l'Étoile, où l'on était servi plus vite, et qui était plus près du quartier.

— Si vous voulez, — nous dit le patron de l'Étoile, — comme je suppose que vous êtes pour venir à peu près tous les soirs, je pourrai très bien vous faire dîner dans le petit

cabinet qui donne sur la rue. Je ne vous prendrai pas plus cher. Les fois que j'en aurai besoin, de ce petit cabinet, j'en serai quitte pour vous le demander, voilà tout. Et, par le fait, vous ne vous trouverez pas dans l'inconvénient de dîner avec des officiers... Non pas qu'il en vienne de votre régiment; mais nous avons toujours ici de ces messieurs de la ligne, des « riz-pain-sel » ou du recrutement... Et vous pouvez aussi avoir l'idée qu'il y en a bien qui sont susceptibles de venir en civil, que vous pourriez peut-être ne pas reconnaître. Tout ça vous met dans la gêne pour parler de l'un ou de l'autre... Enfin, ce que je vous en dis, c'est naturellement dans votre intérêt et votre avantage, et vous en ferez ce que vous voudrez. J'ai dit.

A partir du lendemain, on nous installa dans le petit cabinet, et nous eûmes le plaisir de voir arriver pour nous servir la nièce du patron, une jolie fille de vingt ans à peine. Elle avait tant de cheveux blonds qu'elle paraissait toujours mal coiffée.

J'aimais bien son sourire, et ses yeux bleus étaient très doux et très malins. Elle nous servit du bœuf bouilli, prit sans façon une chaise, et s'assit pour nous regarder manger. Elle nous parla du régiment, d'un sous-officier qui y avait été, un nommé Mansard, parti depuis aux cuirassiers. Il lui avait fait la cour. On ne sut jamais jusqu'où ils étaient allés.

J'aurais bien voulu l'embrasser, mais je n'osais pas. Aubin osa. Lui ne perdait pas son temps à se demander ce qui allait arriver. Quand Marie apporta du riz gratiné, comme elle avait des manches courtes, il lui prit le bras, et y posa vivement ses lèvres. J'en fus d'ailleurs heureux comme d'une victoire personnelle.

Elle avait dit simplement :

— Hé bien ! hé bien !...

Quand nous partîmes, Aubin s'approcha d'elle. Je me détournai, par discrétion. Mais je vis dans la glace qu'il lui mettait un baiser dans le cou.

En sortant du restaurant avec mon camarade, j'avais cette impression gaillarde que nous avions fait la noce, et que nous étions les militaires de la légende, les militaires aimés des belles. Ma vie de chaque soir avait désormais un but : on irait

au restaurant de l'Étoile; et Aubin embrasserait Marie. Et qui sait? Peut-être irait-il plus loin.

*
* *

Le brigadier Albert avait une figure bien ronde, une petite moustache bien tracée et des joues colorées régulièrement. Il était sorti deuxième du précédent peloton d'élèves-brigadiers. Quand on manœuvrait mal, il criait le plus fort qu'il pouvait. Mais sa voix paraissait enflée, et il ne savait pas nous engueuler comme le brigadier Merlaux, qui nous envoyait les injures les plus ordurières avec tant de bonhomie que ça finissait par n'être plus grossier. C'était simplement un langage violent, destiné à être entendu de loin. Quand on manœuvre à cheval, il faut employer des mots à longue portée. « Imbécile! » ne va qu'à dix pas. « B... d'idiot! » arrive à son adresse.

Le maréchal des logis Jehon, qui s'occupait des élèves-brigadiers, était un engagé à qui il manquait encore six mois pour finir ses cinq ans. Il nous faisait l'effet d'un homme presque vieux, bien qu'il eût vingt-cinq ans à peine. Il avait une forte moustache, un regard droit et ferme. Il me sembla, dès le premier jour, que je ne me rapprocherais jamais de lui.

Il lui arrivait d'être avec moi presque aimable, mais vraiment au prix d'un effort qui nous faisait mal à l'un et à l'autre. Et moi, je lui répondais avec une complaisance qui ne se sentait jamais assez franche.

Je me rappelle qu'il prit la peine de me démontrer, à moi tout seul, le mécanisme de la carabine. Je l'écoutai avec un tel désir de paraître écouter attentivement que je ne saisissais pas un mot de son explication. Je hochais cependant la tête et je disais de temps en temps : « Oui, mar'chal logis! »

Je me souviens aussi de son air de pitié, un jour que j'étais en train de balayer l'écurie. Je balayais cependant avec toute mon énergie. Mais il paraît que j'avais pour cet exercice une incapacité irrémédiable, et qu'il suffisait de me regarder un instant pour être sûr que jamais de ma vie je ne balayerais convenablement. Ce jour-là, Jehin me prit le balai des mains. Je vis que, sous le balai, la poussière s'en allait très bien.

Pour moi, je n'enlevais jamais rien, faute d'appuyer assez fort ; et, si j'appuyais trop fort, le balai ne glissait plus.

A la boxe, où nous donnions des coups de pied et des coups de poing dans le vide, je n'envoyais jamais les pieds assez en l'air, et, quand je donnais des coups de poing, affirmait le brigadier Merlaux, j'avais plutôt l'air d'attraper des mouches.

A force d'application, j'arrivais à ne pas trop me faire enlever aux classes à pied. On nous exerçait encore, à cette époque, au maniement d'armes, et, quand on commandait : « Reposez... arme ! » j'appris tout seul, au bout d'un certain temps, à retenir la crosse et ne pas la poser à terre tout à fait, afin de ne pas gâter l'ensemble, en faisant entendre un bruit retardataire.

Un vendredi après midi, Aubin se trouva derrière moi à un mouvement de l'école de peloton. Il me dit, tout en marchant :

— Tu as ta permission pour demain ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je m'imaginais que l'officier instructeur, M. de Grainville, avait à ce moment l'œil sur moi. Il était pourtant assez loin de nous, en train de causer avec d'autres officiers, élégants et terribles comme de jeunes seigneurs. Tout, en M. de Grainville, était fin, le regard, la moustache, les ailes du nez. Je ne puis dire si c'était un officier de valeur ou simplement un aimable cavalier, distingué d'allures : c'était l'officier. Après de longues années, je ressens encore la fascination que l'officier, ce dieu, exerce sur de pauvres cavaliers de deuxième classe, séparés de lui par une série de puissances, bénignes d'abord, puis importantes, puis redoutables. Quand l'officier vient aux classes, la vision encore furtive de son dolman et de ses galons au bout de la cour crée tout de suite dans l'atmosphère une sorte d'enchantement. L'officier est là ! Il me sembla que, l'officier étant là, c'était une grande audace de la part d'Aubin de parler ainsi dans les rangs. Cependant je n'avais toujours pas dit si j'avais ma permission. Je lui soufflai un « Oui ! » rauque et étouffé.

Le téméraire Aubin me défila tranquillement une phrase très longue où il me disait que Marie avait congé le lende-

main, et que nous irions à la campagne à quatre, avec une petite amie de Marie qu'elle me présenterait.

Je fus tellement impressionné que je n'entendis pas le brigadier Merlaux crier le mot d'avertissement :

— Peloton...

Et quand le « Halte! » claqua tout à coup, je vins me jeter contre l'homme de devant. La secousse sembla se communiquer au brigadier Merlaux, qui était pourtant à vingt pas du peloton. Il tressaillit, cria :

— N... de D... ! L'officier qu'est là !...

Le sous-officier Jehon me dit d'une voix calme :

— Si le lieutenant me fait une observation, je vous mettrai quatre jours.

Je ne fus pas très ému de cette menace : car une punition de quatre jours, en me privant de permission pour le lendemain, coupait court, en ce qui me concernait, aux projets d'Aubin et aux difficultés de toutes sortes qu'allait susciter cette partie de plaisir.

D'abord, ayant une permission, pourrais-je me dispenser de venir voir ma famille à Paris? Mes parents ne l'admettraient jamais. Les samedis de permission, je prenais le train à cinq heures et j'arrivais à Paris à minuit. Papa et maman m'attendaient à la maison. Ils m'avaient fait préparer du jambon et de la bière. Je mangeais sans rien dire, et je ne disais pas grand'chose jusqu'au lendemain soir. Je n'étais pas fatigué au régiment, mais il me suffisait de rentrer chez moi pour me sentir accablé de fatigue. Je me levais à onze heures, pour profiter de mon lit. Je dormais encore quelques petites fois l'après-midi, préoccupé de l'argent qu'il faudrait demander, avant de partir, à mon père qui ne s'y attendait pas. J'avais décidé de demander le double de ce qui m'était nécessaire. Mais la peur de mon père m'amenait peu à peu, avant de sortir ma demande, à la réduire à une somme toujours insuffisante.

Pour me permettre de prendre le train de sept heures et demie, on dînait de trop bonne heure, et je mangeais sans faim. J'avais l'estomac chargé ; le wagon sentait la houille et m'agitait d'hostiles secousses. Je ne m'endormais qu'une demi-heure avant d'arriver, pour me réveiller tout de suite

après dans le froid de la gare. On descendait, endormi et triste, le long de la route bordée d'arbres qui conduisait au quartier. Il était trois heures du matin quand on rentrait dans l'air épais de la chambrée. On se couchait et on s'endormait le plus vite possible pour perdre la sensation de la mauvaise odeur. Et l'on était bientôt réveillé par la trompette tyrannique, qui sonnait le demi-appel. Les brigadiers criaient : « En bas pour les litières ! » On descendait aux écuries, dans la détresse et l'angoisse du petit jour, avec l'interminable et odieuse perspective de quinze heures difficiles à tirer jusqu'à la prochaine nuit. On jetait aux chevaux, dans les râteliers, leur petit déjeuner du matin, pendant que, d'impatience, ils raclaient leurs chaînes et tapaient des coups sourds sur les bat-flancs.

J'allais en permission comme je sortais en ville. Je n'osais me soustraire à ces corvées, qui portaient un nom avantageux. Et puis j'avais toujours peur de peiner mes parents en ne leur prouvant pas assez d'amour.

Jamais je n'oserais leur dire que je ne viendrais pas. Et jamais je ne mentirais en disant que je n'avais pas de permission. C'était au-dessus de mes forces... Quand on commanda : « Repos ! » je m'approchai d'Aubin et je lui dis :

— Tu sais, je ne crois pas que je pourrai.

— Pourquoi ça?

— J'ai affaire à Paris.

— Oh! mon vieux! Tout ça, c'est des histoires! Tu t'arrangeras. Il faut absolument que tu viennes.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir.

— Tu viendras, — affirma Aubin.

Le lendemain matin, le courrier fut providentiel. Ma sœur aînée venait d'avoir un bébé à Dijon. Papa et maman partaient pour la voir. « Si tu viens à Paris, m'écrivait maman, tu coucheras à la maison, et tu iras déjeuner et dîner chez ton oncle Jules. » Je répondis par dépêche : « Préfère pas venir à Paris, puisque êtes pas. »

Tout s'arrangeait. Et je n'étais pas plus content pour cela. Car, maintenant que rien ne l'empêchait plus, la partie de plaisir me faisait peur, comme toutes les parties de plaisir...

J'avais suivi avec un intérêt passionné la conquête de Marie par Aubin. Cette aventure me donnait plus de satisfaction, en tout cas une satisfaction moins mêlée et moins troublée que si j'avais été moi-même en jeu.

Si Marie m'eût aimé, un pervers et juvénile instinct de dénigrement m'aurait constamment tourmenté. Je me serais ingénié à la trouver moins avenante et moins jolie. Mais j'étais charmé inlassablement par le sourire et les yeux familiers de l'aimable amie de mon ami Aubin. J'étais pour elle le spectateur toujours dispos et toujours séduit. Et j'étais heureux que ce joli visage fût attendri par l'amour, puisque aussi bien celui qu'elle aimait était ce garçon de belle taille, franc de regard et de traits réguliers.

Je crois que, plus âgés, nous n'accueillons pas les succès amoureux de nos amis avec un tel enthousiasme. C'est qu'ils sont eux-mêmes plus âgés et moins faits extérieurement pour l'amour. C'est qu'ils sont aimés pour des charmes moins apparents, pour des regards et des expressions de visage que leurs amies seules connaissent. D'autre part, ils sont plus discrets, se surveillent, craignent le ridicule, et ne trahissent leur fougue que seul à seul avec l'objet aimé. Il nous semble qu'ils se cachent de nous, et, inconsciemment, nous leur en gardons rancune.

Ce fut un grand jour pour moi que celui où Georges Aubin devint l'amant de Marie. C'était promis pour un jeudi. Il avait rendez-vous avec elle dans une petite chambre que nous avions louée en ville. Je conduisis Aubin jusqu'à la porte. J'attendis quelques instants dans un café voisin, pour guetter sa venue, à elle. Le cœur me battait. Allait-elle venir? Elle vint. Je rentrai au quartier, très joyeux, et, jusqu'à minuit, j'attendis Aubin dans la cour. Il arriva à la dernière minute. Nous traversâmes la cour sans rien dire. Arrivé dans l'escalier des chambres, il m'embrassa, se mit à pleurer et me dit qu'il était bien heureux. Je l'embrassai aussi, très ému. Je sentis que nous étions bien amis.

J'étais très content quand on sortait ensemble tous les trois. J'étais pour leur amour un public, et un public bienveillant. Ils renouvelaient leur plaisir à s'embrasser devant moi. Et puis, je les distrayais. Ils s'aimaient, grâce à moi,

sans jamais s'ennuyer, me quittaient, lorsqu'ils souhaitaient d'être seuls ensemble, revenaient à moi quand ils avaient besoin d'une société. Comme ils paraissaient contents d'être avec moi, j'étais heureux d'être avec eux.

Je ne demandais rien davantage et j'étais bien tranquille ainsi. Ce fut eux qui s'avisèrent que je m'ennuyais sans doute de n'avoir pas de petite femme à embrasser, et que j'étais peut-être agacé d'être là tout seul, à les regarder. Un penchant naturel et bien féminin à rapprocher des personnes décida Marie à me présenter à une amie. Comme cette amie s'appelait aussi Marie, on résolut, pour éviter les confusions, d'appeler « Marion » la Marie de Georges.

Cependant je n'avais pas encore vu ma Marie à moi, que Marion devait amener ce samedi soir à six heures à la gare, où tous les quatre nous devions prendre le train pour un petit village que nous connaissions déjà pour y être allés à trois. Marion m'avait affirmé que Marie était très bien. Mais elle me l'avait dit avec plus de résolution que d'élan. J'étais donc un peu inquiet. Enfin, je me disais que c'était toujours une femme. Je priai le Ciel qu'elle n'eût pas de mauvaise odeur. Le reste, je m'en arrangerais...

Toute la journée du samedi fut occupée par la crainte de la punition fatale, des deux jours de consigne qui m'empêcheraient de partir en permission. Les occasions de « récolter » ne manquèrent pas. Au pansage du matin, je m'aperçus que Lunette saignait au garrot.

— Conduisez-la à la visite, — me dit le brigadier Merlaux. — Et mouvez-vous un peu !... Si des fois le vétérinaire est pour s'en aller, il sera de mauvaise humeur de vous voir arriver en retard, et vous n'y couperez pas de vos quatre jours, pour avoir mal sellé votre bique et l'avoir blessée sur le dos.

Le vétérinaire était un homme long et triste dont la pèlerine, les moustaches et le nez pendaient du même mouvement vers le sol. Il toucha la blessure de Lunette, qui se mit à danser fortement en remuant sa grosse croupe. Je vis, d'après le « ho ! ho ! » dont il la calma, qu'il n'était pas trop mal disposé.

— Laissez-la ici, — me dit-il. — On va la laver à l'eau

blanche. Vous viendrez la rechercher tout à l'heure, et vous direz à votre brigadier de semaine qu'elle est indisponible pendant deux jours.

Aux classes à cheval, je montai Berceau, le cheval de voltige. Il trottait quand il entendait commander : « Au trot! » accomplissait tout seul les voltes et les demi-voltes. J'étais content et un peu humilié tout de même, car Berceau exécutait directement les ordres de l'instructeur, et semblait me considérer moins comme son cavalier que comme un paquet un peu gênant qu'on lui avait mis sur le dos, pour augmenter probablement le mérite de ses exercices.

Après les classes à cheval, qui eurent lieu ce jour-là à onze heures, nous descendîmes à la salle d'escrime où les élèves-prévôts nous mirent en main des fleurets raccommodés trois ou quatre fois et tordus, et nous donnèrent une fastidieuse leçon : « Engagez quarte!... Parez et ripostez!... » avec des observations machinales : « La plante du pied gauche bien à plat!... Soutenez le poignet!... Ne laissez pas tomber le bras gauche... En garde! »

Tout cela sous la direction de l'adjudant maître d'armes, le sentencieux Bonelli, qui employait son temps à mesurer sa salle en large et en long, et à changer de place des tableaux dessinés à la plume où se trouvaient inscrits, parmi des guirlandes, les noms de tous les maîtres d'armes qui avaient été au régiment.

Le pansage de trois heures ne donna lieu à aucun incident. L'officier de semaine était là. Mais c'était M. de Kervéron, et il ne s'occupait que de son cheval, lui examinait les pieds, la bouche, les poils de la crinière, ne se lassait jamais de le faire promener devant lui pour voir s'il ne boitait pas, lui touchait les jarrets et les canons pour sentir s'ils n'étaient pas trop chauds, le faisait conduire à l'abreuvoir avant que l'eau fût troublée, le regardait boire, le faisait ramener lentement aux écuries, tournait sa main gantée dans la mesure d'avoine pour s'assurer qu'il n'y restait pas de corps étrangers, mettait lui-même trois bottes de paille dans la litière, plutôt sous les pieds de derrière, afin que la bête ne pût pas la manger. Et, quand toutes ces précautions étaient prises, il se promenait avec une tristesse rêveuse, en songeant sans

doute à tous les accidents, mystérieux et inévitables, qui menacent la race chevaline.

Le pansage terminé, je montai enfin dans la chambre pour m'habiller. Gourin, mon brosseur, m'attendait. Gourin était employé aux cuisines, où il aidait le cuisinier en pied. C'était une espèce d'Hercule dont l'amitié joviale était terrifiante. Car, en m'appelant son « fi Simon », il m'attrapait par les épaules, qu'il serrait à les briser, me jetait sur mon lit, me tirait violemment les jambes, sous prétexte de m'enlever mes galoches, m'enroulait ensuite et m'étouffait dans des couvertures, et me claquait de grands coups sur le crâne avec le plat de la main. Le tout me revenait à six francs par semaine. Quand je sortais le soir, il passait trois ou quatre fois sa brosse sur mes basanes, en me disant : « T'es solide ! Tu fais qu'un an, mon fi Simon. T'étais de la classe en arrivant. » Une fois pour toutes, il m'avait astiqué ma bride en prévision des revues de brides, très fréquentes pour les élèves-brigadiers. Le cuir semblait verni, le mors était poli au bleu. Pour ne pas compromettre cet ouvrage, il avait enveloppé le tout dans un linge fin, et c'est la bride de son cheval, à lui, qu'il me donnait à la place, se contentant de la nettoyer sommairement. Je lui disais parfois :

— Tu sais, le lieutenant m'a attrapé pour ma bride et m'a menacé de quatre jours.

— Les as-tu eus ? — me demandait-il brusquement.

Il boudait, ce qui me valait vingt-quatre heures de tranquillité...

Ce samedi-là, il m'avait fait reluire à la hauteur mon casque et mes boutons de tunique ; mes basanes étaient cirées « au pinceau », car il savait que j'allais voir « c'te femme ».

— Comment donc qu'elle est ? C'est-il une belle fumelle, au moins ? Faudra pourtant que tu m'la fasses voir un jour, mon fi Simon !

Comment était-elle, au fait ? J'en étais encore à me le demander, toujours avec un peu d'inquiétude. Comme Gourin venait de m'accrocher mes bretelles et me passait ma tunique, Aubin, qui couchait à l'étage au-dessus, entra dans la chambre. Lui portait le casque avec élégance, et son sabre ne l'embarrassait pas. Je le trouvais si aisé d'allures que je m'ima-

ginais l'être aussi, quand je marchais à ses côtés dans la rue et que mon pas martial se réglait sur le sien.

Il fallait pourtant, pour amener cette illusion, ne pas m'apercevoir du petit coin d'œil ironique qu'avait toujours le sous-officier de garde, quel qu'il fût, quand je joignais les talons pour lui demander la permission de sortir. Il était évident pour tous, excepté pour moi, que j'avais dans la tenue et dans la démarche un je ne sais quoi qui n'était pas militaire. Il ne me restait d'autre ressource que de décider que tous ces gens m'étaient hostiles par bêtise, et qu'il fallait les mépriser. C'est ce que je fis de mon mieux. Mais je n'étais tout de même pas assez sûr de moi pour être tranquille...

Nous arrivâmes, Aubin et moi, dans l'avenue de la gare. Et Aubin dit ces quelques mots qui me firent tressaillir :

— Je crois que les voilà là-bas !

Je levai les yeux, et j'aperçus, à une centaine de pas, Marion et sa robe rose, à côté d'une autre personne en gris, assez grande, et dont le vaste chapeau, orné de marguerites, m'impressionna d'une façon plutôt favorable. Il me sembla qu'elle était très bien. Mais alors pourquoi Marion et Georges m'avaient-ils paru si réservés dans leurs appréciations ?... Il est vrai que nous étions encore loin.

Nous approchions ; et je ne lui découvrais toujours aucune tare. Elle avait de grands yeux noirs. Ce ne fut qu'en arrivant auprès d'elle que je vis qu'elle manquait de charme, sans qu'on sût exactement pourquoi. Elle était grande, pas trop maigre. Ses traits étaient réguliers, son nez droit et fin ; en cherchant bien, on pouvait lui reprocher d'avoir trop peu d'espace du nez au menton, et les lèvres trop minces. Mais ce n'était pas à cela, c'était décidément à autre chose d'indéfini qu'il fallait attribuer son manque de charme.

C'était une femme qui ne vous donnait des idées, comme aurait dit Gourin, qu'à condition de se répéter tout le temps : « C'est une femme ! c'est une femme ! »

Marion nous présenta et nous dit en riant :

— Au nom de la loi, vous êtes unis !

Je me mis à rire, pas très spontanément. La personne se mit à rire aussi, avec si peu d'expression dans le regard qu'on ne put savoir si elle était gênée ou non.

Je vis bientôt que Marion et elle se connaissaient très peu. Elle travaillait chez une ouvrière où Marion faisait faire ses corsages. Marion lui avait demandé, en causant, si elle allait à la campagne le dimanche. Elle avait répondu qu'elle se promenait sur le mail, à la musique.

— Vous n'avez donc personne avec qui aller à la campagne?...

C'est alors que Marion avait pensé à moi, et l'avait invitée à venir avec elle et Georges, en lui disant qu'elle lui présenterait un ami. J'appris tous ces détails par Marion, car, pour rien au monde, je n'aurais posé une question à cette personne, dont l'aspect tuait instantanément toute curiosité. Quand je lui parlais, il me semblait que ma voix prenait un son ingrat.

Il s'était trouvé que, grâce à un concours de circonstances spéciales, elle avait déjà eu un amant. Ce fut dans un château des environs où elle était allée travailler en journée. Elle avait été séduite par le monsieur du château, un homme entre deux âges, qui habitait avec une femme infirme et bien plus âgée que lui.

Pour aller jusqu'à Morilly, où nous avions retenu deux chambres à l'auberge, le chemin de fer mettait une demi-heure environ. A peine dans le compartiment, où nous n'étions que tous les quatre, Georges et Marion commencèrent à s'embrasser comme des enragés. Moi, je m'étais assis à l'autre bout de la banquette, à côté de Marie, et j'avais passé un bras derrière son dos. Puis, je me mis à l'embrasser par devoir, comme un enfant mange sa soupe. Je lui appuyai des baisers sur le cou, en les prolongeant le plus possible, pour en attester la ferveur. Comme je levais la tête pour respirer, elle me déposa à son tour sur la joue un petit baiser, puis elle se mit à sourire, d'un sourire qui n'en finissait plus.

Le voyage se passa ainsi. Je l'embrassai avec beaucoup d'assiduité. Nous évitions de regarder Georges et Marion, qui se tenaient très mal. Ce fut un grand soulagement pour moi quand le train s'arrêta à Morilly. D'abord, j'avais faim : nous avions passé depuis longtemps l'heure de la soupe.

On nous servit dans une petite salle inondée de soleil couchant, au milieu d'une fanfare de mouches. Le potage était

clair comme de l'eau de roche. En sa qualité de nièce de restaurateur, Marion se livra à des critiques sévères sur un poisson si mou, et un poulet si dur, qu'il n'y avait vraiment pas besoin de compétence spéciale pour en apprécier la qualité.

On ne s'amusait pas encore ; il est vrai qu'on ne faisait encore aucun effort pour ça. Il semblait qu'on ne voulût pas y mettre du sien, et qu'il fallait laisser la partie de plaisir nous réjouir toute seule, par sa propre vertu. Il semblait aussi que la présence de Marie n'animait pas la fête. Elle ne disait rien. Elle buvait quantité d'eau rougie et mangea toute la salade, que nous avions trouvée trop vinaigrée.

Le résultat ne se fit pas attendre. Comme on apportait l'entremets, nous la vîmes porter sa serviette à sa bouche. Puis elle s'approcha de la fenêtre.

Déjà, sans nous être communiqué notre impression, notre accord s'était fait tacitement pour apprécier l'élément d'intérêt que la présence de Marie apportait à notre groupe. Et nous pensâmes à la même seconde : « Il ne manquait plus que ça!... »

Marion, cependant, s'était levée, et, dévouée bien que sans ardeur, elle tenait la tête de la patiente, et lui répétait doucement : « Si vous pouviez vomir, ça vous soulagerait... » Marie ne fut pas soulagée pour cela. Elle vint se rasseoir à la table, pendant que Georges lui versait de la menthe dans de l'eau fortement sucrée.

On décida d'aller la coucher. Marion monta avec elle, en la soutenant dans l'escalier. Georges et moi nous restâmes seuls à manger du fromage, à la lueur d'une bougie triste. Puis nous avisâmes un vieux jeu de dames, dont les pions blancs, qui noircissaient, et les pions noirs, qui blanchissaient, se ressemblaient à s'y méprendre. La partie finie, Marion n'était pas descendue. Nous commencions à avoir sommeil. Enfin, elle apparut dans l'escalier.

— Vous savez qu'elle souffre toujours. Je vais être forcée de coucher avec elle. Georges et vous, vous allez coucher ensemble, en attendant qu'elle aille mieux.

Nous acquiesçâmes à cette proposition, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement... Marion était à moitié désha-

billée. Elle souriait de son sourire bienfaisant. Aucune femme ne me semblait si désirable. Et pourtant, pour rien au monde, je n'aurais voulu être son amant. Il me semblait, il me semble encore, que c'eût été pour moi un plaisir impossible à supporter, et que j'en aurais été frappé d'effroi comme un pâtre indigne que distinguerait, dans un instant de folie, une immortelle. Je craignais son amour comme la foudre. C'était d'ailleurs une crainte un peu chimérique.

La chambre qu'on nous désigna était au même étage que celle où reposait Marie, mais à l'autre bout du couloir. Je plaisantai Georges en me déshabillant :

— Tu vois, mon vieil Aubin. Ça t'apprendra à vouloir marier ton petit ami. Nous étions si tranquilles tous les trois !

Comme j'allais me mettre au lit, Marion revint, nous apportant cette fois de bonnes nouvelles. Marie se trouvait mieux. Je pouvais aller la retrouver.

J'allai donc rejoindre Marie. Je m'étendis auprès d'elle. Je la pris dans mes bras et lui parlai avec une tendresse très vive et très naturelle. Quelques instants après, cette tendresse était calmée et je lui disais avec une sollicitude moins exaltée :

— Maintenant, je crois que vous feriez bien d'essayer de dormir.

*
* *

Quand je me réveillai le matin, je n'avais personne auprès de moi. Je vis Marie tout habillée, son chapeau de marguerites sur la tête.

— J'ai attendu que vous soyez éveillé pour vous dire au revoir — me dit-elle. — Je vais prendre un train pour retourner chez moi, parce que, n'est-ce pas, je ne suis toujours pas bien portante.

J'étais à moitié endormi. Je répondis d'un air égaré :

— Oui... oui...

Elle poursuivit :

— Nous pourrons sortir ensemble un de ces dimanches.

— Oui, c'est ça.

— Je ne vous dis pas de venir me voir en semaine, parce

que je suis chez ma patronne... Alors... n'est-ce pas?... ce n'est pas commode.

Je répondis encore :

— Oui... oui...

— Au revoir ! — me dit-elle, — en me tendant la main.

Je la lui serrai machinalement. Puis, comme elle s'en allait, je me dis que j'aurais dû l'embrasser. Mais je n'y avais pas pensé. Je m'allongeai et je m'étirai dans le lit avec une grande satisfaction.

L'après-midi, Marion, Georges et moi, nous nous promenâmes dans la forêt. Nous étions contents de nous retrouver ensemble tous les trois.

Nous fîmes cependant, à quelques semaines de là, un autre essai. Marion avait rencontré chez une de ses amies une grosse femme rousse, qui travaillait dans une maison de modes. Mais sa pétulance et sa gaieté agressive nous amenèrent à regretter la passivité de Marie, qui n'était en somme pas très gênante, du moment qu'on surveillait son alimentation et qu'on l'empêchait de s'emplir de salade. La grosse modiste avait la rage de chanter des chansons de café-concert. Encouragée par des applaudissements obtenus en d'autres milieux, elle se laissait aller à une grande exubérance de gestes que ne récompensaient pas assez nos sourires languissants. On finissait par rire un peu plus fort, par condescendance. Mais ces approbations charitables furent pour elle un tel stimulant que nous revînmes, d'un commun accord, au silence le plus sévère.

Ce fut encore un dimanche perdu. Il nous décida au moins à renoncer aux nouvelles connaissances. Toutes ces déceptions, d'ailleurs joyeusement accueillies, avaient l'avantage de fortifier notre liaison, en nous faisant sentir davantage son charme rare et son prix. Et je ne voyais vraiment pas comment et pourquoi cette amitié serait gâtée.

Un après-midi, j'étais descendu de très bonne humeur à l'appel de trois heures. Je venais d'apprendre par l'ordonnance du lieutenant de Grainville que son officier était parti à Paris pour deux jours. Pendant deux jours, nous ne l'aurions pas aux classes à cheval. Le maréchal des logis Jehon m'était hostile. Mais sa malveillance se traduisait plutôt par des

phrases méprisantes dont je prenais mon parti, et que je préférais à la froide politesse du lieutenant qui, inopinément, faisait tomber sur vous une punition irrévocable : « Simon ! quatre jours de salle de police. » On savait que ce serait marqué.

Cette vie de régiment, au jour le jour, était occupée par de petites espérances à courte échéance, et une matinée était comme éclairée par des satisfactions de ce genre : le départ d'un officier en permission, ou une écorchure au pied qui nous exemptait, pour quelque temps, de bottes et de classes à cheval.

J'étais donc, à cet appel de trois heures, dans un état d'esprit assez heureux, et je jouissais particulièrement, ce jour-là, de me trouver, avec la permission publique, dans cette tenue lâche et débraillée d'un soldat en bourgeron. Nous étions rangés sur deux rangs espacés, et nous avions de bons aspects patibulaires sous notre calot d'écurie et dans notre treillis plus ou moins taché. L'appel fini, on serrait les rangs. En présence du capitaine et du chef, le maréchal des logis de semaine commandait : « A droite et à gauche, formez le cercle ! » L'aile gauche, où j'étais, s'avança pour exécuter le mouvement commandé, et c'est alors que j'aperçus Aubin à l'aile droite qui venait sur nous, et que je fus frappé de son air désolé. Je l'interrogeai du regard. Il hocha la tête, comme pour dire : « Si tu savais ce qui arrive !... »

On nous lut la décision : « Les hommes du peloton hors rang seront nourris jusqu'à nouvel ordre par les cuisines du troisième escadron... Les chevaux Hardi, Héricourt, Hublot, seront présentés au conseil de réforme... La punition du dragon Toufler est portée à quinze jours de prison... »

— Sur le centre, alignement !... Cavaliers à gauche, gauche !... Colonne en avant, marche !... Tournez... gauche !... Direction : les écuries... Pansage à l'intérieur !

Quand nous fûmes arrivés, Aubin et moi, dans les stalles, nous nous dépêchâmes de bridonner et de retourner nos chevaux, et de les attacher à la chaîne des bat-flancs. Puis, prenant d'une main la brosse à bouchon, pour nous donner une contenance, nous vînmes nous appuyer contre les mangeoires, en posant l'autre main sur la croupe de nos chevaux, pour les avertir qu'il y avait du monde et qu'il ne fallait pas taper.

— Voilà, — dit Aubin. — Je viens de la voir tout à l'heure... Elle est dans tous ses états. Il faut te dire que depuis trois ans qu'elle est chez son oncle, c'est toujours elle qui a eu la clef de la caisse... C'est elle qui paie les fournisseurs et tout... Il se trouve — je te dis ça à toi, tu comprendras tout de suite que c'est un secret très grave — il se trouve qu'elle a pris de temps en temps de l'argent pour elle, en pensant bien, n'est-ce pas, qu'elle le rendrait?... Elle se disait toujours qu'elle en aurait de sa marraine d'ici quelque temps. Elle comptait là-dessus pour rétablir ce qui manque. Or il paraît que sa marraine n'est pas du tout à son aise dans son commerce, et qu'elle n'a jamais d'argent disponible ; c'est ce que ma petite Marion ne savait pas... Enfin, voilà que son oncle a eu la toquade de s'acheter un terrain je ne sais pas où, du côté de Saint-Arvin, et qu'il lui faut de l'argent pour payer son acquisition. Il l'a promis au notaire pour après-demain, jeudi. C'est une chose signée. Il va demander l'argent de la caisse, et il manque un peu plus de huit cents francs... Cet homme-là est une brute. Il n'y aura rien à lui dire... Alors, tu comprends, elle s'affole. Tout à l'heure elle parlait de se tuer. Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Je n'ai absolument rien. Tu connais ma situation. Ma pauvre maman vit d'une petite pension, et je me reproche constamment le peu que je lui coûte... Tu ne peux pas t'imaginer ce que je suis depuis midi. Je ne sais plus ce que je fais. On va sauter des obstacles tout à l'heure. Je glisserais exprès en sautant, si j'étais sûr de me tuer du coup.

— Tais-toi! — lui dis-je. — Je vais écrire à mon père.

C'est curieux, moi qui me sentais dénué de courage à l'idée de demander de l'argent pour moi à mon père, je n'avais plus aucune hésitation, du moment qu'il s'agissait d'un autre. Je vis tout de suite la combinaison à proposer : c'était une avance que je demanderais à papa. Pour se rembourser, il me retiendrait une somme de... sur mes semaines, pendant ce qu'il faudrait de temps, un an ou dix-huit mois.

— Malheureusement, — dis-je à Aubin, — je ne pourrai écrire que demain. Mes parents sont partis aux eaux depuis hier. Je ne sais pas encore à quel hôtel ils descendent. Je n'aurai leur adresse que demain matin.

— Tu ne pourrais pas télégraphier? — demanda Aubin.

— Ce sera difficile. Papa consentira, mais il faut que je lui donne des explications détaillées. Et si j'envoie une dépêche un peu longue, avec trop de mots, il ne sera pas content.

— C'est terrible, — dit Aubin. — Jamais nous n'aurons l'argent pour après-demain. C'est comme si nous n'avions rien.

— Qu'est-ce que tu veux? Alors je télégraphierai.

— Es-tu sûr que ton père te donnera l'argent?

J'hésitai d'abord. Mais je le vis tellement désolé que je me hâtai de lui dire que j'en étais sûr, en exagérant mon air convaincu, pour compenser l'effet de mon hésitation.

— Je vais le dire tout à l'heure à Marion.

Aussitôt après les classes à cheval, il remonta dans sa chambre et se mit en tenue de ville avec une telle rapidité, que, revenant à peine des écuries, ma selle, ma bride et ma couverture sur la nuque, je l'aperçus qui traversait la cour, en casque et sabre, et demandait rapidement la permission de sortir au maréchal des logis.

A la cantine, tout en mangeant le navarin un peu collant et la galantine desséchée qui formaient le menu du jour, j'étais heureux de penser que j'allais rendre à ma chère Marion sa quiétude et sa joie. Il ne me venait plus à l'esprit que mon père pût me refuser. La combinaison dont j'avais eu l'idée faciliterait les choses : ce n'était plus huit cents francs à lui, c'était huit cents francs à moi qu'il allait me donner. J'oubliais qu'à lui ou à moi, c'était de l'argent, et qu'on ne laisse pas comme ça l'argent sortir de la famille.

En dînant à la cantine, on était libre à six heures moins le quart. On pouvait ensuite se promener dans la cour à ne rien faire, perdu et libre dans le bourgeron hospitalier, qui n'était pas « susceptible », étant déjà taché jusqu'à la gauche. C'était vraiment fou de préférer le restaurant, où il fallait aller en casque et sabre, pour en revenir précipitamment avant neuf heures, en bouclant son ceinturon sur son estomac en travail, et en traînant derrière soi ses bottes en retard.

En attendant Aubin dans la cour, je m'approchai d'un groupe de volontaires qui entouraient, avec des figures complaisantes, le maréchal des logis Jehon.

Je me souviens que Jehon — qui avait été en garnison dans les Basses-Pyrénées — parlait à ce moment des jeux en plein air et de la pelote basque. Je l'écoutai parler, moi aussi, avec un intérêt un peu exagéré. A diverses reprises, dans l'interstice de deux répliques, j'essayai de glisser quelques renseignements que je possédais sur les sports d'Angleterre, le *cricket*... Quand je réussis à prendre la parole, Jehon m'écouta froidement et poliment, en hochant de temps en temps la tête. Quand j'eus fini, il ne répondit rien, marqua un temps, et reprit la conversation où il l'avait laissée, en s'adressant à un de mes camarades.

Je détestais ce Jehon. Je lui en voulais des efforts infructueux, condamnés d'avance, que je faisais pour le conquérir. Je lui en voulais de me sentir en sa présence si gauche et si impuissant...

Cependant Aubin, à neuf heures moins cinq, n'était pas encore dans la cour. Je montai à la chambre pour ne pas manquer l'appel. Tous ceux des hommes présents qui n'étaient pas encore couchés se tenaient à la tête de leur lit. On entendit la sonnerie du trompette. Des pas, avec des bruits métalliques, se hâtaient dans l'escalier : c'étaient les retardataires qui gagnaient les chambres à la hâte. Puis on entendit, plus assuré, un autre bruit de sabre et d'éperons : c'était le maréchal des logis de semaine.

— Silence à l'appel ! — cria le brigadier. — Manque personne, marchal' gis !

Le sous-officier, en casque et sabre, l'étui de revolver en sautoir, passa rapidement devant les lits. C'était la figure impressionnante de l'autorité. En passant devant moi, le symbole disparut tout à coup, le sous-officier s'humanisa, la bonne voix gouailleuse du maréchal des logis Chaumel me houspilla joyeusement :

— Simon, à la boîte, illico !... ou prêtez-moi un livre...

Je fouillai avec empressement dans ma valise et je lui donnai sept ou huit volumes qu'il fit porter dans sa chambre.

L'appel une fois rendu, je me préparais à monter à l'étage au-dessus pour voir si Aubin était rentré, quand il apparut à la porte de la chambre et me dit d'une voix impérative :

— Descends !...

Nous allâmes ensemble très loin dans la cour. Il regardait autour de lui...

— Écoute. Il est plus indispensable que jamais que tu écrives à ton père. Marion n'a pas pu supporter l'idée que je n'aie pas l'argent pour jeudi. Elle s'est affolée... je ne peux pas la voir comme ça... Alors, j'ai fait une chose...

» Voici ce que j'ai fait : tu sais que je vais de temps en temps travailler au bureau du chef, pour lui recopier des situations... J'ai remarqué qu'il laissait quelquefois ses clefs dans un tiroir qui ne ferme pas. Une de ces clefs ouvre l'armoire où il met l'argent de l'escadron... L'autre jour, je l'ai vu mettre dans une enveloppe onze cents francs : c'est de l'argent de réserve, je ne sais pas quoi, enfin quelque chose qu'on met de côté et à quoi on ne doit pas toucher immédiatement. Il a collé l'enveloppe... Je me suis procuré une enveloppe semblable : je savais où en trouver. J'ai mis des papiers dedans, pour faire la même grosseur. Et j'ai emporté l'autre à la place... Marion a son argent.

Nous marchâmes quelques instants en silence, le long des écuries, sur le pavé pointu. On entendait, comme de sourdes détonations, les coups de pieds des chevaux sur les battflancs. Je ne disais rien. J'aurais voulu crier tout de suite à Aubin que je l'excusais, que je l'aimais toujours autant. Je ne sais pas au juste pourquoi je m'empêchai de lui dire cela. J'ai peut-être senti, à ce moment, qu'il ne s'imaginait pas avoir mal fait, qu'il ne considérait pas son acte comme un vol, et qu'il ne voulait pas être excusé... Je me bornai donc à dire, après quelques instants :

— Demain, à la première heure, je télégraphierai à mon père.

— Ne télégraphie pas, — dit Aubin. — Il n'y a pas de danger qu'on ouvre l'enveloppe avant quelque temps d'ici. Il vaut mieux écrire à ton père une lettre détaillée, afin qu'il accepte sûrement... Évidemment, je ne serai pas tranquille tant que l'argent ne sera pas là. J'aurai le courage de supporter cette inquiétude... L'important est que nous réussissions et que ton père nous envoie ce qu'il faut.

— Et tu as tout dit à Marion ?

— Je n'ai rien de caché pour elle. Tu nous connais ; mais

tu ne peux pas te figurer combien je l'aime. Je sauterai le mur cette nuit : il faut que j'aille la retrouver. Je t'aime aussi, mon vieux Simon. Tout m'attache à toi davantage. Et tu vois tout ce que je t'ai raconté... Mais je ne suis bien qu'auprès d'elle. Quand nous sommes ensemble, nous ne sentons pas notre malheur.

*
* *

« Mon cher fils,

» Nous voici bien installés à l'Hôtel des Bains. J'ai une chambre très claire. Ton père a une chambre plus petite que la mienne, mais bien exposée. Le service n'est pas mal fait. Nous mangeons à une petite table, au même prix qu'à la table d'hôte. C'est bien plus agréable. Je commence mon traitement demain. Papa ne manque pas de distractions. Il a retrouvé ici son ami Moret, qui va lui faire sa partie de dominos.

» Mille baisers,

» Ta mère.

» Au sujet de ce que tu lui as écrit, ton père te prie de dire à ton ami, que tu regrettes beaucoup, mais que tu n'es pas en mesure de lui prêter l'argent qu'il te demande. D'ailleurs papa n'a pas cette somme à sa disposition en ce moment. Il n'a pris en partant que ce qu'il lui fallait pour l'été et il ne peut pas déplacer ses titres, son banquier étant en voyage ces temps-ci. »

Jamais mes parents n'avaient aimé mes amis. Il est rare que les parents ne soient pas hostiles à ces affections d'élection. Ils les regardent comme des sentiments impies.

Cette lettre ne m'étonna pas. Aussitôt que je l'avais eue entre les mains et que j'avais revu devant mes yeux l'écriture de ma mère, j'avais senti que ce ne pouvait être qu'un refus. Le brigadier de semaine me l'avait remise dans la chambre, après la soupe. Il était un peu plus de dix heures et il n'y avait classes à cheval qu'à midi. Aubin était déjà parti retrouver Marion.

— Vite, — dis-je à Gourin, — mon pantalon numéro deux, ma veste et mon képi.

— Oh ! oh ! ce qu'il est pressé de charger en ville, mon fi Simon ! C'est-y que tu vas éteindre le feu, faire la chaîne et porter des seaux ? J'ai pourtant point entendu sonner les quatre appels... C'est-y que tu vas encore retrouver ta petite demoiselle ? Oh ! oh ! mais y en faut trop, à c'te p'tit' grenouille-là. Dis-y de ma part que, si elle te fait sortir de si bonne heure, ça ne va plus marcher, elle et ton ordonnance. Tu vas la sanger. Car je suppose pas que pour une fumelle tu irais sanger ton ordonnance !

Le sous-officier n'était pas au corps de garde. Quitte à me faire punir, je sortis sans l'attendre. Je le trouvai dans la rue.

— Eh bien, Simon, on sort sans permission ?

C'était, heureusement, le maréchal des logis Bertauld, avec qui c'était franc. Je balbutiai, en riant un peu fort, que je savais qu'il était dans la rue. Il me répondit en feignant une grande colère :

— Filez plus vite que ça, ou je vous mets un motif arabe... Quinze jours de prison par le colonel, soixante jours par la brigade.

Je lui offris rapidement et avec bonne mesure le rire qu'il attendait et je me dépêchai de partir.

Je courais dans la rue comme pour annoncer une bonne nouvelle ou pour me débarrasser d'une mauvaise. Aubin était déjà près de Marion dans la salle à manger du restaurant où le couvert de la table d'hôte était mis pour le déjeuner. D'instinct, j'exagérai ma détresse en leur rapportant la réponse de mes parents, si bien que ce fut eux qui me consolèrent. Marion, sur la foi de Georges, déclarait qu'il n'y avait pas de danger immédiat. Elle avait rétabli ce qui manquait dans la caisse de son oncle : maintenant on avait du temps pour se retourner. J'émis cette idée que j'allais pouvoir écrire à un de mes oncles, actuellement à la campagne, et dont il fallait auparavant me procurer l'adresse exacte. Il ne me refuserait pas. Je l'affirmai du moins. Car nous étions dans une heure d'optimisme que, par paresse, je n'osais troubler. J'étais brisé par les émotions du matin et j'avais besoin de me reposer dans de l'espérance.

Je les laissai ensemble, et je rentrai tout de suite au quartier pour déjeuner à la cantine. Comme j'arrivais dans la cour, il me sembla qu'il s'était passé quelque chose d'insolite. Des groupes de sous-officiers et de cavaliers s'étaient formés un peu partout. Un élève brigadier m'appela.

— Tu sais la nouvelle? Cette rosse de Jehon est en prison : il a barboté onze cents francs dans le bureau du chef.

*
* *

Le lieutenant Mortier, en l'absence de M. de Choulieu et du capitaine en second, faisait fonction de capitaine commandant. Il était venu le matin au bureau et avait dit au chef d'établir un compte. C'est alors que le chef avait ouvert son armoire et décacheté l'enveloppe.

Il s'était rappelé qu'au moment de mettre les billets sous ce pli, il avait demandé une grande enveloppe au maréchal des logis Jehon, qui en avait de pareilles dans sa chambre. D'autre part, on savait Jehon sans grandes ressources. Il avait commandé récemment un costume de fantaisie. Dans l'interrogatoire sommaire qu'on venait de lui faire subir, il expliqua qu'il avait un peu d'argent de côté et qu'il l'avait prêté à un ami qui devait le lui rendre prochainement. C'est dans cette espérance qu'il s'était laissé aller à faire des frais chez le tailleur. L'histoire de l'ami ne paraissait pas très probante. L'ami consulté ne démentirait pas Jehon, c'était sûr. On fit venir le tailleur, qui n'avait pas encore été payé. Mais on pensa bien que Jehon s'était gardé de le payer tout de suite, de peur d'éveiller les soupçons. On parlait aussi d'une liaison qu'il avait dans un petit village des environs.

Pendant que l'élève-brigadier me donnait tous ces détails, je ne pensais qu'à une chose : le vol était découvert, tout était perdu ! J'écoutais, les dents serrées. Je ne sais comment ma mémoire enregistrait tout ce qu'il me disait ; il me semblait que ces paroles traversaient ma tête sans y rester. Et, tout à coup, je ne l'écoutai plus. J'avais vu, au bout de la cour, Aubin qui rentrait et qui passait droit devant le corps de garde. Un engagé s'approcha jusqu'à dix pas de lui, et je

devinai qu'il lui disait la nouvelle. Aubin s'arrêta soudain et resta immobile. Je le voyais à peine, mais il me sembla que j'éprouvais ce qu'il devait éprouver. Son corps se raidissait ; il entr'ouvrit faiblement la bouche, sans respirer. Cependant l'autre le rejoignait, continuant à lui parler, et, quand il lui prit le bras pour venir de notre côté, je sentis dans mes jambes l'effort que fit Aubin pour marcher.

Nous nous retrouvâmes ensemble et seuls dans le bas de l'escalier qui conduisait aux chambres. Il me regarda fixement avec de grands yeux.

Puis il me dit :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Jamais je n'ai eu tant pitié de lui qu'à ce moment-là.

Il répéta :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

C'était bien facile de lui dire : « Va te dénoncer. » C'était trop facile... Il me dit : « Je vais me dénoncer... C'est bien ce qu'il faut faire ? »

Je fis « oui » de la tête.

Un engagé descendait avec une selle sur ses épaules :

— Vous savez qu'on a crié : « En bas pour les classes à cheval » ?

Nous montâmes l'escalier ensemble. Arrivé au premier, Aubin s'arrêta :

— Si je me dénonce maintenant, on va me mettre en prison tout de suite, et je ne la verrai plus. J'irai la voir à cinq heures et j'irai chez le colonel après.

Cette idée me vint impérieusement à l'esprit, que, s'il revoyait Marion, il ne se dénoncerait peut-être pas. Mais je me dis, à la réflexion : « Ce n'est pas possible. Elle ne peut pas l'empêcher de faire ça. »

Aux classes à cheval, ce jour-là, je me souviens que je trottai sans étriers plus aisément que de coutume, et que je sautai à terre et à cheval mieux que je ne l'avais fait jusque-là. Ce fut sans doute que j'exécutai ces mouvements sans y penser. Je vis que pour être un meilleur cavalier il m'aurait fallu monter à cheval d'une façon plus machinale et sans raisonner mes moindres mouvements. Je dois dire que, lorsque l'officier commanda : « Partez au galop ! » en tapant sur sa

botte, j'eus autant que les autres fois la peur instinctive de me casser la figure.

Il y avait, ce jour-là, avant l'appel de trois heures, une revue de santé. Le médecin-major devait passer dans les chambres, pour voir si les prescriptions de l'hygiène y étaient respectées et s'il n'y avait pas parmi les hommes des malades cachés, que la crainte d'être privés de sortie en ville empêchait de se présenter à la visite. En attendant l'heure de la revue, on avait livré la chambre aux hommes de chambre et aux artistes spéciaux qui arrosaient le plancher et y dessinaient des fleurs avec de l'eau. J'étais descendu au bas de l'escalier, où s'était formé un groupe de mes camarades qui restaient là pour causer, car le capitaine adjudant-major ne voulait plus voir les hommes stationner dans la cour du quartier. Nous nous étions approchés de l'entrée et nous regardions tous l'entrée du corps de garde. Il y avait là un civil, un petit homme à grosse tête, avec une moustache grise. C'était le père de Jehon.

— On lui a télégraphié ce matin, — dit un des élèves brigadiers. — Il est secrétaire de la mairie, à Chaunay. Il paraît qu'il est veuf. Il n'a pas d'autre enfant que Jehon. Il attendait avec impatience qu'il soit libéré. A ce qu'on dit, Jehon devait entrer comme intendant dans une exploitation agricole. Maintenant, c'est cuit! Il fera bien de chercher autre chose.

— Il va avoir quelques années pour y réfléchir, — dit un autre en ricanant.

— C'est triste tout de même! — reprit le premier. — Je ne comprends pas qu'un garçon comme ça ait fait un coup pareil et compromis son avenir.

— C'est l'entraînement. Il y a probablement une femme là-dessous. Et puis il ne s'imaginait pas être chopé.

— Le colo n'a rien voulu savoir pour étouffer l'affaire, — dit un troisième. — Il prétend que ça discréditerait les sous-officiers. Il faut que celui-là soit cassé et condamné.

— Ils sont encore en train de l'interroger dans la salle du rapport. Voilà qu'on vient chercher le vieux papa.

— J'aime autant ne pas être là.

A ce moment, la voix du brigadier de semaine, dans l'esca-

lier, demanda des hommes de corvée. Il n'en fallut pas davantage pour disperser notre petit groupe. Les uns allèrent s'embusquer dans les écuries, d'autres gagnèrent la cantine avec force détours et précautions pour éviter d'être aperçus à découvert dans la cour. Ils filaient rapidement le long des murs. On eût dit qu'il pleuvait.

J'avais un motif avouable pour m'en aller franchement à l'autre bout du quartier : une réparation urgente à faire exécuter chez le maître tailleur. Je le trouvai très en colère parce qu'on lui prenait ses hommes, pendant toute une heure, pour la revue de santé. L'atelier était clair et sentait une forte odeur de fil ciré. Des gaillards de mauvaise mine, accroupis à l'orientale, faisaient de la couture ou dirigeaient à travers le drap rouge de féroces grands ciseaux.

Je revenais à la chambre, et je passais devant la salle du rapport. Tout à coup la porte s'ouvrit et je vis Jehon qui sortait accompagné d'un sous-officier. Il était très rouge et remuait nerveusement la tête à droite et à gauche, les yeux effarés. Il passa devant deux ou trois sous-officiers en évitant de les regarder. Il était las, sans doute, et avait honte de chercher autour de lui des yeux amis, qui, tous, se détournaient. Son regard m'effleura rapidement et il me sembla que son visage devenait plus dur.

Je courus chercher Aubin et je lui dis :

— Demande la permission de pansage et va trouver Marion sitôt après la revue... J'ai vu... j'ai vu Jehon... Il ne faut pas le laisser si longtemps comme ça.

Aubin me répondit :

— Oui... oui...

Mais il me sembla qu'il avait peur de cette entrevue avec Marion et de ce qui allait se passer. Il me dit :

— Tu viendras nous rejoindre.

C'était bien naturel qu'il me dît de venir. Mais je pensai malgré moi qu'il craignait de trouver de la résistance chez Marion et qu'il avait besoin de mon aide.

Je me répétai que ce n'était pas possible, et qu'elle ne pouvait pas l'empêcher de faire ça.

Je ne savais pas ce que c'est qu'une femme qui aime, et à qui on vient parler de se séparer de son amant...

Je devais retrouver Aubin dans la chambre qu'il avait louée en ville pour y recevoir Marion. Ils y étaient tous les deux quand j'arrivai.

Marion me tendit la main. Mais elle m'accueillait avec un autre visage. C'est toujours pour moi une impression abominable que de sentir un changement dans l'accueil d'un ami.

Nous étions assis tous les trois, eux d'un côté, moi de l'autre, autour d'une table ronde. Marion, du bout d'un porte-plume, suivait les dessins de la nappe de toile cirée.

Tout à coup, elle me regarda et me dit :

— C'est vrai ce que vous avez conseillé à Georges?

Je répondis, après une hésitation :

— Je n'ai pas eu à le lui conseiller. Il m'a dit ce qu'il voulait faire. Et il m'a demandé si je l'approuvais... Je lui ai dit ce que je pensais.

Comme le visage de Marion était dur et étranger!

— Et vous vous prétendez son ami?... Vous voulez que ce garçon brise sa vie?

Je regardais Aubin, qui se décida à dire à demi-voix :

— La vie de l'autre sera brisée.

— C'est un malheur, — dit Marion. — Et d'ailleurs on n'en sait rien. Il va sans doute se disculper. S'il doit se disculper, tu te seras sacrifié inutilement... Vous vous dites son ami, — poursuivit-elle, — et vous lui avez conseillé cela! Vous vous dites mon ami, à moi, et vous voulez que nous nous séparions! Mais c'est comme si vous me demandiez ma vie... Eh bien, entendez-vous, moi, je le garde! Il n'y a que moi qui l'aime au monde! Je ne veux pas qu'il me quitte.

J'étais navré à ce moment, non pas de la décision d'Aubin : s'il s'était dénoncé, j'aurais été très malheureux, j'aurais regretté de l'y avoir engagé. Déjà cette idée venait en moi que j'étais un peu responsable de son crime, puisque j'avais eu l'imprudence de lui promettre de l'argent que je ne lui avais pas donné. J'aimais donc mieux pour lui qu'il ne se dénonçât pas, du moment qu'il acceptait et supportait de vivre ainsi. Mais j'étais navré parce que j'avais senti que Marion m'était hostile, et j'avais senti dans son regard et dans ses paroles, non seulement qu'elle n'avait plus d'amitié pour moi, mais qu'elle n'avait jamais eu les sentiments que

j'avais cru. Ce n'était pas seulement une amie qui me quittait. Elle s'en allait même de mon passé.

Aubin me dit :

— A tout à l'heure, à dîner.

— Je ne peux pas dîner à l'Étoile. Il faut que je rentre au quartier.

Nous nous tendîmes la main, lui et moi, elle et moi ! Et nous nous la serrâmes un peu, pour que ça n'ait pas l'air d'une rupture, et pour éviter toute explication.

Je les quittai. Il me sembla que j'étais abandonné de tout le monde. Je n'étais pas l'ami d'Aubin. Lui ne pensait qu'à elle, et se détachait déjà de moi. Mes parents m'aimaient, mais de quelle affection étroite et triste ! Je n'avais plus dans la vie aucun sentiment heureux.

Tout en allant je ne sais où, j'arrivai devant l'Hôtel de la Cloche. Le maréchal des logis de Champlitte, le fourrier Lorget, le brigadier-fourrier de Nélan se tenaient sous le porche, en attendant l'heure du dîner. Je vis, en levant la tête, qu'ils me regardaient venir en souriant... J'amusais beaucoup les sous-officiers.

— Voilà le dragon Simon qui fait sa ronde, — dit joyeusement le brigadier-fourrier. — Est-ce qu'il dîne à la Cloche, le dragon Simon ?

— Non... je ne crois pas.

Ils se mirent à rire.

— Venez dîner avec nous. Ça vous réveillera.

Je me laissai entraîner. Leur cordialité me réchauffait un peu. Mais je n'en trouverais que trop dans la vie, de ces cordialités-là, où notre prochain atteste sa bonne humeur, et qui créent entre nous des liens factices, qu'un événement grave a vite fait de briser. Je les avais vus, la veille, rire en bon camarades avec le sous-officier Jehon. Et ils ne cessèrent de parler de lui avec de la haine. Ils lui en voulaient surtout par esprit de corps, parce qu'il était un sous-officier comme eux et que son crime pouvait atteindre le bon renom des sous-officiers. Aussi le repoussaient-ils violemment.

— Il paraît qu'il était rosse avec vous, — me dit le maréchal des logis de Champlitte, — et que vous étiez sa bête noire ; il s'acharnait après vous ?

J'essayai de protester, de dire que Jehon avait été parfois un peu sévère, mais jamais injuste.

— Vous êtes un bon garçon, — dit le fourrier. — Vous ne voulez pas l'accabler. Mais c'est de la générosité mal placée, croyez-moi.

— Il nie toujours, à ce qu'il paraît? — dit le brigadier-fourrier.

— Il finira bien par avouer, — dit Lorget. — Moi, je sais ce qu'il trouvera à dire. Il prétendra qu'il avait pris cet argent pour quelque temps et qu'il était sûr de pouvoir le rendre.

Je me dis alors qu'Aubin, lui aussi, avait cru qu'il rendrait l'argent, et que c'était ma faute, puisque je le lui avais promis.

Dès lors, cette idée me revint constamment à l'esprit Je me dis d'abord que c'était un scrupule absurde, et que ce n'était pas moi, en somme, qui avais dit à Aubin de prendre l'argent. J'avais eu tort de lui faire une promesse imprudente, mais je n'étais pas coupable de son crime. Il me sembla que j'avais victorieusement répondu à cette idée obsédante. Elle disparut, puis elle revint inopinément, et l'argument qui m'avait servi pour la repousser n'avait plus la même force. C'était un peu ma faute si Aubin avait volé : c'était donc ma faute si un innocent était condamné à sa place.

Un innocent allait être condamné. Ce n'était pas de la pitié que j'avais maintenant pour Jehon, c'était une impossibilité de supporter cette erreur monstrueuse. Il serait condamné. Il n'aurait pas l'emploi qu'il attendait. Il serait repoussé et méprisé injustement. Ma tranquillité serait perdue, tant que cet homme, que je savais innocent, serait considéré comme coupable. Il y avait dans ce douloureux malaise une impatience physique, le besoin impérieux de rectifier cette erreur abominable, semblable à cette force tyrannique qui vous pousse à remettre en une bonne position un meuble ou un tableau mal placé.

— Est-ce que le colonel ne demeure pas dans la grande rue? — demandai-je au fourrier Lorget.

— Non, il demeure rue Centrale... Vous savez, à côté de la grande épicerie. Il y a un pharmacien dans le bas de la maison... Qu'est-ce que vous lui voulez, au colon?

— Rien, fourrier, c'était pour savoir.

On se levait de table.

— C'est moi qui rends l'appel à l'escadron, à la place du sous-officier de semaine, — me dit le maréchal des logis de Champlitte. Si vous voulez, vous ne rentrerez qu'à dix heures.

— Merci, maréchal logis... J'ai une course à faire, justement.

Je demandai de quoi écrire et j'écrivis ceci à Marion :

« Vous avez raison. Il ne faut pas qu'il se dénonce. Pour lui et pour vous, le sacrifice serait trop grand. Mais je ne peux pas supporter que Jehon soit condamné. Je vais de ce pas chez le colonel. Ne me plaignez pas quand vous saurez ce que j'ai fait. Je ne serai pas malheureux, puisque je ne suis pas coupable, et, quoi qu'on me fasse souffrir, c'est moi qui l'aurai voulu. Ma vie autrement aurait été insoutenable... »

Puis je me dirigeai d'un pas léger vers la rue Centrale. J'aperçus la grande épicerie, la pharmacie. Le pharmacien riait avec une bonne devant la boutique. J'entrai dans l'allée, mais je ne trouvai pas de concierge. Je revins sur le pas de la porte. Le pharmacien me dit que le colonel habitait au premier.

C'était une très ancienne maison. Le temps patient avait écrasé et pétri les marches de pierre, aussi affaissées maintenant que de vieux coussins de velours. Un grand cordon de sonnette pendait à la porte du premier. Quand on tirait dessus, quelque chose se décrochait dans le haut. On n'entendait rien... On ne savait pas si on avait sonné... Fallait-il tirer encore une fois? Des pas s'approchèrent, et l'ordonnance du colonel ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Voir le colonel.

— Qu'est-ce que tu y veux?

— Je veux lui parler.

— Eh ben, mon garçon! Tu t'épates guère. Tu déranges comme ça le colo? J'vas toujours y dire que t'es là.

Il me laissa seul. A ce moment, j'eus comme une défaillance et la crainte de ne pouvoir parler.

Le colonel apparut, en veston. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il portait un pince-nez. C'était un petit vieux sévère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon colonel, je suis le volontaire Simon, du troisième.

— Et puis ?

— Je viens vous parler au sujet du maréchal des logis Jehon... et vous dire que ce n'est pas lui qui a pris l'argent.

— Ce n'est pas lui ?

Mes dents se serraient. Mon cœur me faisait mal à battre ainsi. A chaque coup, il ébranlait rudement toute ma poitrine.

Il répéta :

— Comment, ce n'est pas lui ?

Je dis d'une voix brisée :

— C'est moi...

*
* *

Oh ! comme c'est dur de mentir ! Ce n'est vraiment pas commode... J'y suis tout de même arrivé, parce qu'une fois là je ne pouvais plus faire autrement. Mais il me sembla tout à coup que c'était un crime, et que je faisais une chose impie en accréditant dans l'esprit de ces gens une erreur irrévocable. Seulement, je n'avais pas le choix, et j'aimais mieux cette erreur que l'autre, puisque la vérité était impossible à dire.

Cependant le colonel ne trouvait rien à me répondre sur le moment. Il hocha enfin la tête.

— Eh bien, voilà une affaire ! C'est vous qui avez pris l'argent ?... C'est du beau ! C'est du beau !... Enfin...

J'attendais qu'il me dît que c'était très bien de m'être dénoncé. Mais il s'arrêta, peut-être sur le point de prononcer une phrase de ce genre, qu'il se contenta de se dire à lui-même, avec des gestes de tête, qui me semblèrent l'accompagner.

— Il va falloir que je vous fasse conduire au quartier... Landéry, — dit-il à son ordonnance, — mettez-vous en tenue tout de suite...

— En tenue, mon colonel? Mais mon casque est au quartier.

— Eh bien, allez-y comme ça. Mettez seulement votre casquette et ôtez votre tablier... Vous l'accompagnerez au corps de garde, et vous direz au maréchal des logis que je vais venir... Je vais y aller en civil...

Dans son trouble, il me demanda s'il pleuvait. Il se reprit, se tourna vivement vers son ordonnance, et lui demanda :

— Est-ce qu'il pleut?

J'arrivai au quartier très peu de temps avant le colonel. Il dit au maréchal des logis étonné :

— Ouvrez-moi une cellule pour cet homme-là; mais, avant, vous allez me conduire à la cellule de Jehon.

Nous arrivâmes à la cellule. Un homme de garde nous suivait avec une lanterne. Le sous-officier ouvrit la porte. La face de Jehon sortit de l'ombre, les yeux ardents, les lèvres tremblantes.

— Jehon, — lui dit le colonel, — cet homme s'est dénoncé: vous allez être mis en liberté.

La bouche de Jehon trembla plus fort, et tout à coup il éclata en sanglots. Il me regardait à peine, et ne songeait pas à me remercier de m'être dénoncé. Mais je n'avais pas besoin de sa reconnaissance. Ces bons sanglots me suffisaient. Ce Jehon, à ce moment-là, je l'ai eu...

Je n'avais pas songé à toutes les conséquences de ce coup de tête. J'y avais été comme emporté. Certainement il entra là dedans le désir d'accomplir une action extraordinaire et héroïque. Mais ce ne fut pas cela qui me détermina. La beauté du geste ne fit que décider ma volonté à accompagner cet acte fatal, au lieu de lui opposer son faible obstacle. Je n'avais pas songé non plus à la peine que j'allais faire à mes parents. Mais, vraiment, je n'en aurais pas tenu compte si j'y avais pensé plus tôt. Il m'eût été impossible de me dire : « Je ne ferai pas cela à cause de mes parents. » J'aurais eu trop peur que cette crainte d'affliger mes parents ne recouvrît une lâcheté.

Je pensai aussi, dans la nuit qui suivit, aux compagnies de discipline. Mais c'était encore loin. D'ailleurs, cela n'alla pas

jusque-là. De lui-même, le colonel, dès le lendemain de mon aveu, écrivit un mot à un député ami de mon père, et qui m'avait recommandé. Papa, prévenu, arriva en toute hâte avec ma mère. J'eus beaucoup de peine à ne pas leur dire la vérité. Mais ils ne m'auraient pas gardé le secret. Je me bornai à dire à mon père que les huit cents francs que j'avais demandés étaient pour moi, pour une dette urgente et dont je ne parlerais jamais, et que, croyant les recevoir de lui, j'avais pris l'argent en cette armoire dans le bureau du chef. Papa remboursa l'argent. L'affaire était moins grave que s'il s'était agi d'un sous-officier. Elle n'alla pas devant le conseil de guerre. On m'envoya dans un autre régiment.

Je fus content d'être déplacé. Personne, dans l'endroit où j'allais, n'était au courant de ce qui s'était passé. Je ne serais pas obligé de mentir. Je ne serais pas non plus tenté de révéler mon secret. Et puis, là-bas, je ne reverrais plus Aubin ni Marion.

J'ai pensé longtemps qu'ils n'écrivaient pas pour ne pas se compromettre, mais qu'ils admiraient ma conduite. Je me suis dit plus tard qu'en l'admirant ils se fussent donné de graves torts, et que bien peu de gens consentent à admirer leur prochain à ce prix.

TRISTAN BERNARD

AMÉRICAINS ET JAPONAIS

Race jaune contre race blanche, barbares contre civilisés, païens contre chrétiens! voilà des mots et des craintes d'Europe qui n'ont point eu de prise sur l'opinion américaine : presque unanimement, elle a témoigné ses sympathies aux Japonais contre les Russes. Après plusieurs siècles de relations par mer et plus de cinquante ans de rapports continus, l'Europe continentale et l'Extrême-Orient s'ignorent presque ou se détestent : depuis que le Turc a coupé les anciennes routes de commerce entre Byzance et la Chine, une route de terre a manqué pour que, d'Europe en Asie et réciproquement, les races et les idées se mêlent. Sur le continent américain, au contraire, dès les origines historiques, on peut suivre continûment les effets d'une attraction vers notre Extrême-Orient.

C'est en cherchant sur la mer de l'Ouest une route vers les Indes orientales que Colomb se bute aux Indes occidentales. Puis la croyance subsiste chez les premiers explorateurs, Espagnols et Français, qu'au travers ou autour du continent américain, il y a une large voie d'eau. Pour ceux-ci, le Saint-Laurent et les Grands Lacs devaient rejoindre la grande masse d'eau vers l'ouest dont les Indiens leur parlaient. Aussi quand, en 1634, Jean Nicollet arriva dans une baie du lac Michigan, — aujourd'hui Green-Bay, — il se croyait si bien en route pour la Chine qu'il revêtit une robe de mandarin avant d'aborder sur le rivage, où il s'attendait à trouver des Chinois.

Après la conquête du Mexique, les Espagnols longent du sud au nord la côte de Californie, pour trouver cette voie d'eau dont tous les géographes européens avaient affirmé l'existence, — le plus court chemin des ports d'Europe vers l'Orient. Puis les Anglais longtemps cherchent la passe du Nord-Ouest. Même après leur guerre d'Indépendance, les États-Unis entendent retrouver ce passage. Les formalités de la cession de la Louisiane ne sont pas achevées que Jefferson envoie Lewis et Clarke explorer les rivières Missouri et Columbia, jusqu'au Pacifique. En 1843, le président Tyler, dans la première communication officielle entre les États-Unis et la Chine, fait savoir à l'empereur de Chine que « les territoires de l'Union s'étendent d'un grand océan à l'autre, et qu'à l'ouest ils ne sont séparés de ses domaines que par la mer ». « En quittant l'embouchure d'une de nos grandes rivières, ajoute-t-il, et en allant toujours vers le Soleil couchant, nous arrivons au Japon et à la mer Jaune ». Dix ans après, le commodore Perry, avec ses canons américains, ouvre le Japon au commerce et à l'influence occidentale. Puis, en 1869, le premier chemin de fer transcontinental unit l'Atlantique au Pacifique. Aujourd'hui, il y en a cinq. Plusieurs lignes régulières de paquebots les continuent. Le canal de Panama que la France avait commencé — dernier effort de l'Europe pour créer une route vers l'Orient par la mer de l'Ouest — sera fait par l'Amérique. Déjà les routes du Pacifique sont jalonnées de possessions américaines : de San-Francisco, on va en Chine, au Japon, et aux Philippines par les îles Hawaï; du Puget Sound au Japon, par les îles Aléoutiennes; sur la route d'Australasie, les Samoa. Avec les îles Aléoutiennes au nord, et les Philippines au sud, les États-Unis enserrent les possessions japonaises : les Kouriles japonaises sont à 500 milles de la dernière île Aléoutienne, les Philippines à 200 milles de Formose; ce long chapelet d'îles, s'égrenant tout le long du rivage asiatique, le surveille. Découverte et explorée par des Européens qu'attirait le mirage oriental, l'Amérique, héritière de l'Europe, entend aujourd'hui reprendre pour elle-même cette marche vers notre Extrême-Orient.

1. *The Jesuit Relations and Allied Documents*. Ed. by R. G. Thwaites.

I

Au lendemain de la première attaque de Port-Arthur, l'opinion américaine, en bloc, fut japonaise. Au cours des longues négociations diplomatiques, la presse l'avait préparée. Cette unanimité de la presse est due, en partie, à l'influence anglaise : depuis cinq ou six ans, les articles sur l'Extrême-Orient avaient été inspirés par Londres, centre d'informations pour le monde entier, et surtout par le *Times*, nettement antirusse. Les autres nouvelles, venues d'Europe par le monde financier, étaient de source juive : l'influence des Juifs sur les journaux aux États-Unis est très forte; dans les villes, ils possèdent les magasins, le grand commerce de détail ; ils donnent aux journaux les annonces qui paient le mieux. Et naturellement leur action sur les journaux fut antirusse. Maintenant l'*Associated press* transmet ses informations en Amérique sans passer par Londres, et les Yankees se vantent même de renseigner Londres. Mais ces nouvelles de la guerre sont rares, et assez contradictoires pour toujours fortifier les opinions déja faites.

Et pour corroborer cette influence de la presse, notons tout de suite un argument sentimental qui a touché *the man of the street*. Quand « l'homme de la rue » assiste à un pugilat dont il ne connaît pas très bien les raisons, quand il voit un gamin fluet provoquer et attaquer avec décision un gros homme qui hésite, l'homme de la rue est content, et de tout son cœur il est pour le petit homme : *the man of the street always sympathises with the under dog*, telle est l'explication qu'on m'a souvent donnée de l'enthousiasme populaire pour les Japonais. A côté du flegmatique Slave, que la caricature représente toujours engoncé dans une barbe et des bottes, le petit « Jap », *boy* imberbe, est évidemment l'*under dog*, le chien qui doit avoir le dessous. Tout dans le Japonais plaît à l'Américain de la rue, homme de sport passant ses loisirs à jouer ou à voir jouer le *foot-ball* ou le *base-ball*. Le Japonais est dégourdi et rapide, il est *smart* : sa

première attaque de Port-Arthur, c'est un coup hardi et juste qui peut assurer le match. Il est scientifique : cette guerre révèle une préparation parfaite, et l'Américain se rappelle que c'est aussi l'art de ses ingénieurs qui lui gagna la partie, il y a six ans, sur une nation qui s'était laissée vieillir.

Et ce Japon, qui en cinquante ans a tiré tant de force de sa culture occidentale, c'est l'Américain qui le réveilla de son engourdissement. L'Américain ne se souvient pas trop que des étrangers eurent jadis de l'influence au Japon, avant que l'Amérique existât ; que jadis les Japonais empruntèrent tout ou beaucoup de choses aux Chinois, puis aux Portugais, aux Espagnols et que, même après la grande réaction antichrétienne et antieuropéenne du XVIIe siècle, les Hollandais firent passer dans les cerveaux japonais quelques notions occidentales. Au vrai, à mesurer l'ampleur de la révolution dans les mœurs et les idées japonaises, il faut avouer que l'apparition du commodore Perry amena la plus grande transformation et révéla au Japon, gouverné par un féodalisme oriental du XVIe siècle, que, pendant son sommeil de deux cents ans, le monde chrétien avait acquis une formidable puissance. Les Japonais s'aperçurent que l'autonomie de leur nation ne tiendrait qu'à sa force et, résolument, ils étudièrent cette civilisation occidentale. Et ils allèrent l'étudier surtout en Amérique où ils pouvaient trouver la dernière édition de cette somme de vérités. Depuis cinquante ans, les Américains ont formé ces excellents élèves.

Le *Census* japonais du 31 décembre 1900 indique que des 123 971 Japonais résidant à l'étranger, 90 146 étaient aux Etats-Unis et dans les possessions américaines ; sur les 940 étudiants hors du Japon, 554 étaient aux États-Unis. Dans toutes les universités américaines, on rencontre ces Japonais. Ils laissent toujours un bon souvenir à leurs camarades, et tous leurs maîtres louent leur désir d'apprendre, la souplesse de leur esprit. J'étais à l'Université de Yale quand on connut la première attaque de Port-Arthur ; la joie de ce public universitaire fut spontanée et sincère. De nombreux Japonais ont suivi, de même, les cours de l'école navale d'Annapolis. Au Japon, après 1868, la réforme de l'enseignement fut surtout guidée par des conseils américains. L'homme que

Mr. B.-H. Chamberlain a appelé « le père intellectuel de plus de la moitié des hommes qui maintenant dirigent les affaires du pays », Fukuzawa Yukichi, cette manière d'encyclopédiste qui travailla jusqu'à sa mort pour la diffusion des lumières et les réformes sociales, s'imposa la tâche d'éclairer ses compatriotes en les américanisant, car l'Amérique fut toujours sa préférée parmi les terres chrétiennes. La démocratie qu'il avait trouvée là (il était membre de la première ambassade japonaise, envoyée en 1860), la simple vie de famille, et aussi cet empirisme du sens commun, le « Franklinisme » (si on peut l'appeler ainsi) de l'Amérique convenaient exactement à son intelligence fine et pratique, mais quelque peu terre-à-terre[1]. Chacune des grandes réformes japonaises, — frappe de la monnaie sur le système métrique, essai du système des banques nationales, adoption de l'étalon d'or, postes, télégraphe, chemins de fer, téléphone, électricité, système des *public-schools*, form e parlementaire de gouvernement, organisation des partis politiques, jeu du *base-ball*, etc., — a paru aux Américains un emprunt et un hommage à leur civilisation. L'ambassade japonaise de 1860 et la grande mission de 1871 commencèrent leurs visites des pays étrangers par les États-Unis.

Et puis ces Japs sont des élèves si dociles! Ils donnent toujours l'impression de céder; sans doute ils savent bien, de tout ce qu'ils ont adopté en bloc, éliminer en silence ce qui ne leur sert plus, religion, costume, idéal européens; mais, comme ils retiennent les méthodes scientifiques, industrielles, commerciales qui donnent la force matérielle, les Américains les croient toujours leurs élèves, et l'Amérique est fière de cette nation qui lui doit ses cinquante années de vie nouvelle, un peu comme elle est fière de ses États de l'Ouest qui fêtent maintenant leur cinquantenaire. Là-bas comme ici, les Américains ont inauguré quelque chose qui a réussi en cinquante ans. Et ils se sentent en mesure d'exporter désormais, à tout peuple qui leur en fera la demande, de la richesse et de la victoire.

Le Japon leur doit son avenir; en retour, il peut leur prêter

1. B.-H. Chamberlain, *Things Japanese*, Art. PHILOSOPHY.

de son passé. Tout Américain voyage beaucoup; même dans les petites villes, nombreuses sont les familles qui sont allées en Europe chercher des émotions historiques, qu'elles chercheraient vainement sur leur terre trop neuve. Mais quand on vit dans l'Ouest ou sur la côte du Pacifique, il n'est guère plus long d'aller au Japon qu'en Europe : l'attrait est à peu près égal ; dans les deux directions, on est sûr de trouver de l'histoire, de l'art, une nature humanisée. On quitte le continent américain avec ses quatre ou cinq grandes curiosités naturelles : l'Hudson, les Niagara Falls, les Lacs, le Yellowstone Park, témoins géants de ce que fut cette nature américaine avant qu'une humanité industrielle s'y posât lourdement, et l'on trouve de l'autre côté de l'Océan une nature petite, mais proportionnée, où depuis des siècles, par de jolies concessions réciproques, hommes et choses se sont harmonisés. On cite tel Bostonien qui, parti pour sept semaines, est resté là-bas sept ans. « Sans doute, me disait le président de l'Université *Leland Stanford* (près de San-Francisco), de toutes les Universités, la nôtre est la plus éloignée de l'Europe, mais, par compensation, c'est la plus proche de l'Orient. » Il a été quatre ou cinq fois au Japon; il est en rapports constants avec les professeurs de l'Université de Tokio.

Tous les officiers, tous les membres du *Civil Service*, qui, depuis six ans, vont et viennent entre les États-Unis et les Philippines, ont touché au Japon, et aussi les troupes américaines des Philippines et de la campagne de Chine; l'armée et la marine américaines sont tout en faveur des Japonais : « On a toujours été comme des frères, me dit un soldat; en Chine ou quand on était chez eux, ce qu'ils avaient était pour nous, et jamais rien à payer. » Et tout le monde de louer la politesse exquise de ces Japs, la complète liberté qu'ils laissent aux étrangers.

La plupart des livres importants écrits sur la civilisation japonaise sont en anglais. Le *Mikado's Empire* de Griffis est très populaire aux États-Unis. Les livres qui, après les « guides » de Mr. Chamberlain, nous donnent la peinture la plus subtile du Japon, les essais de Mr. Lafcadio Hearn, ont tous été publiés en Amérique : impossible de faire mieux aimer

le vieux Japon, monde délicieux où tout, à croire notre auteur, est art, politesse, cœur, sens du devoir, foi simple, héroïsme souriant. Avec un détachement élégant d'agnostique, L. Hearn entreprend même de prouver que la notion bouddhique du *Karma* (l'idée d'hérédité et de préexistence) ou la notion shinto du *Kami* (le culte des ancêtres) sont, de toutes les notions religieuses, les mieux vérifiées par les doctrines modernes de l'évolution : d'instinct, la vieille religion japonaise avait deviné ce que Spencer a prouvé ; sur notre christianisme occidental, elle aurait l'avantage d'être plus scientifique, et peut-être aussi d'avoir donné plus de cœur à ses adeptes. « Spencériser » le bouddhisme pour Hearn, c'est en prouver la vérité. Mais c'est aussi l'anglo-saxoniser ; aux lecteurs anglo-saxons, ce bouddhisme spencérien devient tout clair, et le mystère religieux qui rend l'Orient si lointain aux imaginations européennes s'évanouit.

Le bouddhisme a des adeptes aux États-Unis, où le positivisme sociologique ne suffit pas à toutes les âmes. Ce peuple est foncièrement religieux : même quand son esprit positif le détache des religions révélées, un fort et vague sentimentalisme le laisse inquiet, avec un vif besoin de croire. De là, ces religions si savoureusement américaines, telles que *Christian Science*, mi-communautés spirituelles, mi-entreprises économiques, et aussi cette disposition à admettre toutes les religions. Au Parlement des religions de Chicago, en 1893, tous les représentants des religions furent applaudis, sauf le mahométan parce qu'il parla polygamie. En cette Babel de Chicago où toutes les races du monde vivent mêlées, dans une atmosphère pesante et triste, la classe moyenne, surtout les femmes et les innombrables clerks qui, le soir venu, la besogne journalière mécaniquement accomplie, ont des heures vides et désœuvrées, toute cette classe a donné un public aux religions orientales. Adorateurs du feu et guérisseurs persans, en robes de mages, qui dans des salles basses ou dans les carrefours décrivent les signes essentiels, sont le plus souvent de simples farceurs. Il n'importe : pour les désœuvrés mystiques, le seul nom d'oriental a du mystère et de l'attrait. Mais, de tous ces mouvements religieux, le mouvement bouddhique est le plus sérieux ; les vies du Bouddha et les caté-

chismes bouddhiques circulent; de petits cercles de croyants aux idées de réincarnation et de fraternité sont en relations avec des sociétés, des journaux de Bombay et de Londres. De toutes les nations bouddhiques, la plus proche et la plus familière aux Américains, ce n'est pas l'Inde, c'est le Japon.

Au reste, même parmi les protestants, les Japs sont plus aimés que les Russes. Les missions protestantes au Japon sont surtout aux mains des Américains. On sait bien qu'il serait prématuré de voir dans le Japon une nation protestante. Au Japon, beaucoup d'hommes influents, il y a trente ans, favorisèrent le christianisme; ils admettaient en bloc tout ce qui, étant occidental, pouvait donner au pays la force même de résister à l'Occident : ils admirent le christianisme comme une école de morale et aussi, selon Mr. Chamberlain, comme un avantage possible dans les négociations politiques avec les pouvoirs occidentaux. Mais depuis 1888, il y a eu une réaction contre toute mode ou tout idéal européens, et les abus auxquels le christianisme a servi de prétexte en Chine ont excité les défiances. Les Japonais qui restent chrétiens — et leur nombre ne s'accroît pas — ont une tendance à nationaliser leur Église, à fonder un christianisme japonais qui se soucierait assez peu des dogmes. N'importe : les missionnaires gardent le souvenir de l'époque où l'on pouvait s'attendre, dans la débâcle de la vieille société japonaise et le mouvement de réaction contre le bouddhisme, à ce que le Japon devînt chrétien par édit impérial. Vers le milieu de mai dernier, le *Daily Telegraph* de Londres annonçait « qu'un grand meeting religieux avait été tenu dans le parc de Tokio pour discuter la question de fonder au Japon une Église chrétienne, mais indépendante ». « Des Japonais influents, ajoutait-il, considèrent qu'il est temps d'adopter des croyances approuvées par la majorité des nations civilisées. Un édit établissant une église nationale n'est pas improbable. » Et les journaux libéraux de faire remarquer que l'amiral Togo et l'amiral Uriu sont chrétiens, que la victoire du Japon, en augmentant son prestige et son importance, l'obligerait à devenir chrétien comme toutes les autres grandes nations du monde. Au surplus, l'article 28 de la nouvelle constitution reconnaît aux sujets japonais « la liberté des croyances reli-

gieuses, dans les limites où elles respectent la paix et l'ordre et ne s'opposent pas aux devoirs des citoyens ». Aussi la plupart des Églises américaines croient-elles qu'une domination japonaise en Corée ou en Mandchourie vaudrait mieux pour leur propagande que la règle russe, que l'on suppose favorable à la seule orthodoxie.

Mais, par-dessus tout, c'est l'art japonais qui a conquis les sympathies américaines. Plus aisément que d'autres nations qui ont eu une longue et forte tradition artistique, les États-Unis, à qui s'offrent tous les styles du passé, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la France, et à qui l'exotisme plaît comme excitant de leur jeune curiosité, les États-Unis ont subi l'influence de l'art japonais. Nombreuses et importantes sont les collections particulières d'objets japonais, et le musée oriental de Boston est sans doute, de tous les musées du monde hors du Japon, le plus complet et le mieux choisi. Les aquarelles de John la Farge et ses écrits sont un commentaire délicieux de cet art qui, naturellement, plaît aux artistes américains presque toujours sensibles à la couleur, amateurs d'une exécution rapide et apparente qui suppose une grande habileté de métier. Sur Whistler, l'influence japonaise fut évidente, dans ses gris, ses noirs, ses roses, dans son sens raffiné des valeurs, et son goût des harmonies sombres ; il aime cette *subdued color* qui fut la couleur de la meilleure période de l'art japonais ; il recherche ces effets de lumière diffuse qui, comme dans la plupart des peintures japonaises, ne comportent point d'ombres, et qui, si on les compare à un paysage classique de Ruysdael, construit par une opposition de lumière et d'ombre, sont irréelles et fantomatiques.

Chaque jour, des relations d'affaires rapprochent les Japonais et les Américains, non pas seulement dans les ports du Japon, mais dans tous les États-Unis, à San-Francisco comme à Honolulu, Seattle ou New-York. Le Japonais circule librement aux États-Unis, il n'est soumis qu'à la loi commune à tous les Européns. Plus heureux que le Chinois, il n'est gêné par aucune loi ni aucun préjugé d'exclusion, et l'Américain, pourtant assez disposé à considérer comme inférieure toute race différente de la sienne, le traite comme un occidental. Leurs intérêts communs sur le Pacifique les rapprochent :

tous deux y ont commencé leur expansion commerciale à peu près à la même époque.

Entre le Japon et l'Amérique[1], les relations commerciales se sont développées plus rapidement qu'entre le Japon et aucun autre pays. Les États-Unis sont le plus important client du Japon (prenant 31 p. 100 du total des exportations japonaises) et aussi l'un des plus sûrs, car les articles exportés du Japon (soie brute, articles de soie, thé, nattes, bambou, objets de laque, etc.) ne peuvent être produits en Amérique. Les exportations américaines au Japon ont grandi encore plus vite. La part des États-Unis (coton brut, pétrole, fers et aciers manufacturés, farine, provisions, tabac, etc.), dans le total des importations japonaises, passe de 5,72 p. 100 en 1881 à 17,91 p. 100 en 1902. Les importations de coton brut ont passé de 85 211 dollars en 1890 à 9 058 290 en 1902; celles de farine de 127 120 dollars en 1890 à 1 279 880 en 1902. Pour ce trafic, les Japonais ont deux lignes de navigation, l'une à Seattle, en relations directes avec le *Great Northern Railway*, l'autre à San-Francisco. Et la *Yokohama specie Bank*, agent de la *Banque du Japon* pour toutes les affaires sur le marché étranger, a des succursales à San-Francisco et à New-York.

Ce système de relations commerciales entre les deux pays, la guerre actuelle en a démontré l'importance au public américain. La concurrence des lignes japonaises étant presque supprimée, les cargaisons des steamers américains ont augmenté. Les exportations de farine, — certainement en prévision de la guerre, — ont passé de 81 millions de livres en 1901 à plus de 269 millions en 1903. Et elles continuent d'être très importantes, ainsi que les envois de saumon conservé pour les troupes, et de matériel de chemin de fer. Mais ce qui a le plus frappé l'imagination populaire, c'est l'importation de 77 573 900 yens d'or du Japon en Amérique, du 1er décembre 1903 à juillet 1904. Très probablement, une partie de cet argent a seulement passé à travers l'Amérique, en route pour l'Europe. Tout de même, cet envoi a frappé l'imagination populaire, peu familière avec ces transferts de

1. Cf. *Commercial Japan*, published by the *Bureau of Statistics*. Washington, 1904.

numéraire par les banques, et ce flot d'or, pense-t-on, n'a pas pu rouler à travers les États-Unis sans laisser quelques dollars en chemin.

Toutes ces raisons sentimentales, artistiques, historiques, religieuses, économiques, expliquent le caractère de familiarité qu'ont les hommes et les choses japonaises pour les Américains. Il suffit d'un tour à la Foire de Saint-Louis — où avec coquetterie les Japonais ont tenu à montrer, par l'ampleur de leurs expositions, que toutes leurs forces vives n'étaient pas engagées dans la guerre — pour observer chez les Américains de toutes les classes, une tendresse de grand frère à l'égard de ces petits Japs, aussi hardis et confiants dans l'avenir que des Yankees.

II

Et l'opinion américaine est antirusse. Longtemps l'amitié russe fut aux États-Unis de tradition : l'achat de l'Alaska avait été une bonne affaire ; c'était une opinion courante que le Tsar, pendant la guerre civile, avait envoyé des bateaux aux États-Unis pour protester contre les dispositions anglaise et française à reconnaître l'indépendance du Sud. On disait le gouvernement russe satisfait du développement de l'Amérique, ce rival anglo-saxon se levant avec une formidable puissance contre l'Angleterre ; il espérait bien profiter de l'hostilité traditionnelle aux États-Unis contre la Grande-Bretagne. Mais, depuis quelques années, c'est l'Allemagne qui est impopulaire aux États-Unis, et la diplomatie anglaise s'est faite conciliante dans l'affaire du Vénézuéla, protectrice pendant la guerre avec l'Espagne, généreuse en abandonnant ses droits sur Panama et en cédant la frontière de l'Alaska.

Et l'entente russo-américaine avait toujours été plus diplomatique que populaire. Les Américains connaissent peu la Russie. Quand ils sortent de chez eux, ils vont en Europe ou au Japon. La Russie ne saurait les attirer : c'est un pays trop neuf, la nature n'y est pas humanisée, artistement transformée comme en France, au Japon, en Italie. Jamais

la littérature ni l'art russes n'ont été bien connus aux États-Unis. On connaît Tolstoï, on connaît des fragments de musique russe. Mais le réalisme des conteurs russes ne plaît pas plus que le réalisme de notre Maupassant. J'ai très souvent entendu des Américains déclarer que la Russie n'a point d'art. Leurs voyageurs insistent sur la saleté, l'ignorance du moujik, sa superstition devant les icônes : c'est un pauvre homme, à peine sorti du servage, ne connaissant pas les bienfaits de la *public-school*; ce n'est pas un citoyen, il est rivé pour la vie à une condition basse. Or, pour un Américain, toute civilisation qui ne donne pas à un pauvre homme le pouvoir de devenir millionnaire est condamnée.

L'arrivée récente de sujets russes, polonais, arméniens aux États-Unis, leur triste apparence, leur superstitieuse ignorance confirma toutes ces idées. Quelques citoyens américains eurent des expériences désagréables en Russie ou en Sibérie : leur correspondance fut ouverte; ils eurent des ennuis de passeports; pour un Américain juif, le passeport signé par l'autorité américaine ne donne pas la sécurité. Or, c'est une fierté de tout Américain, exaltée par les récentes démonstrations en Turquie et au Maroc, de se sentir respecté dans le monde entier. De plus, des gens d'affaires qui, à la demande du gouvernement russe, allèrent en Russie fonder des industries, eurent des désagréments : ingérence de l'administration, corruption officielle, conditions imposées par le gouvernement, qui est presque toujours le principal client, duplicité administrative cherchant à décourager les étrangers pour racheter leurs usines à bon compte, après avoir étudié leurs procédés. Peu à peu on sut, dans le peuple, que le gouvernement russe, avec l'appui d'une église, d'une police et d'une bureaucratie, persécutait les libéraux, qu'une classe d'aristocrates et d'officiers, tyrannique et corrompue, avait la puissance. Le passage du grand-duc Boris aux États-Unis, il y a deux ans, a laissé un souvenir scandalisé. Et l'on ne fut guère étonné d'apprendre qu'une des origines de la guerre, dénoncée par Tolstoï dans cette lettre récente que tout le monde anglo-saxon a lue, était l'avidité d'une classe de favoris ayant des intérêts dans les bois du Yalou et de Corée.

Le livre de Cannon, *Life in Siberia*, fut très lu : on connut les souffrances des déportés, puis, successivement, les massacres arméniens, le régime d'exception en Finlande, les répressions et noyades en Mandchourie, les persécutions juives ; on lut l'adresse sur Kichinev qui fut refusée à Saint-Pétersbourg. Le principal ferment d'indignation dans le peuple fut la présence des Juifs et de tous les anciens sujets russes, Finlandais, Arméniens, Polonais. Pour connaître les pensées de ces hommes, il faut lire les *Songs from the ghetto*, écrits en yeddish par Moritz Rosenfeld. Dans l'un de ces poèmes, *On the bosom of the Ocean*, deux pauvres Juifs, pendant une traversée de retour d'Amérique en Europe, restent affaissés dans un coin du bateau, étrangers à la joie de vivre qui parfois, le soir, monte de la mer. Interrogés, ils répondent :

Oui nous sommes des Juifs, de misérables Juifs sans
Amis ni joie, sans espoir de bonheur.
Oh! ne nous interrogez plus, ne nous interrogez plus, oh! laissez
Nous en paix! l'Amérique nous renvoie en Russie,
En Russie, d'où nous nous sommes enfuis,
En Russie, parce que nous n'avons pas d'argent; que
Nous reste-t-il à attendre, à espérer? Oh!
A quoi bon la vie, et le monde sombre pour nous?

Il faut avoir vu, dans les cages grillées d'Ellis Island, l'affaissement de ces Juifs que l'on refuse d'admettre à New-York, quand ils n'ont aucune ressource; il faut avoir entendu d'eux l'espoir que leur donnait le seul nom d'Amérique — terre de liberté, où cette race, qui espère toujours, croit qu'elle fondera la Jérusalem future, — pour comprendre la pression juive sur l'opinion populaire aux États-Unis. Dans tous leurs meetings publics, les races soumises naguère au joug russe ont souhaité la victoire japonaise, croyant que c'est seulement de la honte d'un désastre, plus funeste au régime qu'à la nation, que sortira pour la Russie une rénovation intérieure.

L'occasion, qui permit à tous ces sentiments antirusses de se fondre en une opposition violente et presque unanime de la nation, fut, avant la guerre, une simple passe diplomatique entre Washington et Saint-Pétersbourg. On ne peut accuser

le secrétaire John Hay d'avoir à dessein excité l'opinion. Sa politique fut discrète. Il trouva en Orient un problème tout neuf pour l'Amérique. Il eut à la fois assez d'habileté professionnelle et de connaissance profonde du caractère de ses concitoyens pour trouver une politique et une formule qui furent immédiatement populaires.

Depuis que l'amiral Dewey avait détruit la flotte espagnole à Manille et assuré la possession des Philippines, point d'appui militaire et commercial en Extrême-Orient, les affaires d'Orient avaient un intérêt spécial pour les Américains. Ils envoyèrent des troupes pour l'expédition internationale contre Pékin en 1900. Puis la diplomatie américaine intervint pour empêcher le démembrement de la Chine, que l'Allemagne avait inauguré par sa politique des sphères d'influence. L'Amérique n'avait point d'intérêt à cette politique des sphères d'influence : d'abord, elle arrivait un peu tard à cette curée où tout le monde avait déjà choisi son port ; en outre, elle rêvait surtout d'expansion commerciale, et il était plus à son avantage de garder ouverts à ses produits tous les territoires chinois que d'avoir pour soi seule même un grand fragment de territoire, avec, tout autour, des sphères d'influence étrangère d'où son commerce serait peut-être exclu. Les États-Unis défendirent donc le principe de la porte ouverte. *Open door*, ces deux mots magiques, passèrent instantanément dans les cerveaux américains et, quand les Russes ne tinrent pas leur parole d'évacuer la Mandchourie, ne respectèrent pas l'*open door*, ce fut une belle colère.

Un préjugé aggrava tout : la diplomatie russe, en dépit des grosses erreurs qu'elle a commises en ces dernières années, a gardé la réputation d'être très habile. Le peuple américain la soupçonne secrète et souple, faite par des hommes de carrière habilement formés. Cette flatteuse réputation lui a étrangement nui auprès du public américain. La diplomatie américaine, faite par d'anciens journalistes ou d'anciens avocats et représentant un pays où tout le monde, depuis le président jusqu'à l'homme de la rue, parle tout haut de toutes choses, aime la netteté. Très vite, le peuple américain craignit la « fourberie » russe et fut d'autant moins prêt à s'accommoder de délais.

Aussi un traité avec la Chine fut-il hâté, de caractère

surtout commercial en apparence. La clause la plus remarquée fut l'article XII, qui ouvrait Moukden et Antoung au commerce international. Deux consuls américains devaient être installés, en pleine Mandchourie, à Moukden et à Antoung, et tout le monde comprit que ces deux représentants de l'*open door* pourraient être de bons observateurs de la situation politique.

Cette concession de la Chine, seul possesseur nominal de la Mandchourie, la hâte avec laquelle le traité fut ratifié, l'emploi du télégraphe, qui donna aux Yankees l'impression qu'ils bouleversaient les méthodes diplomatiques, le dépit mal dissimulé de la Russie, sa hâte à proclamer que les États-Unis auraient obtenu les mêmes avantages de la Russie, tout cela flatta l'orgueil national. On était sûr désormais que le nord de la Chine resterait grand ouvert au commerce américain. Et quand quelques jours après ce succès diplomatique, le Japon se mit officiellement à défendre la même cause, de son argent et de son sang, la sympathie américaine alla vers lui, toute chaude.

Derrière cette passe diplomatique, il faut voir les réalités économiques qui, pour les Américains, donnent tout son prix au maintien de l'*open door*. Voici un lieu commun populaire : la Méditerranée et l'Atlantique ne seront plus, dans un avenir prochain, les mers civilisées; ce sera le Pacifique. La Méditerranée fut importante aux temps des routes de terre vers l'Orient, et l'est redevenue temporairement avec la route de Suez; l'Atlantique fut important depuis la découverte de l'Amérique et l'adoption de la route du cap de Bonne-Espérance. Avec le canal de Panama et l'expansion américaine, le Pacifique deviendra la grande mer commerciale. Les espoirs d'un énorme commerce vers l'Extrême-Orient sont souvent ingénus d'expression, dans l'ouest des États-Unis. A un congrès pour le développement de l'immigration au Minnesota, un délégué disait récemment[1] : « La situation des terres du Minnesota sur le marché américain est aujourd'hui favorable. Il y a eu une baisse de valeur en allant de Chicago vers le Nord-Ouest, mais cela sera changé par le développe-

1. *The Saint-Paul Daily News*, 15 juin 1904.

ment du commerce oriental, parce que le Minnesota est plus proche de la Chine que ne l'est Chicago. »

Or, tandis que les États-Unis rêvaient de domination sur le Pacifique, une autre grande puissance mi-européenne, mi-asiatique, terminait un long mouvement d'expansion d'ouest en est, et touchait le Pacifique en deux points qu'elle fortifiait immédiatement et garnissait d'une flotte de guerre. Cette avance russe, que des rapports consulaires et des récits de voyage ont décrite, a frappé l'imagination américaine, comme frappe une nouvelle dont tous les détails paraissent familiers. Il y a en effet bien des analogies entre le mouvement d'avance de cette troupe russe qui, vers la fin du XVIe siècle, franchit l'Oural et gagna la plaine sibérienne, et la marche des Anglo-Saxons qui, vers la fin du XVIIIe siècle, passant les Alleghanys, prirent possession de la vallée du Mississipi. Dans leur mouvement d'avance, pionniers russes et américains, explorateurs et traficants en fourrures, ne se heurtèrent, sur un territoire presque inhabité, qu'à des tribus à demi sauvages, peu résistantes. Mais tandis que, vers le milieu du XIXe siècle, l'attrait de l'or faisait franchir aux Américains les Montagnes Rocheuses, et que, dès 1869, la construction du premier chemin de fer transcontinental terminait leur occupation de tout le continent américain, ce n'est guère qu'en 1850 que la Russie commença de transformer en occupation effective sa possession nominale de la Sibérie, et c'est en 1900 seulement que le mouvement fut achevé par la construction du Transsibérien.

La construction du Transsibérien jusqu'à Vladivostock et Port-Arthur marqua dans l'histoire de l'expansion russe, de son pouvoir et prestige en Orient, une date dont les Américains, mieux que tout autre peuple, comprirent l'importance et la signification. En Europe, où les chemins de fer ont été établis sur des terres cultivées depuis des siècles, nous comprenons malaisément l'éveil d'un pays neuf par le rail. En Amérique, point n'est besoin pour la génération actuelle de remonter haut dans le passé. Il y a onze ans seulement que le *Great Northern* a été achevé et l'histoire est connue de tous. On sait, on voit ce que donne aussitôt le rail posé dans des terres vierges, l'installation d'immigrants le long de la ligne, la vente

des terres, la naissance d'une vie agricole, l'éveil d'exploitations métallurgiques, le développement rapide des villes, etc., etc. Kharbine, Dalny, Vladivostock, *mushroom cities*, ont poussé à l'américaine. Le consul américain, lui-même, dit que « c'est un des plus grands résultats en fait de construction de villes que le monde a jamais vus[1]... Dans la construction de Vladivostock, Dalny et Port-Arthur, la Russie a démontré ce qu'elle voulait et pouvait sur le Pacifique; mais dans la construction de cette admirable ville de Kharbine, elle montre un type d'activité différent de celui que nous étions disposés à lui attribuer. C'est dans cette ville, plus que dans toutes les autres réunies, que la Russie affirme ses intentions de devenir une active puissance industrielle, et le peuple appelle déjà cette ville la Moscou de l'Asie. »

L'opinion américaine apprit que, d'après l'ingénieur en chef des chemins de fer russes de Mandchourie, la Russie avait dépensé en Mandchourie 500 millions de roubles, dont 270 millions en chemin de fer, et le reste en construction de villes. Puis, en février 1903, c'est le premier train express de Saint-Pétersbourg et Moscou arrivant à Dalny. C'est la grande voie de terre entre l'Europe et l'Extrême-Orient achevée, sur le territoire d'une seule puissance, mi-européenne, mi-asiatique, et un service de bateaux prolonge le chemin de fer jusqu'à Shanghaï, jusqu'en Corée et au Japon : le voyage complet de ces ports à Londres en dix-huit jours, bientôt en seize! Tout cela frappa l'imagination américaine. Et tout de suite la question fut posée : quelle importance aura pour nous, Américains, l'expansion commerciale, qui doit venir après cette expansion politique?

Naturellement, des optimistes se rencontrèrent : le développement de la Mandchourie par les Russes signifiait un énorme marché pour l'Amérique, qui avait déjà en Mandchourie 75 p. 100 des importations. L'enquête des consuls fut moins favorable. Elle montra que, contre le commerce américain, une forte concurrence russe poussait, créée et soutenue par l'administration officielle, par le chemin de fer, par la Banque

1. Pour tout ce qui suit, voir les différents rapports consulaires réunis dans *Commercial China*, publié par le Bureau de Statistique de Washington, 1904, plus spécialement les rapports de Mr. H.-B. Miller, consul à Nioutchouang.

Russo-Chinoise. Et cette influence gouvernementale ne manqua pas d'effrayer tout l'Ouest des États-Unis, qui a toujours cru en l'efficacité de l'action de l'État. Prenez comme exemple les cotonnades, article d'importation principal de l'Amérique en Mandchourie. Si la concurrence restait libre, les États-Unis garderaient l'avantage. Que se propose de faire le gouvernement russe? Il va fonder une ligne de bateaux subventionnée pour apporter les cotonnades russes à Dalny et Vladivostock où elles entrent sans droits; de plus, ces articles recevront un tarif spécial des chemins de fer mandchouriens pour être transportés dans l'intérieur. Puis la Banque Russo-Chinoise, avec ses succursales dans toutes les villes importantes, inaugure un système de crédit à des marchands chinois qui achèteront les articles russes et les vendront en Mandchourie. Si ces avantages de transports, ces avances de banques ne suffisent pas, les Russes peuvent établir un tarif protecteur contre les produits étrangers. Après enquête, un Américain écrit : « Si la Russie applique aux autres parties de l'Asie ses méthodes de Perse, elle chassera du marché asiatique tous les concurrents. Elle a maintenant le monopole des affaires de coton en Perse, grâce aux primes données à ses manufactures. Pour chaque livre de coton russe envoyé en Perse, l'exportateur de Moscou reçoit 3 cents (un peu plus de 3 sous). Les Anglais ou les Allemands ne peuvent lutter. Le même système sera appliqué en Chine. » Mêmes méthodes pour le pétrole : en plus des réductions de transport et des avances de banques, la Russie établit des réservoirs le long des lignes mandchouriennes, mais on en refuse l'usage aux Américains. Et le consul conclut : « Il me semble qu'en Mandchourie le pétrole russe aura le monopole absolu, si le complet contrôle du pays est acquis à la Russie. »

Pour le blé : « Quand on pense à la quantité de bonnes terres à blé qui se trouvent dans les vallées du Liao, du Soungari, de l'Amour et dans les grandes plaines de Mongolie, c'est une révélation. Le marché naturel sera la Chine et les exportations américaines seront encore menacées. Les Russes le savent et jettent ici des émigrants qui connaissent la culture. Le chemin de fer et la banque le savent aussi et sont prêts à donner des facilités de transports et des avances d'argent.

Autre avantage, les Chinois qui vivent en Mandchourie sont pour la plupart des immigrants venant d'autres parties de la Chine et, par conséquent, ne sont pas de cette classe conservatrice opposée aux nouvelles méthodes de commerce et production. » On commence de transformer en farine tout ce blé mandchourien, surtout à Kharbine. « En 1900, Kharbine n'avait pas un seul moulin et ne produisait pas une livre de farine. En octobre 1903, il y avait huit moulins dont la capacité par jour était de 3 800 barrels. » En Mandchourie, au début de 1904, des moulins produisant 5 000 barrels de farine par jour auront été construits, et le consul américain de Nioutchouang ajoute : « Selon moi, c'est seulement un commencement ». Dans le district voisin du Pacifique, il y a douze moulins à vapeur et d'autres à eau produisant 433 344 barrels par an. Or, le prix du blé en 1903 était de 42 cents en or par *bushel*, et les meuniers offraient 37 cents pour la récolte de 1903, un tiers moins cher environ que le blé américain. De plus, à Vladivostock, les moulins sont protégés par un tarif contre la farine américaine; ils demandent le même avantage à Port-Arthur et très probablement ils l'obtiendront. Enfin, quand la farine commencera à atteindre les ports en quantité, des lignes de bateaux subventionnées la transporteront à bas prix aux ports de Chine. » Conclusion : « Après un examen attentif, je crois que d'ici un an notre commerce de farine en Sibérie et en Mandchourie sera sur sa fin, et d'ici trois ans le blé de Sibérie et de Mandchourie pressera vigoureusement sur notre commerce de farine dans les autres parties de la Chine. »

Même menace pour les exportations de bois, qui venaient en Chine de la côte américaine du Pacifique : « La plus importante des entreprises forestières est la Compagnie forestière et minière russe d'Extrême-Orient; siège social, Port-Arthur. Organisée par quelques-uns des hommes les plus en vue du gouvernement russe, ses principales opérations seront sur le Yalou, et elle tirera du bois de Corée et de Mandchourie... Le gouvernement a établi la règle que toutes les fournitures pour l'administration et pour le chemin de fer doivent être achetées à des Compagnies russes, si possible... Les Russes sont familiers avec les affaires de bois, de grain et

de farine, et comme ils ont des avantages naturels et le très sérieux appui de leurs banques, de leur chemin de fer, de leur gouvernement en Mandchourie, je suis convaincu que le développement de ces industries fermera le marché à notre pays... » Pour l'exploitation des richesses minérales, même défiance russe de l'étranger, même volonté de fermer le pays. Mines de charbon près de Vladivostock, d'argent et de plomb dans la région de l'Oussouri, lacs et sources de naphte dans l'île de Sakhaline attendent d'être exploités : un statut de 1901 défend toute entreprise minière ou industrielle étrangère dans les districts côtiers, dans un rayon de 60 milles de la côte, et pourtant le Comité de la Bourse à Vladivostock est obligé de faire observer dans une pétition à Saint-Pétersbourg que « ce que le pays demande, c'est une complète liberté d'opérations pour les capitalistes, ingénieurs, mineurs étrangers et surtout pour des cerveaux et des énergies d'étrangers ».

Ces rapports consulaires furent réunis et publiés officiellement deux semaines avant le début de la guerre ; commentés par tous les journaux, ils ont frappé les imaginations populaires, après avoir influencé la politique de Washington. Au vrai, ils tracent des possibilités plus que des réalités. En fait, les exportations de bois américain en Mandchourie étaient restées importantes. On continuait d'exporter de la farine au Japon et en Chine. Et les Américains intéressés dans ces affaires disaient très haut que, à conditions égales, leurs produits n'auraient rien à craindre de ces industries russes encore mal organisées, de ces transports coûteux. Tout de même, cette description des méthodes russes donna à penser que le régime russe en Mandchourie amènerait une grande difficulté de concurrence.

Par-dessus les intéressés, ces nouvelles atteignirent le grand public américain qui, lui, tout de suite, d'instinct, comprit le danger. Car il sait ce que peut une volonté ferme pour transformer un pays neuf. Cette force de nature qui porte ces rivaux vers le Pacifique, c'est une force qui est familière aux Américains : elle les portait naguère. Ces descriptions de villes poussées en quelques années, de richesses minérales et agricoles indéfinies, cette histoire d'un mouvement d'expansion pendant plus d'un siècle vers l'Océan, l'issue sur la mer

donnant seulement toute leur valeur aux terres de l'intérieur, les mots de *manifest destiny*, de devoir envers la civilisation, le mépris du sort des individus qui ont été et seront sacrifiés à l'idée de la mission nationale, ce sens d'un fatalisme géographique et économique dominant les individus, qui une fois reconnu ne peut disparaître de l'imagination populaire, et forcera sa réalisation dans cinquante, cent ans en dépit de tous les revers, tout cela, les Américains le connaissent : c'est leur histoire.

Les Américains ne semblent pas avoir compté que les Japonais victorieux puissent être, un jour, de sérieux rivaux. Et pourtant les Japonais sont ambitieux : ils guettaient jadis les îles Hawaï; avant l'annexion par les Américains, ils faisaient une forte propagande aux Philippines; il y a quelques mois, leur consul à Manille était encore accusé de menées secrètes. Mais les Américains ont toujours pour ces Japs, leurs élèves, une tendresse bienveillante. D'ailleurs, quand ils sentirent que les Japonais s'emparaient peu à peu des Hawaï, ils prirent ces îles, et les Japonais durent accepter une réponse brève et énergique à toute réclamation. Aussi, quand il s'agit des Philippines, témoignèrent-ils moins franchement le désir qu'ils en avaient. Jamais les Etats-Unis n'ont connu jusqu'ici un Japon s'opposant décidément à leur avance. Commercialement, la concurrence japonaise n'émeut pas beaucoup les Américains. Le Japon s'est engagé à maintenir la porte ouverte. Et les Yankees, avec une confiance de gens qui ont toujours réussi, grâce à leurs immenses richesses naturelles, à leur supériorité technique et à la perfection de leurs moyens de transport, ne craignent pas une concurrence à conditions égales. Le Japon tout entier, disent les Américains, est moins grand que l'État de Californie : 12 p. 100 seulement du pays est cultivé, le sol est montagneux, rocheux, les côtes tiennent une grande place. Or, la population est de plus de 44 millions. La plus grande partie de terre cultivable sera toujours consacrée à nourrir le peuple, le reste sera spécialisé pour la culture de la soie et du thé. Le Japon devra toujours importer des matières premières. De plus, les salaires ont beaucoup augmenté. L'ouvrier japonais est loin de produire autant qu'un ouvrier américain. La situation des étrangers au Japon

n'encourage pas les placements européens ou américains. Les facultés commerciales du Japonais, longtemps méprisées ou négligées dans une civilisation militaire et noble, sont loin de valoir celles des Chinois.

En somme, à mettre les choses au pis, que peut devenir le Japon? l'Angleterre d'Extrême-Orient? Mais la concurrence anglaise n'a pas empêché le commerce américain de se développer même en Angleterre. Le Japon, c'est une île découpée et comme transparente, tant elle est effilée : une guerre avec le Japon serait une opération navale et l'oncle Sam n'est pas peu fier de sa marine en formation.

Au reste, il est de l'intérêt des États-Unis que ses deux principaux rivaux sur le Pacifique, Russes et Japonais, s'usent l'un contre l'autre dans une longue guerre. L'essentiel est de gagner du temps. Le danger le plus pressant, c'est l'avance russe. Une victoire russe serait désastreuse aux intérêts américains : c'est la domination politique sur la Chine du nord et la Corée ; c'est le Japon abattu, ruiné, un des meilleurs marchés américains diminué. Si l'avance russe, au contraire, est arrêtée pour vingt ans, c'est Panama creusé, l'avance commerciale américaine en Asie renforcée, les flottes américaines des deux océans pouvant rapidement s'unir; c'est la Chine développée et unifiée par le télégraphe, par le chemin de fer, par l'enseignement japonais, par les journaux, et par un nouveau système monétaire, etc., c'est la Chine se réveillant, prête à se défendre elle-même contre toute ingérence étrangère, et offrant, avec ses 400 millions d'habitants, le plus beau des marchés à pourvoir... Et c'est à quoi rêvent les Américains, devant le soleil couchant qui allonge son reflet dans ces rades de San-Francisco et du Puget Sound qui pourraient contenir toutes les flottes du monde et où aboutissent cinq transcontinentaux : ils songent à reprendre la marche de l'Europe sur « cette mer Vermeille... par où l'on peut aller au Japon et à la Chine », comme disait en 1673 le missionnaire français Marquette.

LOUIS AUBERT

SOUVENIRS

D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE[1]

— 1811-1814 —

La paix de Tilsitt avait laissé l'armée d'Allemagne disponible; l'Empereur donna l'ordre aux 1er, 4e, 6e et 8e corps de la Grande Armée, de se rendre en poste en Espagne. C'est par suite de cette décision que nous reçûmes en Silésie l'ordre de nous mettre en marche. Comme rien n'était impossible à Napoléon, il ordonna que des chariots fussent disposés de manière à transporter à la fois, à travers l'Allemagne, quatre corps d'armée. Des relais furent établis sur les lignes à parcourir; il était enjoint aux habitants de tenir des repas

1. Alphonse-Henry, comte, puis marquis d'Hautpoul, né à Versailles le 4 janvier 1789, fils de Jean-Henri, marquis d'Hautpoul, chevalier de Malte, lieutenant-colonel du régiment de Royal-Picardie, et d'Anne-Henriette-Élisabeth de Foucaud. Sorti de l'École militaire de Fontainebleau en 1806, il fait les campagnes de Prusse et de Pologne, puis celle d'Espagne qui forme le sujet du présent fragment. Lieutenant le 10 octobre 1808, capitaine le 11 septembre 1811, il est fait prisonnier à la bataille des Arapiles (1812) et reste en Angleterre jusqu'en 1814. Très attaché aux Bourbons, il prend part en 1815 à la campagne du Pont-Saint-Esprit avec le duc d'Angoulême. Il est nommé colonel le 4 juillet 1815. En 1829, il est appelé comme maréchal de camp à la Direction de l'administration de la Guerre et, peu après, élu député de l'Aude. Après être resté en disponibilité jusqu'en 1838, il devient lieutenant général en 1841, pair de France en 1845. En 1849, il est chargé par le président de la République du portefeuille de la guerre, en 1850, du gouvernement général de l'Algérie. Il est mort grand référendaire du Sénat, en 1865, laissant de son mariage avec mademoiselle Tournier de Monestrol deux filles, mesdames de Thézan et de Bernoville. C'est le petit-fils de cette dernière, M. Hennet de Goutel, qui publie le présent fragment des Mémoires du général.

prêts pour les troupes; elles devaient les prendre pendant que l'on changeait de chevaux.

Le 6e corps quitta les camps de Glogau et de Liegnitz le 22 août 1808. Nous voyagions par brigades; des files de quatre ou cinq cents chariots attelés de quatre chevaux marchaient au trot, portant deux régiments. Nous mangions deux fois par jour des repas que nous trouvions tout préparés dans les champs voisins de la route. Nous faisions ainsi trente lieues par jour, passant la nuit dans des villages ou au bivouac, et le lendemain nous nous remettions en route. Nous traversâmes ainsi toute l'Allemagne et franchîmes le Rhin à Worms. Une fois en France, nous dûmes cesser d'avoir de pareils moyens de transport. Nous trouvâmes toute tracée la route à faire jusqu'à Bayonne; nous devions faire double étape par jour, mais à pied. Il y a trois cents lieues de Worms à Bayonne; nous n'eûmes que quatre séjours. Les localités que nous traversions avaient élevé des arcs de triomphe sur notre passage; les villes principales avaient reçu l'ordre de nous donner des fêtes, rien n'était négligé pour entretenir notre enthousiasme. Il est à remarquer que nous ne laissâmes presque personne en arrière. Le moral de nos soldats était en rapport avec leurs forces physiques : ils se croyaient invincibles et ne doutaient pas que de nouveaux succès ne les attendissent au delà des Pyrénées.

En traversant les Landes, j'éprouvai une sensation bien agréable. J'avais fait quatorze lieues dans le sable, lorsque, en arrivant à Mont-de-Marsan, je vis un monsieur et une dame qui me demandaient; je fus à eux et je reconnus ma sœur[1] et mon beau-frère, qui étaient venus de Carcassonne exprès pour me voir à mon passage. J'embrassai monsieur et madame Laperrine avec effusion. Depuis ma sortie de l'école militaire, je n'avais vu aucun de mes parents. Mon colonel, M. Dalton, voulut nous réunir à dîner; j'obtins de lui la permission de rester un jour à Mont-de-Marsan. Cette journée passa bien vite. Ma sœur avait un fils et une fille que je ne connaissais pas; nous nous entretînmes longtemps de toute

1. Pauline-Joséphine-Henriette d'Hautpoul, née au château de Lasbordes, le 4 juin 1783, mariée le 15 novembre 1802 à Charles-Guillaume-Dominique Laperrine, plus tard député de l'Aude de 1827 à 1830.

la famille : je n'en avais pas perdu l'esprit. Resté orphelin de bonne heure, je n'en aimais que mieux mes frères et sœurs. Il fallait se séparer le lendemain matin, car je devais rejoindre mon régiment avant son arrivée à Bayonne, où nous devions être passés en revue par l'Empereur qui nous y attendait. Nos adieux furent touchants; ma sœur ne put retenir ses larmes. J'allais commencer une campagne qui devait être terrible. Elle ne savait pas si elle me reverrait. Mon émotion fut bientôt dissipée. En rejoignant mon régiment, je retrouvai une nouvelle famille, le culte de mon drapeau absorbait toutes mes facultés. Le maréchal Ney réunit tout son corps d'armée en avant de Bayonne auprès du château de Maracq où résidait l'Empereur. Napoléon nous passa en revue le 20 octobre; il fut content des troupes, elles étaient aussi belles qu'à une parade des Tuileries.

*
* *

Tous les corps d'armée furent bientôt réunis ; la cavalerie et l'artillerie, qui n'avaient pu nous suivre, forcèrent l'Empereur d'attendre quelque temps. Enfin, le 9 novembre, il donna l'ordre à l'armée de franchir la Bidassoa. Je ne chercherai pas à expliquer les mouvements stratégiques de l'armée. Napoléon avait son plan, il voulait marcher sur Madrid pour joindre le plus tôt possible l'armée anglaise. Il se porta, avec le gros de l'armée, sur Vittoria, où se trouvait le corps qui avait évacué Madrid, fit occuper Bilbao et Santander, et marcha sur Burgos. Il avait ordonné au maréchal Lannes d'aller remplacer le maréchal Moncey devant Saragosse. L'héroïque défense de cette ville est connue. Chaque maison soutint un siège : le maréchal Lannes ne s'en empara qu'après de grands efforts. Le maréchal Ney reçut l'ordre, arrivé à Tolosa, de prendre la route de Pampelune. Nous défilâmes sous les murs de la place sans y entrer, en nous dirigeant à marche forcée sur Tudela où nous passâmes l'Èbre.

Dans cette marche, nous rencontrâmes plusieurs fois l'ennemi, qui fut culbuté au premier choc. Arrivé à Daroca, mon régiment reçut l'ordre de se porter à Villafeliz, où étaient de nombreux moulins à poudre, avec la mission de les détruire. Je

savais que mon frère [1] avait failli périr dans cette localité contre le droit des gens; j'eus du plaisir à le venger. Voici ce qui lui était arrivé. Lorsqu'il était à Madrid avec Murat, il fut envoyé, en sa qualité d'officier d'artillerie de la garde, à Villafeliz, pour connaître quelles ressources en poudre on pourrait en retirer. C'est pendant qu'il remplissait cette mission que l'insurrection de Madrid eut lieu. Mon frère aurait pu être fait prisonnier de guerre à Villafeliz puisque la nation prenait les armes contre nous; il n'en fut pas ainsi : le peuple insurgé voulut le faire pendre. Le commandant espagnol de la poudrerie, officier d'artillerie plein d'honneur, fit de vains efforts pour faire entendre raison au peuple, il ne put y réussir. Mon frère fut mis en prison et immédiatement en « capella », pour se préparer à la mort. La potence était dressée sur la place, il devait être exécuté le lendemain matin. Pendant la nuit, le commandant espagnol, ne pouvant supporter l'idée de cet assassinat, lui donna des habits pour se déguiser, un guide sûr qui devait le conduire aux avant-postes français, et le fit évader. Le lendemain, quand le peuple fut chercher mon frère pour le pendre, il ne trouva plus personne. Furieux de cette évasion, il voulut en connaître les causes : ayant appris que c'était le commandant espagnol qui avait sauvé mon frère, la foule s'empara de lui et le pendit à sa place.

Après avoir détruit les moulins de Villafeliz, mon régiment rejoignit le 6e corps. Le passage de l'Èbre nous fut faiblement disputé à Tudela. D'après les instructions de l'Empereur, le maréchal Ney devait se diriger sur Guadalajara pour, de là, marcher sur Madrid. Nous devions rester trois ou quatre jours dans nos positions, les vivres nous manquaient; chaque division reçut l'ordre de faire fabriquer du pain dans les villages avoisinants. Je fus commandé pour une de ces missions. Je partis du camp avec trente voltigeurs pour me porter à un

1. Henri-Amand, marquis d'Hautpoul, général d'artillerie, né en 1780, mort en 1854, fit avec éclat les campagnes de l'Empire, se distingua notamment à Wagram et à Dresde. Rallié aux Bourbons après l'abdication de l'Empereur, il leur resta fidèle jusqu'à sa mort. Appelé à Prague en 1833, pour être gouverneur du duc de Bordeaux, il déplut par ses idées libérales et revint bientôt en France. Il a également laissé des « Souvenirs », qui sont la propriété de son neveu, M. H. de Bernoville, conseiller référendaire à la Cour des comptes, et dont une partie a été publiée récemment.

village distant de quatre lieues, que l'on voyait à l'extrémité de la plaine, adossé à une montagne plantée d'oliviers. On me donna un chaudronnier auvergnat, établi depuis longtemps en Espagne, pour me servir d'interprète. J'avais pour instructions de faire faire par l'alcade trente mille rations de pain et de les envoyer au camp, au fur et à mesure qu'elles seraient confectionnées. Le chef d'état-major de ma division me dit que je n'avais rien à craindre de l'ennemi, que, dispersé dans toutes les directions, il devait être fort éloigné du camp. Je n'en marchai pas moins militairement, avec les précautions d'usage.

Arrivé près du village, je vis venir à moi l'alcade, le curé et les notables habitants qui portaient de petites baguettes de jonc; ils me dirent par l'intermédiaire de mon interprète que c'étaient les seules armes dont ils fussent pourvus, que je serais reçu en ami, mais qu'ils me demandaient de faire respecter leurs maisons. Je leur en donnai l'assurance et dis à l'alcade le but de ma visite. J'entrai dans la village. Au centre, était une grande place au milieu de laquelle se trouvait isolé l'hôtel de ville. Cette position me convenait, j'y établis mon détachement; je plaçai quatre hommes et un caporal à la sortie du village attenant à un bois d'oliviers pour observer ce qui pourrait venir de ce côté. Ces dispositions prises, je dis à l'alcade de parcourir les maisons afin d'y prendre tout le pain confectionné et de le faire apporter à l'hôtel de ville, d'où je l'aurais expédié au camp sur des charrettes. Je lui prescrivis de faire pétrir dans toutes les maisons, en le prévenant que je ne quitterais le village que lorsque j'aurais mes trente mille rations; puis, je me fis apporter une marmite et de la viande pour faire la soupe, car je ne voulais pas que les soldats entrassent chez les habitants.

Quelque temps après, l'alcade vint me dire que son autorité était méconnue et que ses administrés ne voulaient point lui livrer le pain qu'ils avaient. Il me priait de donner un homme à chacun des conseillers municipaux, qui les suivrait afin de les accompagner dans leurs visites pour leur donner plus de force auprès des habitants. Je m'y refusai, ne voulant point ainsi disséminer mon détachement et voulant aussi éviter que les soldats, livrés à eux-mêmes, ne commissent

quelques désordres dans les maisons. Je dis à l'alcade que je l'accompagnerais avec mon interprète et deux hommes chez les plus récalcitrants; je recommandai à mon sergent de ne laisser éloigner personne et je commençai ma course.

Quand je fus à l'extrémité du village, j'entendis tout à coup des cris de mort partir de toutes les maisons : elles étaient remplies de soldats espagnols qui me fusillaient presque à bout portant. A l'instant, mon interprète et mes deux soldats tombèrent morts. J'appliquai un coup de sabre sur la figure de l'alcade, en lui disant qu'il m'avait trahi, et je pris la course pour rejoindre mon détachement. Je reçus une grêle de balles, car je passais en quelque sorte aux verges; je n'échappai à une mort certaine que miraculeusement. Je vis dans ma course ma sœur Henriette[1], celle qui était morte sœur grise, qui me couvrait d'un voile blanc. Je ne saurais expliquer cette vision extraordinaire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne fus pas atteint, et cependant j'eus à parcourir une rue assez longue et l'on faisait feu sur moi des deux côtés. Je rejoignis mon détachement; mon sabre avait été cassé par les balles, j'avais huit trous dans mes habits. Je fis barricader la porte de l'hôtel de ville; comme la maison était isolée, je conservai l'espoir de m'y défendre, pendant que, n'ayant pas de nouvelles au camp, on enverrait des troupes pour savoir ce que j'étais devenu. J'avais des vivres et cinquante cartouches par homme. Je ne doutai pas que le poste de quatre hommes et un caporal, que j'avais placé en dehors du village, n'eût été massacré; cette supposition n'était que trop vraie.

Il ne me restait plus que vingt-quatre voltigeurs, mon sergent et un caporal, mais c'étaient d'intrépides soldats : ils avaient confiance en moi et je pouvais compter sur eux. Je pus, par les fenêtres de l'hôtel de ville, voir à qui j'avais affaire; je reconnus à peu près cinq ou six cents hommes de troupe de ligne espagnole. Je ne pouvais me rendre compte de leur présence dans ce village; je sus plus tard comment ils s'y trouvaient. Ils n'osaient guère approcher de la maison où nous étions; nous faisions feu par les fenêtres, j'eus la satisfaction d'en voir tomber plusieurs. Le derrière de l'hôtel de

1. Henriette Rose d'Hautpoul, née le 10 mars 1777, morte sœur de charité de Saint-Vincent de Paul à l'hôpital de Dourdan, le 7 février 1804.

ville n'avait point d'ouvertures : je ne pouvais voir ce qui s'y passait, mais bientôt je pus juger que le danger qui me menaçait était aussi grand que celui que je venais de courir. Les Espagnols ne pouvant pas nous enlever de vive force amoncelèrent une quantité considérable de fagots le long du mur jusque sur le toit et y mirent le feu. Bientôt la charpente de la toiture fut embrasée et menaça de tomber sur le premier étage où j'étais; je dus descendre au rez-de-chaussée, mais il m'était facile de compter les minutes que je pourrais y rester. J'entendais les cris des Espagnols, qui jetaient continuellement des fagots : ma position était des plus critiques.

Si j'avais eu en face de moi des troupes de toute autre nation, je me serais rendu, mais je savais que, dans l'état d'effervescence où était le peuple espagnol, il n'y avait pas de quartier à espérer, et qu'une fois au pouvoir de l'ennemi nous serions tous massacrés. Je dis à mes voltigeurs que nous n'avions qu'un seul parti à prendre, qu'il était périlleux, mais qu'il n'y avait pas d'autre chance de salut : « Nous allons ouvrir la porte, leur dis-je, et nous jeter à la course, baïonnette croisée, contre les Espagnols, qui occupent la rue par laquelle nous sommes entrés dans le village. Une fois dehors, nous formerons notre ligne de tirailleurs et nous nous retirerons sur le camp. — Oui, mon lieutenant, me répondirent-ils tous, il vaut mieux mourir les armes à la main que d'être assassinés. » Je pris le fusil d'un de mes hommes qui avait été blessé mortellement en faisant feu par une fenêtre. La porte était assez large et fermée en dedans par une forte barre, nous l'ouvrîmes et nous nous précipitâmes comme je l'avait dit. Les Espagnols, qui nous croyaient déjà à moitié brûlés, stupéfaits, s'ouvrirent pour nous laisser passer; ils connaissaient nos baïonnettes et ne voulaient point en être atteints; mais à peine les eûmes-nous traversés, qu'ils firent pleuvoir sur nous une grêle de balles; neuf de mes hommes restèrent sur la place, mais, avec les quinze autres, je pus sortir du village; alors placés sur un rang et espacés, nous commençâmes le feu de tirailleurs en retraite.

Ainsi que des bêtes féroces, les Espagnols se jetèrent sur mes malheureux soldats blessés ou tués, les percèrent de

coups de baïonnettes et les dépouillèrent de tout ce qu'ils portaient. Cette circonstance nous sauva, car nous fûmes faiblement poursuivis : j'eus deux hommes blessés pendant la retraite, je pus les emmener. En arrivant au camp, je rendis compte de ce qui venait de m'arriver : on ne voulait pas le croire. Le maréchal Ney me fit appeler; je lui dis en détail toutes les circonstances de mon affaire; il fut en rendre compte à l'Empereur. Napoléon ordonna que deux bataillons et quelques escadrons partiraient à la nuit tombante, pour cerner le village où j'avais été attaqué, qu'on mettrait le feu sur tous les points et que tous les habitants que l'on trouverait seraient passés au fil de l'épée. Je dus marcher avec la colonne pour lui servir de guide : nous arrivâmes vers les minuit. Une fois que toutes les issues furent gardées, nous commençâmes de mettre le feu, mais il n'y avait plus personne dans le village.

Les troupes et la population, jugeant bien ce qui devait arriver, avaient pris la fuite. Nous entendîmes seulement des cris plaintifs dans une maison embrasée : les soldats y pénétrèrent, ils y trouvèrent un vieillard paralytique qui n'avait pu se sauver. Interrogé sur la présence des troupes de ligne dans ce village, il répondit qu'un bataillon du régiment de Royal-Marine, coupé du reste de l'armée par le général Lassalle après la bataille de Burgos, s'était jeté dans les montagnes, cherchant à gagner Madrid, et qu'il était arrivé, exténué de fatigue, dans le village, le jour même où l'armée française se réunissait à Guadalajara. Les sentinelles ayant vu du haut du clocher le faible détachement que je commandais s'avancer vers le village, le commandant avait imposé à l'alcade, au curé et aux habitants le rôle qu'ils avaient joué, afin qu'une fois entrés dans le village nous pussions facilement être massacrés. Les soldats espagnols s'étaient cachés dans les maisons pour que je ne me doutasse pas de leur présence et qu'ils pussent, sans coup férir, se défaire de nous tous. Je m'expliquai alors pourquoi l'alcade voulait que mes hommes fussent isolément dans les maisons, d'où ils ne seraient plus sortis. On laissa la vie sauve à ce vieillard. Nous rentrâmes au camp immédiatement après cette expédition. L'armée était en mouvement et se portait sur Madrid; le maréchal Ney fit

occuper Alcala; le lendemain nous fîmes notre entrée dans la capitale de l'Espagne.

*
* *

L'armée anglaise était en pleine retraite. Le général Moore qui la commandait n'avait pas cru prudent de nous attendre : il se retirait sur la Corogne, en Galice, où une flotte nombreuse devait le recevoir. Nous ne restâmes que deux jours à Madrid, l'Empereur nous y passa en revue; il me nomma lieutenant. Nous étions à la fin de novembre. Je retrouvai mon frère[1], je pus passer vingt-quatre heures avec lui, je ne l'avais pas vu depuis la visite qu'il me fit à Fontainebleau en 1806. Napoléon se mit à la poursuite de l'armée anglaise. Mon régiment reçut la mission d'escorter le grand parc de réserve. Nous eûmes bien du mal à passer le Guadarrama. Cette montagne était couverte de neige. Les chevaux d'artillerie ne pouvaient plus tirer, nous fûmes obligés de traîner les pièces et les caissons à bras; nous mîmes deux jours pour faire trois lieues. Nous bivouaquâmes au milieu de la neige et de la glace, le vent était impétueux; plusieurs de nos soldats moururent de froid, je n'ai jamais tant souffert. Après des efforts inouïs, nous parvînmes à faire monter tout le parc et nous pûmes rejoindre l'armée. Napoléon voulait à tout prix atteindre les Anglais. Nous marchions jour et nuit. Arrivés à Benavente, dans le royaume de Léon, l'Empereur espéra un moment que le général ennemi se déciderait à accepter la bataille, mais bientôt il s'aperçut que le mouvement de retraite continuait.

Alors il lança le colonel Lefebvre-Desnouettes, commandant les chasseurs de la garde, sur l'arrière-garde anglaise qui défilait à quelques portées de canon. Les chasseurs, emportés par leur ardeur, et sans attendre d'être soutenus, chargèrent les colonnes ennemies, mais bientôt, enveloppés de partout par une division entière de cavalerie, ils eurent à soutenir un combat terrible. Leur colonel, blessé, fut fait prisonnier; plus de cent chasseurs trouvèrent une mort

1. Amand d'Hautpoul. Voir la note de la page 102.

glorieuse dans ce combat inégal. Le régiment put cependant se dégager et vint se rallier près de l'Empereur qui marchait à son secours avec la cavalerie du maréchal Bessières. D'abord fort mécontent, Napoléon redevint calme lorsqu'il s'aperçut que tous les chasseurs de sa garde étaient blessés par devant : « Au moins, dit-il, je vois qu'ils n'ont pas fait demi-tour devant l'ennemi ». Ce fut après cette action que l'Empereur quitta l'armée pour revenir à Paris. Il savait que l'Autriche faisait de sérieux préparatifs pour entrer de nouveau en campagne; il donna l'ordre à la garde impériale de le suivre, et chargea les maréchaux Soult et Ney de continuer à poursuivre les Anglais et de les jeter à la mer.

Notre tête de colonne joignit de nouveau l'ennemi dans les défilés de Villafranca. Le général Colbert, qui commandait la brigade d'avant-garde du 6e corps, le chargea vigoureusement à la tête du 3e hussards et du 10e chasseurs; il fut tué au moment où il enlevait les dernières positions de l'ennemi. Nous entrâmes le lendemain à Lugo, où nous prîmes les magasins des Anglais et plus de deux mille malades ou blessés qu'ils avaient laissés à l'hôpital. La route était couverte de magnifiques chevaux anglais, qui, ne pouvant suivre le mouvement précipité de retraite, étaient abandonnés, mais avant de les laisser en notre pouvoir, les ennemis avaient eu soin de leur couper les jarrets, afin que nous ne pussions nous en servir.

Enfin, nous arrivâmes en vue de la Corogne; nos régiments étaient exténués de fatigue, mais l'espoir de joindre les Anglais nous rendit bien vite toute notre vigueur. Le maréchal Ney voulait attaquer immédiatement; le maréchal Soult qui, en sa qualité de plus ancien, avait le commandement supérieur voulut attendre le lendemain et laisser ainsi aux troupes le temps de se réunir et de prendre haleine. Le vent était contraire, la flotte anglaise ne pouvait sortir du port de la Corogne; la position de l'ennemi était des plus critiques; il n'avait d'autre chance que de se défendre à outrance, mais l'issue de la lutte n'était point douteuse, il devait succomber. Par une de ces circonstances heureuses, telles qu'il en arrive souvent à la guerre, le vent changea pendant la nuit, une forte brise de terre se leva. Le général Moore donna l'ordre à son armée de s'embarquer immédiatement et resta avec six mille hommes

pour défendre la ville, pendant que ses vaisseaux levaient l'ancre.

A la pointe du jour, nous eûmes la douleur de voir toutes les voiles au vent et les navires s'éloigner rapidement de la côte. L'attaque commença immédiatement. La Corogne n'est défendue que par une simple chemise; les portes furent promptement enfoncées. Alors commença dans les rues un combat corps à corps; l'ennemi culbuté sur tous les points fut acculé sur le môle. Le général Moore, aimant mieux une mort glorieuse que de se rendre, se fit tuer. Tout ce qui restait d'Anglais n'eut pas le temps de s'embarquer : ils furent faits prisonniers au nombre de trois mille cinq cents. C'est ainsi que cette armée anglaise, si arrogante lorsqu'elle fit son entrée à Madrid, abandonna l'Espagne sans nous livrer bataille. Elle éprouva des pertes immenses, tant à la Corogne que pendant toute la retraite. La nouvelle de ce désastre fit une profonde sensation en Angleterre.

Le maréchal Ney se porta sur le Ferrol, premier port militaire de l'Espagne, où se trouvait tout ce qui lui restait de marine. Le chef de l'escadre, comprenant que son premier devoir était de conserver à son pays la flotte qu'il commandait, ne voulut pas gagner le large; il aima mieux se soumettre, au moins provisoirement, au roi Joseph, que Napoléon venait de nommer roi d'Espagne. Après avoir laissé garnison au Ferrol, le maréchal Ney marcha sur Saint-Jacques de Compostelle, capitale de la Galice. Nous y entrâmes sans coup férir. La cathédrale était la plus riche de l'Espagne : de toutes parts, on y venait en pèlerinage; chaque pèlerin y apportait de pieuses offrandes. L'intérieur de l'église était resplendissant d'or et d'argent; la statue colossale de saint Jacques était en argent massif, la tête en or et les yeux en diamants. Le maréchal Ney s'en empara. Il fut obligé de la faire scier pour la charger sur les fourgons de l'armée. La balustrade du maître-autel eut le même sort. Toutes ces richesses furent portées à la Corogne : on en fit battre monnaie et l'on paya trois mois de solde à la flotte espagnole et au corps d'armée. Plus tard, on vit madame la maréchale Ney porter en collier les yeux de saint Jacques.

Le maréchal Soult avait reçu de l'Empereur l'ordre d'en-

trer en Portugal et de marcher sur Oporto. Il s'empara de cette importante ville après plusieurs combats acharnés. Le maréchal Ney resta avec son corps d'armée, occupant la Galice et menaçant les Asturies. Nous étions dans cette situation au 1er janvier 1809. Une colonne, commandée par le général Fournier-Sarlovèse, fut chargée de s'emparer de Montevideo, au centre d'un pays très montagneux, sur les confins de la Galice et des Asturies. Il commandait une brigade de cavalerie; on lui donna un bataillon de voltigeurs réunis pour éclairer sa marche; ma compagnie en fit partie. Nous eûmes quelques engagements peu importants avec des partis espagnols : bientôt nous fûmes maîtres du pays. Je me rappelle une anecdote qui peint le caractère du général Fournier-Sarlovèse, si connu par son adresse au pistolet. Il était au balcon de la maison de l'évêque de Montevideo où il logeait. Il vit passer sur la place trois voltigeurs qui avaient la pipe à la bouche : il leur dit de s'arrêter et de continuer à fumer; ils obéirent. Le général prit un pistolet et enleva d'un coup de balle la pipe de l'un d'eux. Cette mauvaise plaisanterie fut très mal accueillie : elle faillit occasionner une révolte contre le général. Le maréchal, informé de ce fait, le punit sévèrement.

Les Asturies n'étaient point soumises; c'est le pays le plus montagneux de l'Espagne. C'est de là que Pélage sut résister à l'invasion des Sarrasins et que partirent les bandes espagnoles qui, plus tard, les chassèrent de la péninsule. Le maréchal Ney prit ses dispositions pour envahir cette province. Obligé de laisser de nombreuses troupes en Galice, il forma une colonne expéditionnaire de huit à dix mille hommes seulement; mon régiment en fit partie. Nous marchâmes sur Oviedo, à travers des défilés qui nous furent disputés pas à pas. Malgré l'avantage de leur position, les Espagnols ne purent nous arrêter : le maréchal fit son entrée en vainqueur dans la capitale des Asturies. De là nous nous portâmes sur Gijon, petit port où les Anglais entretenaient une station, et d'où ils fournissaient des armes et des munitions aux Espagnols. Nous prîmes quelques bâtiments qui ne purent gagner le large, entre autres un brick chargé de quinquina. Cette cargaison était d'une grande valeur, à une époque où

cette denrée était à un prix excessif. Le maréchal Ney mit à bord un de ses aides de camp et quelques soldats et l'envoya à Bayonne, où ce bâtiment put entrer en échappant aux croisières anglaises.

Nous n'étions point assez forts pour conserver les Asturies; nous dûmes les évacuer et rentrer en Galice. Une armée espagnole s'organisait à Ciudad-Rodrigo, sous les ordres du duc del Parque; il fallait l'observer. Le maréchal Ney chargea de cette mission le général Mermet, qui commandait sa seconde division à laquelle appartenait le 59e. Nous fûmes nous établir à Salamanque; nos avant-postes, échelonnés sur la route de Ciudad-Rodrigo, observaient les mouvements de l'ennemi.

Après l'embarquement de son armée à la Corogne, le gouvernement anglais ne resta pas inactif; ses subsides avaient déterminé l'Autriche à recommencer la guerre. Napoléon, occupé en Allemagne, avait dégarni l'Espagne et ne pouvait point y envoyer de nouvelles troupes. Les Anglais réorganisèrent promptement une armée de cinquante mille hommes, ils en donnèrent le commandement à lord Wellington. Elle s'embarqua pour Lisbonne. A peine arrivé, Wellington pénétra en Espagne par Elvas et marcha sur Madrid. L'Espagne était couverte de guérillas qui harcelaient sans cesse nos troupes, enlevaient les convois et servaient d'auxiliaires puissants aux armées régulières. On se battait sur tous les points, l'occasion était favorable pour envahir de nouveau l'Espagne; les Anglais en profitèrent habilement.

*
* *

Nous partîmes de Salamanque, nous dirigeant sur Bettanzos où nous trouvâmes une division du corps du duc del Parque qui nous disputait le passage. Nous l'attaquâmes avec impétuosité et, malgré l'avantage de la position de l'ennemi, nous lui passâmes sur le ventre. Nous continuâmes notre marche à travers l'Estramadure. Il faisait une chaleur accablante, nous ne trouvions pas d'eau; de loin en loin, quelques puits se présentaient; la tête de colonne avait bientôt épuisé toute l'eau; les troupes qui venaient ensuite étaient réduites à boire

de la vase. Nous perdîmes plusieurs hommes, asphyxiés par la chaleur. Enfin, après neuf jours, pendant lesquels nous fîmes plus de quatre-vingts lieues sans presque nous arrêter, nous aperçûmes le Tage. Les soldats s'y plongeaient tout habillés pour se désaltérer. Notre avant-garde atteignit le pont de l'Arzobispo au moment où l'arrière-garde anglaise achevait de le passer; nous fîmes seulement quelques centaines de prisonniers et eûmes la douleur de voir l'armée ennemie nous échapper.

Avant d'entrer en Portugal, il fallait s'emparer de Ciudad-Rodrigo et faire ensuite le siège d'Almeyda. Le maréchal Ney fut chargé de ces deux opérations; son corps d'armée avait été renforcé d'une troisième division aux ordres du général Loison. Huit mille Espagnols sous les ordres du duc del Parque défendaient Ciudad-Rodrigo; cent vingt pièces de canon étaient en batterie sur les remparts; la ville était amplement pourvue de vivres et de munitions. L'armée anglaise, après être rentrée en Portugal, était venue prendre position sur la Coa. Wellington avait son quartier général à Almeyda; les avant-postes anglais n'étaient qu'à quatre lieues de Ciudad-Rodrigo : il fallait donc couvrir le siège pendant que nous le ferions. Masséna chargea de ce soin les généraux Reynier et d'Abrantès.

J'étais de service le jour où nous ouvrîmes la première parallèle; les assiégés éclairèrent le terrain au moyen de pots-à-feu : ils firent un feu épouvantable sur nos travailleurs. Nous perdîmes dans cette nuit plus de trois cents hommes; j'eus mon shako enlevé par un boulet. Je n'entreprendrai pas d'écrire le journal du siège, il me suffira de dire qu'il fut long et meurtrier. Les Espagnols firent plusieurs sorties, dont deux furent repoussées à la baïonnette. Le onzième jour, nos batteries étant armées, nous ouvrîmes le feu; le dix-septième jour, la brèche étant praticable, le maréchal Ney somma le gouverneur de se rendre. Le vieux duc del Parque répondit qu'il se ferait plutôt sauter que de rendre la ville dont la défense lui était confiée. Alors l'assaut fut résolu. Le maréchal fit former deux bataillons de grenadiers et deux de voltigeurs qui devaient monter les premiers, soutenus par une division; le reste des troupes devait faire de

fausses attaques sur différents points. Mon chef de bataillon eut le commandement d'un des bataillons d'assaut; comme adjudant-major, je le suivis. Le maréchal Ney nous fit mettre en grande tenue, nous passa en revue dans la tranchée et ordonna l'attaque.

Nous nous élançâmes au pas de charge; mon bataillon était en tête de colonne, précédé d'une compagnie de sapeurs du génie. Nous nous attendions à éprouver une vive résistance: mais au moment du danger, les Espagnols changèrent de langage, ils abandonnèrent la brèche et se retirèrent dans leur réduit. Maîtres des remparts, nous nous répandîmes dans les différents quartiers et fûmes nous réunir sur la place d'Armes. Le maréchal Ney, qui suivait tous nos mouvements, fit ouvrir une des portes de la ville et entra à la tête de son état-major. Il fit sommer de nouveau le duc del Parque de mettre bas les armes; toute défense était impossible, le réduit ne pouvait résister. Le duc del Parque se rendit à discrétion; il défila devant nous à la tête des quatre mille hommes qui lui restaient encore; ils mirent bas les armes et furent conduits prisonniers de guerre en France. L'armée anglaise ne fit aucun mouvement pour dégager Rodrigo.

Après la prise de cette place, nous passâmes la Coa et fûmes investir Almeyda. Wellington se retira, laissant dans la place cinq mille hommes de garnison, anglais et portugais. Le maréchal Ney fut encore chargé de ce siège, les autres corps durent le couvrir. Almeyda était à juste titre regardé comme le boulevard du Portugal de ce côté; nous attendions une résistance plus sérieuse que celle que nous avions éprouvée à Rodrigo. L'ennemi fit plusieurs sorties dès l'ouverture de la tranchée, il fut chaque fois refoulé dans la place. Le quatorzième jour nous ouvrîmes le feu de toutes nos batteries; mon bataillon était de service dans la tranchée; l'ennemi répondait par un feu très vif, lorsqu'une de nos bombes tomba sur un baril de poudre, au moment où les Portugais tiraient des munitions de l'arsenal pour alimenter les magasins de service sur les remparts. Le feu se communiqua dans l'intérieur du grand magasin à poudre; celui-ci sauta avec un fracas épouvantable. Il est impossible de voir à la fois un

spectacle plus affreux et plus terrible. Des pièces de vingt-quatre furent lancées dans la plaine, brisées en plusieurs morceaux; une grêle de pierres nous arriva dans la tranchée, tuant ou blessant plus de quatre cents hommes. La terre trembla, nous fûmes tous renversés; une colonne de feu s'élevait dans les airs, la ville entière était embrasée. Il était onze heures du soir : la colonne de feu se vit à plus de six lieues. L'artillerie cessa de tirer immédiatement de part et d'autre. Nous entendîmes bientôt de lamentables gémissements venant de la place; il était facile de reconnaître que le magasin à poudre principal venait de sauter; je crois qu'il est impossible de voir un spectacle plus imposant. Nous attendîmes avec anxiété la pointe du jour.

Aux premiers rayons du soleil, nous cherchâmes à reconnaître les objets. Almeyda n'existait plus. Un immense amas de pierres couvrait toute la ville; les remparts renversés dans les fossés les avaient comblés. Nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer dans ce monceau de ruines; de tous côtés, nous entendions des cris plaintifs: des hommes mutilés et à moitié ensevelis sous les décombres demandaient du secours; d'autres, à moitié brûlés, accablés par la douleur, demandaient pour toute grâce qu'on les achevât. Il n'y avait plus de rues, pas une maison debout; jamais l'image de la destruction ne se présenta plus complète. Nous quittâmes cette scène de désolation et fûmes camper en avant de la ville. Le maréchal Ney occupa une partie de ses troupes pendant quatre jours à rechercher les malheureux qui vivaient encore; on put en ramasser quatre ou cinq cents qui furent transportés aux hôpitaux de Rodrigo et de Salamanque. La population, qui en raison du bombardement s'était presque toute retirée dans les caves, avait moins souffert que la garnison, mais sa position n'était pas moins affreuse. Les maisons renversées bouchaient toutes les issues, des familles entières étaient ensevelies vivantes et ne pouvaient se faire entendre; il était impossible de les découvrir. Leur agonie dut être bien cruelle; la plupart ayant des vivres durent exister longtemps avant que la mort vînt mettre un terme à leurs souffrances. Quelques mois après, lorsque les troupes qui nous avaient relevé eurent un peu déblayé, on entra dans une de ces caves

où l'on trouva dix-sept cadavres, plusieurs avaient les poings rongés; il était facile de voir qu'ils étaient morts de faim. Cette catastrophe affreuse pour l'humanité n'était pas moins un fait de guerre heureux pour nous; nous nous étions rendus maîtres d'Almeyda bien plus promptement que nous ne l'espérions.

*
* *

Le maréchal Masséna[1], après nous avoir laissé quelques jours de répit, prévint, par un ordre du jour, que nous allions marcher sur l'armée anglaise. Nous devions nous diriger sur Lisbonne; là seulement, devait se terminer notre campagne. Nos trois corps réunis formaient un effectif de soixante mille hommes; notre cavalerie, forte de sept mille chevaux, était sous les ordres du général Montbrun. Un nouveau corps d'armée, sous les ordres du général Drouet, comte d'Erlon, devait occuper Rodrigo et Almeyda et assurer toutes nos communications avec l'Espagne. Nous étions alors au mois de mai 1810. L'armée était pleine d'ardeur : deux fois les Anglais avaient fui devant nous; ils venaient de nous laisser prendre deux places importantes sans oser nous attaquer; cette fois, nous espérions que nous pourrions les joindre. L'immense réputation du maréchal Masséna, surnommé l'Enfant chéri de la Victoire, était pour nous d'un heureux augure; mais, par-dessus tout, la confiance absolue que nous avions dans le maréchal Ney ne nous permettait pas de douter d'un succès complet. C'est dans ces dispositions que l'armée s'ébranla. Les Anglais se retirèrent dans la direction de Coïmbre; notre avant-garde put seulement les rejoindre quelquefois; mais, arrivée à la hauteur de Busaco, l'armée ennemie prit position et nous attendit.

Le prince d'Essling n'était plus le Masséna de Lodi. L'âge et surtout le désir de jouir de sa haute position lui avaient fait accepter à regret le commandement en chef de l'armée de Portugal; nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir. Avec un peu plus d'activité, il aurait pu joindre les Anglais

1. Le maréchal Masséna venait d'être nommé au commandement en chef de l'armée de Portugal (mai 1810).

à Pinhel et leur faire éprouver de fortes pertes. Masséna avait amené de Paris une femme avec laquelle il vivait : souvent l'armée était en marche depuis plusieurs heures, et une division entière était obligée d'attendre que le quartier général fût prêt. Le Maréchal était esclave de sa maîtresse et celle-ci, pour prouver son empire, affectait de le soumettre à tous ses caprices. Un jour, elle fit arrêter la marche des troupes pour envoyer chercher sa perruche, qui avait été oubliée dans son logement : l'escadron de service fut obligé de rétrograder pour remplir cette belle mission.

Enfin nous arrivâmes en présence de l'ennemi. Wellington couronnait les hauteurs de Busaco, au bas desquelles coulait un ruisseau; le reste de l'armée était massé par derrière. Cette position était formidable ; les plus simples notions du métier indiquaient qu'elle devait être tournée, ou, si on voulait l'attaquer de front, il fallait qu'elle le fût sur tous les points à la fois : telle était l'opinion du maréchal Ney. Masséna en jugea autrement. Il ordonna au général Reynier d'attaquer avec sa première division. Ses quatre régiments montèrent avec résolution, abordèrent le plateau à la baïonnette et en chassèrent les Anglais. Mais Wellington, voyant que cette division n'était pas soutenue, fit avancer ses masses de réserve ; un combat corps à corps s'engagea ; la division du général Reynier était trop faible pour résister à des forces aussi supérieures : elle fut repoussée et obligée de redescendre dans le ravin après avoir essuyé des pertes immenses. Toute l'armée assistait, l'arme au bras et en frémissant, à la défaite de nos braves compagnons d'armes.

Alors Masséna ordonna à la seconde division de Reynier de monter à son tour. Elle enleva les hauteurs avec la même résolution, mais, écrasée par les réserves anglaises, elle fut obligée de battre en retraite. Masséna donna l'ordre au général Loison, commandant la troisième division, d'attaquer l'ennemi. Cette fois, la brigade Simon put seule arriver sur les hauteurs. Wellington, s'apercevant qu'il n'était attaqué que partiellement, avait fait rapprocher son armée ; la division Loison fut obligée de battre en retraite. Le maréchal Ney, furieux, fut trouver Masséna, lui reprocha énergiquement sa conduite et lui déclara qu'il attaquerait les Anglais à la tête de son corps d'ar-

mée tout entier ou qu'il ne marcherait pas. La scène fut très vive entre les deux maréchaux ; Masséna, semblant se réveiller de sa léthargie, mit Ney aux arrêts et fit cesser l'attaque.

L'armée établit ses bivouacs. En ma qualité d'adjudant-major de service, je fus chargé de placer les postes de l'extrême gauche de la ligne. Étant à quelques centaines de mètres en avant, je vis dans les bruyères un homme qui venait à moi tenant un mouchoir blanc à la main, qu'il agitait en signe de paix. Je me portai au galop à sa rencontre. Il me dit en français : « Je suis prêtre émigré et placé comme curé dans un village voisin ; j'aime toujours ma patrie et n'ai pu voir sans une profonde douleur la manière dont votre général a attaqué les Anglais. Il existe, sur la gauche des hauteurs de Busaco, une grande route qui va d'Oporto à Lisbonne ; si vous aviez suivi ce chemin, vous auriez tourné facilement la position de l'ennemi et vous vous seriez emparés de Coïmbre, qui est sur ses derrières. » J'engageai cet ecclésiastique à me suivre ; je le conduisis à mon colonel, qui me donna l'ordre de le mener chez le maréchal Ney ; il lui répéta devant moi tout ce qu'il m'avait dit. La colère du maréchal était à son comble ; il ordonna à un de ses aides de camp de conduire le prêtre à Masséna. Je rentrai à mon régiment.

Pendant la nuit, le général en chef donna l'ordre à la cavalerie du général Montbrun de suivre le prêtre, qui devait le conduire sur la route indiquée. Le corps du duc d'Abrantès suivit la cavalerie. A peine Wellington se fut-il aperçu de ce mouvement qu'il évacua ses positions de Busaco, traversa Coïmbre qu'il ne chercha pas à défendre, et se mit en retraite sur Lisbonne. Nous franchîmes alors sans combattre le ravin ; nous trouvâmes un grand nombre de morts et de blessés des trois divisions qui avaient attaqué la veille ; nous bivouaquâmes à une lieue de Coïmbre, où le général Montbrun était déjà entré. La malheureuse attaque de Busaco, si mal conçue, nous avait coûté cinq mille hommes tués ou blessés ; cette perte, quoique considérable, n'était rien en comparaison de l'effet moral produit par cette malheureuse journée. Nous avions perdu toute confiance en Masséna ; nos deux maréchaux étaient en guerre ouverte ; ce prestige de victoires incessantes, qui nous faisait croire que jamais les Anglais ne pourraient

nous résister, était détruit. Le moral de l'armée ennemie, au contraire, s'était raffermi. Wellington, jugeant l'incapacité de son adversaire, résolut de défendre les lignes qui couvraient Lisbonne.

Nous restâmes vingt-quatre heures à Coïmbre. Cette grande ville, la troisième de Portugal, célèbre par son université, était entièrement déserte. Wellington avait ordonné, sous peine de mort, aux habitants de se retirer à notre approche : nous n'y trouvâmes aucune ressource pour l'armée. Deux mille Anglais, blessés ou malades, avaient été abandonnés aux hôpitaux; nous dûmes aussi y laisser cinq mille des nôtres, presque tous atteints à Busaco. Deux bataillons du duc d'Abrantès reçurent l'ordre de former la garnison. C'était un spectacle désolant de voir une ville aussi belle, renfermant en temps ordinaire plus de quarante mille âmes, sans un seul habitant. Malgré des ordres sévères, quelques maisons furent pillées : nous commencions à manquer de vivres, il fallait bien en chercher ; les soldats apportèrent à nos bivouacs d'énormes quantités de confitures et de sucreries dont on fait un grand commerce à Coïmbre : c'était une bien faible ressource pour des troupes manquant de pain.

*
* *

L'armée se mit en marche. Nous arrivâmes, trois jours après, en face des lignes de Torres-Vedras. Les Anglais avaient fait une coupure qui, partant du Tage, allait jusqu'à la mer ; elle avait plus de trois lieues. Bien qu'ils l'eussent garnie de plus de sept cents pièces de canon qu'ils avaient prises aux forts de Lisbonne ou à leur flotte, et qu'elle fût hérissée de redoutes, son étendue ne la rendait pas moins vulnérable sur plusieurs points.

Le maréchal Ney voulait attaquer sur-le-champ et, après avoir forcé la ligne, se porter en masse sur Lisbonne. Ce plan hardi eût mis l'armée anglaise dans la position la plus critique en la séparant de sa flotte ; elle n'aurait eu alors d'autre retraite qu'Oporto, où nous aurions pu la poursuivre avec avantage. Masséna ne voulut pas l'adopter ; il suffisait, du reste, que ce fût l'opinion du maréchal Ney pour qu'il s'y

opposât. Il ordonna à l'armée de prendre des positions en face de la ligne ennemie. Ney occupa Thomar ; nous établîmes nos bivouacs en avant de cette ville, dans un bois d'orangers et de citronniers. Les autres corps prirent aussi position, et Masséna établit son quartier général au centre de l'armée. La cavalerie du général Montbrun couvrait nos flancs et nos derrières. Je dois parler ici du magnifique aqueduc de Thomar. Il a été construit par les Maures ; c'est le plus bel ouvrage qui reste en Europe comme témoignage de leur génie et de leur puissance. Il joint, à travers une vallée profonde, deux montagnes ; sur l'une il reçoit une abondante source qu'il transporte sur l'autre, où est bâti un monastère qui appartenait à l'ordre de Malte. Il y a trois rangs d'arches superposées les unes sur les autres, à une hauteur de plus de cent cinquante pieds ; le pont du Gard, si renommé, est bien peu de chose en comparaison.

Chacun, dans l'armée, pouvait juger combien notre position était fâcheuse : l'administration militaire n'avait pas de magasins, elle ne pouvait faire aucune distribution, cependant il fallait vivre. Masséna ordonna que chaque division établirait un service de maraudeurs qui iraient battre la campagne pour rapporter des vivres ; comme tout le pays était couvert de guérillas portugaises, il fallait faire escorter les maraudeurs par de forts détachements. D'abord on n'allait qu'à deux ou trois lieues, mais bientôt, la campagne environnante étant épuisée, il fallut aller plus loin ; nos détachements restaient souvent trois et quatre jours sans rentrer ; ce n'était jamais sans avoir fait le coup de fusil ; aussi perdions-nous journellement beaucoup de monde.

Nous étions à peine depuis quinze jours dans cette position lorsque nous apprîmes par quelques fuyards que le général portugais Silvas, ayant réuni huit ou dix mille hommes, s'était porté sur Coïmbre et, après une vigoureuse résistance de la garnison, s'était emparé de la ville et avait fait prisonniers tous les hommes que nous avions laissés aux hôpitaux, ainsi que les deux bataillons. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse qu'elle nous mettait dans l'impossibilité de communiquer avec l'Espagne et de recevoir aucune nouvelle. Masséna attendait, disait-il, pour attaquer les lignes anglaises,

l'arrivée du maréchal Soult qui, à la tête de l'armée d'Andalousie, devait marcher sur Lisbonne par la rive gauche du Tage ; mais le maréchal Soult, occupé probablement ailleurs, n'arriva point.

Notre position devenait tous les jours plus critique. Les Anglais étaient abondamment pourvus par Lisbonne, où leurs navires de transport leur apportaient d'Angleterre jusqu'au fourrage pour leurs chevaux. Pour nous, nous manquions de tout; ce système de maraude détruisait la discipline, faisait naître dans nos soldats l'amour du pillage et épuisait promptement les ressources du pays, qui, si elles avaient été bien administrées, auraient pu nous suffire longtemps. Notre armée diminuait tous les jours, la cavalerie perdait ses chevaux par centaines, faute de fourrage. Wellington, parfaitement instruit de notre situation, comprenait très bien que nous ne pourrions pas conserver longtemps nos positions; la retraite était le seul parti que nous pussions prendre. Pour les Anglais, ils ne voulaient pas compromettre l'avantage de leur position. En nous livrant bataille, ils auraient pu la perdre; ils aimaient mieux nous poursuivre lorsque nous aurions commencé notre retraite.

Nous étions au mois d'octobre 1810, la saison des pluies approchait; si elle nous avait surpris dans nos bivouacs, sans vivres, et le pays à quinze lieues aux environs complètement ruiné, l'armée aurait pu se trouver gravement compromise. Masséna ne pouvait plus compter sur l'arrivée du maréchal Soult, il ordonna la retraite. En entrant en Portugal, nous avions plus de dix mille chevaux, tant à la cavalerie qu'à l'artillerie et aux équipages militaires; il en restait à peine trois mille. Le général en chef fit brûler la presque totalité des fourgons des équipages et des caissons d'artillerie; il fit enclouer la moitié des pièces et détruire les trains. Le maréchal Ney fut chargé de soutenir la retraite; le général Reynier avec ce qui nous restait de cavalerie marchait à l'avant-garde, il devait attaquer les partis portugais et ouvrir la marche à l'armée; le duc d'Abrantès marchait au centre.

La retraite continua jusqu'à Almeyda sans engagement sérieux. Là enfin, l'armée prit position et put recevoir quelques vivres; mais Masséna, ne voulant point livrer bataille sans

cavalerie, repassa la Coa et rentra en Espagne. Nous vînmes nous reformer à Rodrigo où le corps du comte d'Erlon se réunit à nous. Mon général de division avait perdu ses aides de camp, il demanda deux adjudants-majors pour lui en tenir lieu. Je fus choisi et chargé en cette qualité de porter une dépêche de Masséna au maréchal Bessières, qui venait à nous avec une division de cavalerie de la garde impériale, nouvellement rentrée en Espagne et la division d'infanterie que le général Bonnet amenait des Asturies.

A quelques lieues du camp, je fus poursuivi par quelques cavaliers de don Julian, célèbre partisan espagnol. Mon cheval, harassé de fatigue, était gagné de vitesse par ceux de l'ennemi. J'étais au moment de détruire ma dépêche avant d'être pris, lorsque j'aperçus, sur ma gauche, un ermitage sur le haut d'une colline où l'on montait par un escalier en pierre de plus de quatre-vingts marches. Je l'avais visité à l'époque où nous faisions le siège de Rodrigo, je savais que de l'autre côté il y avait une pente très raide qui descendait dans la plaine, séparée du lieu où je me trouvais par un ruisseau profond et fangeux. N'ayant point d'autre chance de salut, je lançai mon cheval en me couchant sur sa crinière, et je parvins à lui faire monter les quatre-vingts marches. Quand je fus au sommet, je mis pied à terre et, prenant la bride de ma bête au bras, je m'assis sur le bord de la pente et me laissai glisser; mon cheval, avec un instinct admirable, suivit mon mouvement. Une fois en bas, je l'enfourchai de nouveau et continuai ma course dans la direction indiquée. Les cavaliers ennemis croyant me tenir mirent pied à terre et, la carabine à la main, montèrent les marches de l'ermitage; quand ils furent au sommet, ils me virent galopant dans la plaine et hors de leur portée. Avant qu'ils eussent descendu et tourné le ruisseau qui leur faisait obstacle, j'étais bien loin. C'est à cette circonstance que je pus échapper à un danger qui paraissait inévitable; je pus remplir ma mission. Le lendemain je rentrai au camp avec le maréchal Bessières.

Le pays étant complètement ruiné, nous ne pouvions point nous maintenir dans nos positions. Marmont[1] vint établir son

1. Nommé commandant en chef à la place de Masséna.

quartier général à Salamanque, laissant une forte garnison à Ciudad-Rodrigo ; il s'occupa de la réorganisation de l'armée. Les différents corps furent fondus en huit divisions; les généraux Reynier, d'Erlon et d'Abrantès reçurent une autre destination ; le maréchal Bessières eut l'ordre de l'Empereur de rentrer en France avec la garde impériale. Déjà Napoléon méditait sa campagne de Russie, il devait naturellement affaiblir son armée d'Espagne. Malgré les nombreux renforts que nous avions reçus en recrues venant des dépôts de France, depuis que nous étions en Espagne, l'effectif de nos régiments avait considérablement diminué. Le maréchal Marmont fit verser les hommes d'un bataillon dans les deux autres et envoya les cadres à Bayonne chercher les recrues qui arrivaient de tous les points de la France.

***

Mon bataillon avait été fondu, je dus partir pour Bayonne. A notre arrivée, nous reçûmes huit cents hommes, presque tous jeunes soldats bas-bretons ; il fallait les instruire; nous y travaillâmes sans relâche. Nous étions campés sur les glacis de la place. Pour ma part, je pris beaucoup de peine à apprendre l'exercice à des hommes qui n'entendaient pas un mot de français. Il y avait dix-huit mois que j'étais adjudant-major; aux termes du règlement, je devais être capitaine; j'en reçus le brevet. Mes fonctions d'adjudant-major avec un bataillon de recrues n'avaient plus de charme pour moi, je demandai une compagnie, on me donna celle des voltigeurs à commander. J'y fis entrer tous les vieux soldats blessés qui nous venaient du dépôt; bientôt cette compagnie, forte de cent cinquante hommes, pouvait aborder l'ennemi avec confiance. On nous forma en régiments de marche; nous rentrâmes en Espagne au mois d'octobre 1811.

Mina, à la tête d'une formidable guérilla, occupait la Navarre, le Guipuzcoa et l'Alava. Il attaquait sans cesse les convois, interceptait les communications entre Saint-Sébastien et Tolosa; trois ou quatre mille hommes lui obéissaient. Quand il était poursuivi, il se jetait en Biscaye où, plus d'une fois, il donna de vives alarmes à Bilbao. Il devenait

indispensable de chasser ces nombreuses bandes qui isolaient complètement l'armée d'Espagne de la France : nos régiments de marche eurent cette mission. Celui auquel j'appartenais se mit à la poursuite d'El Pastor, non moins redoutable que Mina; mais ce chef habile, connaissant parfaitement le pays et secondé par les habitants, échappait toujours à nos colonnes, et par des marches et contre-marches incessantes tombait sur nos derrières lorsque nous croyions le joindre.

Je reçus le commandement de trois compagnies et de cinquante gendarmes à pied avec lesquels je fus chargé d'occuper la petite ville d'Aspecia. Il y avait eu des palissades en bois, faites par les garnisons précédentes, que je me hâtai de remettre en état.

L'Empereur, voulant terrifier les guérillas, avait défendu de faire des prisonniers; les troupes régulières étaient seules exceptées de cette guerre à outrance. Presque toutes les nuits, je faisais des sorties dans différentes directions : je rencontrais toujours des partis ennemis qui fuyaient à la première fusillade. Je parvins une fois à m'emparer d'un chef qui paraissait avoir quelque importance, je le conduisis à Aspecia, et, malgré les ordres, mon intention était de l'envoyer en France prisonnier; mais quelques Espagnols Joséphins que j'avais avec moi me demandèrent avec insistance de le faire fusiller, en me rappelant les proclamations qui étaient affichées partout. Je résistai d'abord, mais enfin je cédai. — J'eus tort, car l'humanité aurait dû parler plus haut que la haine des compatriotes de ce malheureux; il fut fusillé par les gendarmes sur la place d'Aspecia. Il mourut avec beaucoup de courage. J'ai toujours conservé un profond regret de cette action; j'étais couvert par des ordres formels, mais il n'était pas dans mon caractère de faire tuer des prisonniers. Combattre l'ennemi à outrance, les armes à la main, mais être généreux après la victoire, tel est le cachet du soldat français. Faire fusiller les prisonniers était une barbarie inutile, car elle ne faisait qu'exciter la haine que les Espagnols nous portaient; ils agissaient du reste de même envers nous.

A quelques jours de là, trois de mes voltigeurs furent pêcher dans un ruisseau, non loin de la ville : ils furent enlevés par des partisans d'El Pastor. Le lendemain, à la

pointe du jour, j'eus la douleur de les voir pendus non loin de nos palissades. Je résolus d'en tirer une vengeance éclatante. Je sus par mes espions que souvent des bandes passaient la nuit dans l'église de Loyola, célèbre par le séjour qu'y a fait saint Ignace, fondateur des jésuites; cette église est à environ une lieue d'Aspecia. Prévenu de la présence de l'ennemi sur ce point, je formai une colonne de cent cinquante hommes de mes meilleurs soldats. Je sortis de la ville par la porte opposée au chemin qui conduisait au couvent. Il était minuit, il pleuvait à verse, j'ordonnai le plus profond silence. Je savais que les Espagnols avaient des postes d'observation pour les informer des mouvements de ma garnison; je fis un circuit de trois lieues pour arriver à Loyola par le côté opposé. Nous approchâmes, dans le plus grand silence, d'une porte extérieure gardée par quelques hommes seulement. Ils furent à l'instant massacrés sans avoir le temps de crier. Nous nous précipitâmes à la baïonnette dans l'église où étaient environ quatre-vingts guérilleros à moitié endormis, ils furent tous tués sur place; je ne voulus pas faire un seul prisonnier, car je ne pouvais supporter l'idée d'avoir à le fusiller plus tard. J'eus un gendarme tué et trois de mes hommes blessés. Je rentrai à Aspecia à la pointe du jour. Cette expédition éloigna pour quelque temps l'ennemi de nos environs : mes trois voltigeurs avaient été largement vengés.

GÉNÉRAL MARQUIS ALPHONSE D'HAUTPOUL

(La fin prochainement.)

LE SERPENT NOIR[1]

VI

Le lendemain, Gilberte était rétablie. Mais son caractère se transforma de jour en jour. Rien ne demeurait que par hasard, de sa moue d'infante maussade. Maintenant, folâtre et allègre, dans cette jupe rouge trop écourtée pour les écorchures de ses genoux, elle nous faisait, durant les promenades, mille niches plaisantes, ou déplaisantes, excitait son chien à pourchasser les brebis noires qui rompaient leurs attaches, s'enfuyaient au galop. Et elle criait : « Tayaut!... Tayaut!... » tels les veneurs des contes. Sur quoi, les paysans accouraient se plaindre, puis réclamaient quelque dédommagement pécuniaire. Néanmoins Domino forçait les haies des fermes, et l'on entendait aussitôt l'essor épouvanté de la volaille qu'il abandonnait pour courir sus au chat, le traquer dans la maison même et jusqu'au grenier, en dépit des vieilles femmes furibondes sous leurs coiffes. Gilberte les narguait, loin d'en avoir peur comme devant. Au contraire, elle gambadait contente de voir son chien indemne des coups.

Sa grand' mère ne réussissait plus à modérer cette dissipation. Seul le docteur matait sa jeune disciple en l'intéressant, dès la première parole, à la pierre du chemin, par exemple. aux silex, aux haches des temps préhistoriques, à la vie et aux

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

mœurs des Celtes, au druidisme, puis à un véritable cours sur les religions comparées de l'Occident.

De ce privilège, la grand'mère était jalouse, bien qu'elle félicitât l'éducateur. Elle considérait sans bienveillance le maigre Breton qui s'animait en discourant, une main sur le guidon de sa bicyclette : à la bifurcation des chemins, il enfourchait sa machine et nous laissait, pour quelque malade enfoui à six kilomètres de là, sous le chaume, dans l'armoire d'un lit puant et sordide. Aussitôt Gilberte et son chien recommençaient leurs habituelles facéties. Elle s'amusait à faire la nymphe chasseresse, galopant de ses jambes halées, à la suite de l'animal.

Afin de rassurer ces dames, je la montrais légère et robuste qui gravissait les pentes, tandis que sa natte lui sautait dans le dos. Je constatais sa force croissante, son entrain, sa bonne mine. Il m'arriva même de m'extasier sur l'excellence de l'air salin pour les filles de cet âge.

— N'est-ce pas?... Vous le remarquez aussi!... — se hâtait de dire madame Élisabeth, dont les yeux triomphaient et rayonnaient. — Si nous restons ici jusqu'à la fin de l'automne, ce sera une toute autre Gilberte, cet hiver, à Paris.

Madame La Revellière haussait les épaules :

— Oui, nous ramènerions une jolie détraquée... Mais vous êtes donc aveugle, Élisabeth!... Cette enfant-là devient folle... Je vous l'affirme, moi... Elle ne ferme plus l'œil de la nuit... Elle s'exalte...

— Quand cela?

— Quand cela?... Quand... trop absorbée dans vos conversations avec le docteur, vous ignorez que votre fille existe... et que vous êtes sa mère...

Madame La Revellière avait dit cela, les yeux enflés, tout à coup, par une indignation longtemps contenue et qui, violemment, éclatait.

— Ah bah!... — se contenta de dire la bru sur un ton d'impertinence mélodieuse.

J'adoptai la contenance de sourire comme devant une querelle futile. Mais je fus bien aise de découvrir que la vieille dame partageait mes convictions. Probablement, ces dames avaient déjà échangé entre elles des propos

aigres-doux sur ce sujet. Pour mieux vexer sa belle-fille, trop indifférente sans doute à ses remontrances habituelles, la justicière s'oubliait jusqu'à les répéter devant moi.

— Hé ! hé ! madame Élisabeth... — fis-je en clignant de l'œil, — il me semble que votre belle-mère... insinue beaucoup de choses... Voilà qui ne promet rien de bon.

Mon air goguenard les froissa toutes deux. Je connus à temps les effets de mon insolence : j'interrompis la conversation en indiquant l'essor d'un croiseur qui essayait sa vitesse à l'horizon bleuâtre, et que je discernais depuis quelques minutes. Par chance, l'excessive curiosité de madame La Revellière la détourna de me remettre à ma place, et de harceler sa bru :

— Mais c'est une île !... Une île flottante !

Voyant le soleil se réfracter sur les chaloupes blanches de tribord, elle les voulut prendre pour des maisons, et les quatre fumées indéfinies pour celles d'un groupe d'usines. Successivement se profilèrent, hors des vapeurs imprécises, cinq îlots d'acier aux formes oblongues. Ils grandissaient en ligne. Tour à tour, ils obliquèrent à l'est, avec leurs mâts fins munis de guérites rondes. Puissantes forteresses, ils avancèrent. Puis ils se suivirent en une file. Plus tard et lentement, ils virèrent de bord, repartirent vers le large sous leurs nuées fantastiques. Peu à peu elles se diluèrent dans l'espace où très vite s'étaient amoindries les cinq masses métalliques, cinq points noirs effacés au joint de l'azur pâle et de l'azur scintillant, au joint du ciel et de la mer.

Ce jour-là, madame La Revellière omit ses réprimandes. Je tâchai de la convaincre de mon amitié, quelle que fût son aversion instinctive à mon égard. Deux faiblesses me la livraient : d'abord un culte pour la mémoire de son fils mort, — et je ne cessai plus de vanter les thèses politiques de Jacques La Revellière, d'écouter ce qu'elle aimait en dire interminablement ; — puis sa curiosité maladive, quasi nerveuse, qui la faisait très certainement souffrir, de ce qu'à l'heure du courrier personne, d'abord, ne songeait à lui résumer le contenu des lettres ; — moi, je m'empressai de lui lire les miennes sous couleur de la consulter.

Au troisième paquet de messages que je lui commentai de

la sorte, entre les tasses à café, sous la tente de la terrasse, madame La Revellière m'octroya une bonne part de sa confiance. Je me plaçai à côté d'elle, sur la banquette du petit break, le jour où nous allâmes en excursion à la grotte de l'Apothicairerie. Durant tout le voyage je lui racontai ma biographie, mes misères et mes succès, mes jours pénibles, et mes nuits triomphantes. Elle n'était pas sans goûter les grivoiseries quand je les enveloppais de périphrases malicieuses. « Allez-y ! je suis un vieux garçon, moi, vous savez... Rien ne me choque plus, rien ne choque les femmes vertueuses quand elles ont de l'âge. Il n'y a que les femmes légères pour s'indigner et se récrier ! » Ma rondeur lui agréa. Elle riait de tout son cœur. Inquiète de notre connivence, madame Elisabeth ne participait guère à cette gaieté : elle affecta de feuilleter un volume venu de Paris le matin même. Ne comprenant rien à mes discours ambigus, mais dont elle flairait le sel, Gilberte tâchait d'approfondir leur vrai sens, bien qu'elle simulât du zèle pour dresser son chien à contempler le paysage. Madame La Revellière eût souhaité que la jeune femme occupât sa fille de quelque façon, et l'empêchât de prêter une oreille trop attentive à mes confidences. Au contraire, madame Élisabeth feignit que toute son attention fût prise par l'examen du volume, afin que la responsabilité de notre sans-gêne incombât uniquement à sa belle-mère, si l'enfant retenait quelques bribes de notre colloque audacieux. Madame La Revellière devinait bien l'excellence de cette manœuvre ; elle se savait dans son tort : il eût convenu de m'imposer silence en finissant de s'égayer, mais c'eût été abdiquer devant le reproche muet, le réquisitoire muet de sa bru.

La vieille dame s'impatienta :

— C'est le livre que vous avez demandé à votre libraire, je suppose ?... *La Psychologie des Foules*... Ouvrage bien sérieux pour être lu en voiture !...

— Je jette seulement un coup d'œil sur la matière des chapitres, en coupant les pages !

— Quel empressement ! Vous auriez pu attendre ce soir pour vous livrer à cette incursion dans le domaine des pensées transcendantes...

— Pourquoi donc? J'aime assez que les accidents de ce paysage interviennent, comme des illustrations, au milieu des idées que mon regard effleure, que ma cervelle imagine, d'après les mots épars. Cela fait une mosaïque de sensations et de conceptions : leurs rencontres bizarres m'amusent!...

— Comme vous posez, ma chère petite, depuis quelque temps! Gardez-vous de jouer à la pédante : ça vieillit... Mais certainement!... Voyons, vous croyez nous étonner, monsieur et moi?... Est-il besoin de nous étonner? Nous garantirions que vous n'êtes pas une bête, et que vous êtes capable de parcourir un tome vert emprunté à la grave Bibliothèque de Philosophie contemporaine...

— Vous êtes bien indulgente... et je vous en remercie...

— Aïe! — nota Gilberte comiquement, — voilà mes bonnes femmes qui se font du vinaigre!...

— Le livre est arrivé bien vite, — épilogua madame La Revellière. — Vous avez donc écrit à Paris le soir même où le docteur vous a blâmée de ne pas instruire, dès maintenant, votre fille sur ces choses, sur ces phénomènes..., comme il dit? La pauvre enfant! Ils vont enseigner à une gamine de treize ans la psychologie des foules... C'est admirable, hein?

Elle se tourna vers moi, me prit à témoin en agitant, au bout de sa main gauche, la trousse aux vingt objets de vermeil et d'argent qui s'entrechoquaient. Madame Élisabeth allégua, sur un ton dédaigneux et calme, que Gilberte l'obsédait de questions auxquelles il était souvent difficile de répondre. La fillette avait des curiosités rares, très intelligentes, que la paresse des grandes personnes écarte d'ordinaire. A propos des querelles, des guerres, des massacres entre huguenots et ligueurs, les « pourquoi » de Gilberte réclamant toute la série des causes politiques, matérielles, sentimentales, philosophiques, ataviques et climatériques, il avait bien fallu rester court. Jean Le Guenn avait raillé cette mère incapable et confuse de l'être. Pour éviter de justes reproches, elle avait hâte de compléter sa science éducatrice.

— Oui... mais surtout vous tenez à garder, dans l'estime du docteur, un avantage que vous tremblez de perdre...

— Je ne tremble pas... Il n'y a pas à trembler... Seulement je trouve sage de reconnaître mon insuffisance et d'y

obvier. Il me semblerait ridicule de m'obstiner dans mon ignorance. Comme mère, je dois à Gilberte cet exemple de franchise et de courage.

En parlant, madame Élisabeth nous regardait, de ses yeux énergiques; puis elle attira Gilberte contre elle et lui montra tel paragraphe du livre qui satisfaisait à des questions antérieures. Madame La Revellière parut admirer le cuir tendu sur les quatre perches de la voiture que traînait, dans le chemin creux, un petit cheval blond, vif et pétulant. La vieille dame secoua la tête, et affecta de soupirer :

— Vous me faites rire, ma chère! vous me faites rire!...

— A votre aise! — concéda la voix joueuse.

Bientôt nous sortîmes, en cahotant, de la longue vallée, de ses roches et de ses prairies. Nous passâmes un hameau peuplé de volailles et de marmots barbouillés. Nous atteignîmes, après deux granges en ruine, une vaste solitude âpre et nue : la lande écorchée par le vent du large. Une lumière rude s'élevait à la fin des ajoncs, derrière les brebis noires. Domino les voulait assaillir, en dépit de Gilberte qui le maintenait sur la banquette. Il gémissait, se dressait, et, de ses pattes impatientes, griffait le cuir. Mais l'équipage s'arrêta devant l'auberge sans qu'il eût pu nous échapper, quelles que fussent les supplications ou les indignations de ses œillades humaines.

En culotte et en guêtres, coiffé de son chapeau breton, le docteur nous attendait là. Sa bicyclette poudreuse reposait contre le mur neuf. Madame Élisabeth l'avait reconnu la première, mais sans nous le dire. Ce silence trop prudent était un indice, encore. Gilberte, joyeuse et brutale, cria :

— Maman, c'est lui!... Tu ne le vois donc pas?...

— Oui... oui, — murmura sa mère, discrète, embarrassée.

Madame La Revellière haussa les épaules. Je n'en finis plus de m'extasier à grand bruit sur les eaux solaires, éblouissantes, que, de-ci, de-là, mouchetaient les petites ailes brunes des barques lointaines. Elle fit effort pour me répondre au lieu de molester sa bru. En descendant, elle se rattrapa :

— Docteur! je suis sûre que cette petite a encore de la fièvre. Tâtez-lui le pouls!

Le Guenn s'empressa. Gilberte lui sautait au cou, grimpant

à son corps émacié comme le long d'un arbre : les jambes brunes enlaçaient les guêtres de cuir fauve. Il se débarrassa d'elle doucement, lui palpa le poignet, puis nous affirma qu'elle n'avait point de température symptomatique, mais le pouls capricant.

— Enfin! — interrompit la grand'mère, — ne vaut-il pas mieux que nous allions achever la saison en Touraine? L'air de l'Océan me semble, depuis quinze jours, l'exaspérer beaucoup trop...

— Peuh! — fit le docteur, et il secoua la tête avec une mine d'hésitation. — Vous songeriez à partir... toutes les trois?... — interrogea-t-il, en levant sur elles son œil triste.

— Nous n'y avons pas pensé une seconde, — se hâta de dire madame Élisabeth; et sa poitrine essoufflée se mut précipitamment sous la soie légère du corsage.

— Mais si Gilberte ne supporte pas davantage le climat?...

A ces mots, Gilberte éclata de rire, bondit de biais et courut en cercle, à cloche-pied, retenant Domino, qui tirait sur la chaîne dans l'espoir d'entraîner sa maîtresse vers les moutons. Ensuite elle se déclara très bien portante. Pour rien au monde, elle ne quitterait Belle-Ile, ni le docteur, ni madame Le Guenn, ni le port de Sauzon, qui était si joli avec sa flottille, ses pêcheurs bleus, les danses des sardinières. Elle les imita en fredonnant, en obligeant son chien à rythmer un pas à gauche, deux pas à droite, trois piétinements lents. Ce qui nous engagea tous à rire. Madame La Revellière fut réduite à grommeler.

La voiture repartit pour aller à Keryannic chercher madame Le Guenn et Marie-Anne : elles devaient se rendre à Port-Donnant et nous y attendre avec le goûter.

Tandis que Le Guenn nous guidait, par les degrés disparates que les schistes des roches plutoniennes forment, devant l'espace, à la pointe de l'Apothicairerie, sa voix protestait timidement que rien ne menaçait encore la santé de Gilberte. Il était normal, à l'entendre, qu'un excès de vigueur nerveuse succédât à la tonification par l'air salin. Après avoir réfléchi, madame Élisabeth, tout oppressée, rappela qu'il existait des bromures pour combattre l'agitation, même pernicieuse : il semblait donc inopportun d'abandonner un pays

salutaire à l'état général de l'enfant. Aussitôt Le Guenn s'empara de cette idée, la confirma, et, malin, pour fuir les objections de la vieille dame, il caracola de schistes en schistes avec Gilberte, tel un faune jouant avec une petite nymphe au pagne écarlate. L'Océan s'étalait vaste et miroitant depuis l'horizon jusqu'à notre falaise qui le surplombait de très haut. Les deux explorateurs, par les sentes et les gradins bruts suspendus au flanc du promontoire, descendirent dans les abîmes où tournait le choc des vagues et rejaillissait l'embrun.

Cependant je nommais aux dames, moins alertes, la série des bromures en usage dans le commerce, et définissais les vertus de quelques drogues efficaces. Déjà, dans les fonds, la fillette et le docteur étaient pareils à deux oiseaux de mer perchés contre l'immense paroi que côtoyent des marches naturelles, difficiles au pas un peu court de madame La Revellière. D'ailleurs le vide, à notre gauche, l'effrayait, quoi qu'elle en dît. Elle laissa les insinuations fâcheuses pour se préserver des glissades, et lutter contre un vertige anodin. Les mouettes tournoyaient et proféraient leurs cris rauques, sous nos pieds, à mi-hauteur de la falaise. Un cormoran filait, le col tendu, dans le couloir liquide improvisé entre deux flots concaves qui s'épanchèrent après son passage.

Ces dames finirent, avec des précautions et le secours de mes plaisanteries, par descendre dans le chaos où s'ouvre la grotte béante, sonore et fraîche. Nous nous détournâmes de la mer. L'écho de nos voix retentit sous l'altitude des voûtes. Au bout de leur ombre, un mont de granit fut brutalement heurté par le soleil subit, qui tomba d'une crevasse et fendit même, en bas, les transparences de l'eau agile où flottaient les tentacules roses de gros polypes gélatineux. Gilberte comparaît cette caverne colossale à la bouche de l'ogre. Les dents incisives étaient ces récifs aigus que sautait la vague du large pour pénétrer dans le lac mugissant de l'antre. Les molaires soudées entre elles le long des joues, c'était le chemin de granit que nous parcourions vers la clarté de la crevasse. Là-haut, indiquait l'enfant, c'était informe comme le palais et l'arrière-bouche. Une nuance rougeâtre faisait ressembler à de la chair les bases des cavernes où s'engouffrait la ruée de flots accourus de toutes parts dans le précipice. L'écolière

nous montra les amygdales, deux amas presque symétriques de roches, à l'apparence d'éponges pétrifiées. Elle répétait ainsi la leçon du docteur, qui s'en égaya.

— Et si la bouche se refermait tout à coup, nous serions croqués comme des pralines...

Par jeu, Gilberte simula des frissons, mais elle perdit presque aussitôt sa joie. Inquiète soudain, elle examina le plafond de blocs entassés, glissés les uns entre les autres, retenus en équilibre par les saillies des parois gibbeuses et verruqueuses, propices aux nids d'oiseaux criards. A ses pieds la mer se rompait sur les amas de rocs, les recouvrait de cascades bondissantes, et s'épanchait dans le lac intérieur, pour être refoulée par les lames accourues à l'inverse, du fond lumineux. Ces ondes grimpaient les pentes, bouchaient les cavernes, s'écoulaient par les fissures, et retombaient au milieu des remous mousseux que formait la rencontre des deux forces liquides. On respirait leur vie froide.

Nous nous expliquâmes comment les premières hordes avaient dû vivre, à l'abri de cette grotte, dans la peur des dragons et des léviathans que recélait, sans doute, chacun de ces antres frappés par les flots incessants, masqués d'écume, puis vidés par le reflux, pour se remplir bientôt d'une nouvelle vague agressive. Madame Élisabeth assura que d'effroyables plésiosaures avaient dû persister longtemps là, quand, de la surface du globe, toute leur espèce avait disparu, et qu'ils avaient apparemment inspiré ces légendes glorieuses pour les saints et les chevaliers exterminateurs de monstres. Quelle tendre Andromède, gardée dans cette grotte par un ichthyosaure pachyderme, n'avait plus espéré le courage d'un Persée, volant de la falaise, la lance au poing, sur un cheval ailé? Et elle nous décrivit toute une scène précieuse, peinte par Gustave Moreau, dans un paysage d'eaux tonnantes et de granits impassibles.

Le Guenn écoutait comme un enfant sage en classe. Sa figure rase, extrêmement jeune, ses yeux tantôt naïfs et tantôt perçants, son costume de cycliste, son maigre corps alerte, son chapeau à rubans de velours lui prêtaient une mine écolière et innocente. Il vibrait au son de la voix que modulait la splendide créature, en deuil sous sa couronne d'algues noires

tressées par l'artiste la plus experte de Paris. Debout à la cime d'une roche, madame Élisabeth s'amusait à choisir ses mots, ses phrases, à raffiner sa pensée pour lui, certes. Car elle me savait indifférent à la littérature, et madame La Revellière l'interrompait en prévenant Gilberte contre la fraîcheur du lieu, l'étroitesse de la piste, les possibilités du vertige, la traîtrise des pierres visqueuses que saupoudre une poussière d'eaux rejaillies. Elle craignait qu'on n'oubliât les ombrelles et que Domino ne se foulât les pattes. Tout cela l'intéressait autrement qu'Andromède, que la lutte des deux flots, que le triomphe du soleil décelant, au fond, les couches glauques du lac, et les voyages des polypes diaphanes aux longs tentacules indolents. Gilberte répétait sa crainte de voir se fermer la mâchoire de l'ogre. Elle allait vers l'issue, traînait sa grand'-mère en dissimulant à peine une terreur absurde. Madame La Revellière appréhendait une crise nerveuse. Elle nous abandonna tous les trois à regret.

En silence j'attendais que, loin de leur cerbère, le docteur et son amie en vinssent à se trahir devant moi. Le Guenn me considérait tout de même comme un camarade assez loyal pour ne pas être indiscret à l'occasion. Madame Élisabeth, m'ayant surpris avec la servante sur les genoux, me taquinait, depuis, suffisamment pour que notre intimité se fût accrue, sinon jusqu'à la confidence, du moins jusqu'à la foi dans une indulgence réciproque et parfaite. Elle continuait à faire des phrases sur la succession des types humains qui avaient dû s'abriter, durant les siècles, en ce lieu, y périr sous les raz de marée, y préparer des instruments ingénieux pour la pêche, y dépecer des proies, y inventer des dieux, y élire des chefs et y consacrer des lois. Le Guenn, se croisant les bras, me parut l'adorer de toute son attention. Je jugeai le moment favorable pour citer cette opinion de Nietzsche :

— « Les femmes ont jusqu'ici été traitées par les hommes comme des oiseaux qui, descendus d'une hauteur quelconque, se sont égarés au milieu d'eux : comme quelque chose de délicat, de fragile, de sauvage, d'étrange, de doux, de ravissant..., mais quelque chose aussi qu'il faut mettre en cage de peur qu'il ne s'envole... » Il me semble que le docteur songe

aux moyens de fabriquer une cage..., en vous écoutant, madame!

Au lieu de sourire, et de me répliquer par des paroles agréables qui m'eussent investi de complicité, je les vis se regarder, lui avec stupeur, elle avec confusion. Après avoir rougi leurs visages, le sang quitta leurs joues. Une pâleur égale posséda leurs traits anxieux.

— Je n'ai jamais songé à emprisonner personne, — balbutia fort sottement Le Guenn.

Et il s'éloigna, ramassa deux pierres qu'il lança, qui rebondirent sur les rocs avant de trouer l'eau.

Madame Élisabeth me gronda brutalement :

— Les impertinences de Nietzsche ne valent pas toutes qu'on les place dans la conversation... Ne pensez-vous pas?...

Je m'inclinai, mais ne cédai point. Au contraire, je murmurai, sous l'inspiration de mon philosophe :

— Ce qui provoque le respect et souvent la crainte de la femme, c'est l'immensité insaisissable et mobile de ses passions comme de ses vertus; et ce qui provoque notre pitié à son égard, c'est son aptitude à souffrir parce qu'elle est, plus que tout autre animal, assoiffée d'amour, partant condamnée à la désillusion.

Ainsi que sous l'injure d'un soufflet, elle se rebiffa de toute l'attitude, et fit un pas vers moi, les sourcils courroucés, la bouche tremblante. Mais elle ne sut que faire éclater un rire faux, s'étant reprise à temps :

— Ah! quel drôle d'apothicaire vous faites!...

— Riez! riez!...

Ma victoire était patente : ils se trouvaient l'un et l'autre convaincus d'amour par mon audace. Je savourai la satisfaction de les sentir gênés, peureux, éperdus, au milieu de cette grotte sonore où l'écho de nombreux ricochets se répercuta dans les cavernes rougeâtres envahies puis évacuées par les remous de l'Océan. Quelle que fût la science de l'un, quel que fût l'orgueil de l'autre, ils demeuraient comme deux pauvres fugitifs que traquait la meute de mes grimaces sarcastiques et de mes silences narquois. Le couple fit mine d'attendre l'assaut formidable de la vague sur les roches, et de l'admirer lorsqu'elle franchissait l'obstacle des blocs, les

recouvrait de ses cataractes, projetait des fusées d'écume et des poussières fluides qui retombaient en pluie sur les flaques laissées dans les creux. Ce tumulte accompagnait d'une musique violente les angoisses de deux âmes furieuses, douloureuses, honteuses d'être mes jouets dans ce décor de féerie aux voûtes d'ombre, aux profondeurs illuminées par le soleil.

— Il est temps de partir, — déclara le docteur.

Et il nous précéda, sans tourner la tête vers cette belle femme qui marchait, les regards au sol, les joues livides, accablée de passion certaine.

Sans doute, pendant le reste de la promenade, allait-il me prendre à part pour m'instruire ou me supplier. Il n'en fut rien. Prestement, avec une célérité de gamin, il escalada la série de roches brutes. Là-haut, il empoigna sa bicyclette, entraîna Gilberte et Domino, comme s'il eût prétendu fuir la présence de madame Élisabeth, et même comme s'il lui gardait rancune de ma sagacité.

Ce manège était incompréhensible : pensait-il me donner le change en jouant l'innocence d'un homme simple qui n'eût point découvert, en mes plaisanteries, des allusions à peu près directes? Il parut s'acoquiner à ce genre d'hypocrisie. D'ailleurs, la jolie veuve imita cette sotte tactique. Elle affecta d'enjoliver mille phrases relatives aux aspects de la côte que nous longeâmes par monts et par vaux, afin de gagner l'endroit où madame Le Guenn et Anne-Marie devaient nous rejoindre, avec la voiture chargée d'un lunch plantureux ; — car nul chemin praticable aux véhicules ne borde la corniche avancée sur la mer, entre l'Apothicairerie et Port-Donnant. — Madame Élisabeth ne cessa point de prodiguer sa rhétorique pour madame La Revellière et pour moi, dans l'intention de me faire accroire qu'elle ne réservait pas cette faveur au seul Le Guenn, et que je m'étais mépris si je l'avais crue désireuse de le charmer par une telle verve. Elle improvisa des métaphores pour nous chanter les ondulations de la lande déserte, piquée de bruyères roses, semée de coquillages minuscules, tapissée d'ajoncs drus, déprimée en vallons secrets, bossuée en monticules où s'élevait le vol silencieux des courlis. Notre amie compara les schistes à des

vagues grises figées tout à coup dans leurs élans, leurs apogées, leurs oscillations et leurs chutes, pour former un rempart indéfini, surplombant, de quarante mètres, les marbrures variables de l'eau verte, les mouvements du flux au pied des promontoires caverneux et les plaines scintillantes de la mer. Madame Élisabeth célébra les eaux, leurs moirures de lumière et d'ombre que dispensait une horde géante de nuages surgis dans la coupole incolore du firmament, avec des gestes de colosses sculptés, ou des profils lointains de montagnes glaciaires : cette armée de titans amenait, derrière elle, de l'horizon, tout un décor d'Ossas et de Pélions obscurcis déjà par les vapeurs des abîmes. Le soleil s'enveloppa. Des pans de pluie furent chassés par le vent vers les îlots solitaires, entourés de mouettes flânantes et criardes, plus blanches dans l'air assombri. L'averse arrivait : elle frappa, de ses rayures obliques, l'Océan violâtre qu'elle effaçait derrière elle, qu'elle rétrécissait entre sa toile d'argent vif et les baies de cette morne côte assiégée par la rumeur des fantômes liquides grimpant aux bastions de granit, lançant leurs tentacules d'eaux véhémentes, hissant leurs chevelures d'écumes jusqu'aux cimes des caps tristes, s'engouffrant, par tourbillons hurleurs, dans les détours des anses mystérieuses, et s'effondrant sur les lits des goémons visqueux.

Les rangs pressés de la pluie gagnèrent les falaises, brunirent les schistes, mouillèrent les ajoncs. Ses pointes fines piquèrent nos visages nus et fustigèrent nos pèlerines, vite déployées malgré les entreprises du vent qui pénétrait les laines de nos vêtements et les chairs de nos muscles. Gilberte essaya la résistance, en gambadant. Puis elle feignit d'être enlevée et de chavirer, les bras déclos, comme les mouettes en détresse dans l'air. Madame La Revellière l'appela sévèrement : l'infante devint maussade, furieuse, et se renfrogna sous le capuchon qu'on lui mit de force. Elle eût voulu suivre le docteur, qui nous précédait de beaucoup, seul, tirant sa bicyclette à travers les ronciers, dans les courbes des petits fjords où la mer dégorgeait sa mousse. Les flocons d'embruns jaunes s'envolaient, telle une neige de tourmente, vers les déserts des pâturages et le village embu là-bas, autour du phare immuable. De son corps sinueux dans le fourreau de caout-

chouc, madame Élisabeth protégeait sa fille et la câlinait. Madame La Revellière se plaignit d'avoir à glisser dans les combes, à remonter les pentes, sans autre salaire que la vue de l'Océan noyé par les brumes.

Une rafale, heureusement, les déchira, les roula, en fit des banderoles cendreuses, vite expédiées vers l'est et le détroit. Des gouttes brillèrent et se dorèrent aux épines des ajoncs. Le soleil darda des rayons nouveaux sur l'Océan balayé, qui resplendit par toutes les crêtes de ses vagues innombrables. Les blancs dragons des flots dévoraient les promontoires, les récifs étalés devant, pareils à des léviathans gardiens d'un trésor légendaire, — de cette émeraude, peut-être, que devenait tout à coup l'île fraîche, dans son chaton de schistes et de granit.

Nous en parcourions la courbe, trop étouffés par le vent pour échanger des paroles. Échappée à sa mère et à son capuchon, Gilberte galopait sur la corniche, de toute sa grâce vive. Le pagne écarlate claquait autour de ses flancs minces, contre l'azur apaisé du large. Il advint qu'à pourchasser sa fille, madame Élisabeth s'éloigna de nous, et rejoignit, intentionnellement ou non, le docteur. Après une dégringolade dans les roches, où je soutins madame La Revellière, nous la suivîmes sur l'immense plage de Port-Donnant, que laminait l'énorme volute d'un flot vert, toujours ressurgi dans le recul de ses décombres, pour accourir encore, concave et mugissant, pour s'écheveler en écumes, pour s'écrouler en bouillons violents, puis s'étendre en nappes mousseuses jusqu'à nos pas, jusqu'au paysage africain de dunes claires, d'herbes malingres et de pâles fleurettes.

Le docteur et sa compagne, qui devisaient, s'occupèrent d'en cueillir. Je vis madame La Revellière les regarder. Elle observa que, faute de surveillance, Gilberte se mouillait les chaussures pour ramasser le bâton que Domino venait de laisser choir en s'ébrouant, au sortir du flot. La vieille dame ne se contint plus, et me pria d'observer cette négligence maternelle. D'autre part, la silhouette maigriotte de madame Le Guenn se démenait en vain, à l'autre extrémité de la plage, sous l'abri des roches tragiques, afin d'attirer l'attention du couple. Eux ne l'apercevaient point, tout à leur

récolte. Madame La Revellière murmura qu'ils passaient les bornes de la bienséance.

— Pourquoi donc? — demandai-je, l'air naïf.

Elle eut l'envie de me confier ses soupçons, mais jugea convenable de se raviser :

— Élisabeth ne prend pas garde aux bêtises de la petite... pour bavarder, pour étonner ce pauvre docteur, avec son éloquence de rapin!... Je n'ai jamais vu pareille bavarde, je vous le jure... Et pour quoi dire, grand Dieu! Des banalités que nous avons lues vingt fois dans les petits journaux littéraires!... Ce brave Breton écoute ça, bouche bée... Que les savants sont bêtes parfois!...

— Vous êtes dure! Il est naturel qu'une jeune femme aime briller... Tout à l'heure, quand nous marchions ensemble tous trois, elle nous a composé de bien jolies métaphores...

— Alors vous croyez qu'elle se mettait en frais pour vous et moi?...

— Et pour qui donc?

— Mais pour elle-même... pour s'applaudir en catimini!

Madame La Revellière avait hésité à prononcer le nom du docteur. Elle eut la prudence d'inventer une autre fin de sa réplique. Mais j'avais surpris son intention réelle, qui était de me dénoncer le flirt, et de s'en plaindre.

Je me félicitai : madame Élisabeth aimait le docteur; elle prêterait au ménage la somme indispensable pour mener à bien les expériences du sérum. Sans bourse délier, ou presque, la Compagnie pourrait acquérir la propriété de la drogue, au bon moment. J'aurais, de la sorte, satisfait les commissaires des comptes, en épargnant la caisse, et le conseil d'administration, en lui assurant une affaire très lucrative. Donc j'aurais le droit de réclamer une bonne commission de quarante pour cent sur toute ampoule de sérum vendue.

Telles furent les idées qui m'illuminèrent le cerveau pendant que ma compagne m'invitait à presser le pas afin de rejoindre madame Le Guenn. Nous la trouvâmes au milieu de paniers couverts. Elle protégeait la flamme miraculeusement allumée sous le réchaud de la théière. Anne-Marie débouchait un flacon. Dans les brides courbes de sa coiffe le vent faisait rage; et les cheveux fins voilaient ses taches de

rousseur. Elle sut me sourire à la dérobée, même se frôler à moi, en m'indiquant dans l'aile de la falaise une grotte alors presque comblée par le flux qui noyait aussi les bases des pyramides de granit ruisselant au soleil. La chaleur de son corps tiédit ma manche.

Déjà la grand'mère vérifiait le pouls de sa petite-fille, dénonçait la fièvre, demandait encore au docteur si l'air de l'Océan était, ou non, devenu nuisible. Très calme, il répondit qu'il ne pouvait, tout de suite, se prononcer, qu'il lui fallait un certain temps d'étude, que, pour lui, d'ailleurs, les crises ne se reproduiraient plus.

— Laissez-lui le loisir d'étudier au moins les symptômes ! — dit madame Élisabeth.

— C'est que je préférerais partir avec Gilberte, plutôt que de la voir tomber malade à Belle-Ile ! — riposta péremptoirement la belle-mère.

— Mais je ne veux pas partir... Je suis heureuse comme tout, moi ! — déclara l'enfant.

— Ce serait vraiment dommage de briser sa joie... Jamais je n'ai vu ma fille d'une si constante humeur, — allégua madame Élisabeth.

— Sauf quand elle pleure sans cause des matinées entières... Et puis, n'avez-vous pas remarqué les rougeurs qu'elle a sur la peau ?

— Non...

— L'air salin attaque parfois l'épiderme des enfants arthritiques et nerveuses...

C'était madame Le Guenn qui, sans quitter la flamme de la bouilloire, secondait ainsi froidement le courroux de madame La Revellière. Le docteur se récria, tout en se permettant de choir dans la mollesse du sable :

— Ma chère, tu t'avances beaucoup... Le cas est assez rare... On ne l'a jamais bien constaté...

— Yvonne veut jouer à la doctoresse : elle est tout à fait amusante ! — jugea madame Élisabeth.

Et sa voix sifflait.

Madame Le Guenn sourit, sans grâce, de ses petites dents jaunes, de ses lèvres éternellement gercées. Elle réunit ses cils courts pour discerner mieux la belle cousine insolente.

Madame La Revellière soutint qu'à vivre avec son mari comme elle vivait, Yvonne avait dû ramasser quelques notions médicales. Le Guenn le concéda, mais il lui dénia le sens de la thérapeutique, tout en lui reconnaissant une mémoire sûre des théories. Ensuite il affecta de cacher, avec sa main, un bâillement bref, comme si toute cette discussion lui paraissait oiseuse, infiniment. Même il se coucha dans le sable, réclama qu'Anne-Marie découpât le gâteau breton composé de farine, d'œufs et de lait, garni de raisins secs, et que l'on nomme un *far*.

Nous mangeâmes, nous bûmes, nous félicitâmes notre hôtesse sur la perfection du lunch. Le thé nous réchauffa. Les croquettes au poisson étaient succulentes. Le *far* méritait qu'on le savourât. L'alcool de cidre flatta nos palais. Je n'eus pas d'autre occasion, ce jour-là, de me renseigner davantage. A vrai dire, les tactiques de Le Guenn me déroutèrent un peu. Quand nous eûmes regagné la voiture dans les sables où elle s'était enlizée jusqu'aux moyeux, il ne témoigna guère de politesse envers madame Élisabeth. Seul de nous, il s'installa sur la banquette du cocher, sa bicyclette devant lui, et dédaigna ce que nous disions dans l'intérieur du break. A la première croisée de chemins, il sauta sur la route ferme, nous salua, enfourcha sa monture d'acier et s'engagea par une venelle, sous prétexte de visiter une paysanne en couches dans une ferme à l'écart.

Sans doute se défiait-il. Sans doute avait-il peur de se trahir encore, et préférait-il fuir. Mais fuyait-il la tentation ou la médisance? Et s'il fuyait, cela signifiait-il qu'il en était toujours à hésiter devant la faute? Je ne demeurai certain que de ceci : d'une part, madame La Revellière soupçonnait sa bru de le séduire ; d'autre part, madame Le Guenn, bien que très pauvre, très économe, et très prudente, avait risqué de perdre trois pensionnaires si utiles à sa maigre bourse, en accusant l'air salin de gâter la peau des enfants arthritiques, et en offrant ainsi à la vieille dame alarmée un motif de partir. Il fallait que l'épouse souhaitât secrètement ce départ, et de toutes ses forces. Donc elle redoutait l'influence de madame Élisabeth sur Jean Le Guenn. Elle défendait son frêle bonheur. Je résolus de la confesser.

Le lendemain, elle et moi, ainsi que madame La Revellière, continuâmes d'épier le couple, pour des motifs différents. L'une protégeait l'avenir précaire de sa vie misérable et tout son espoir modeste d'amour partagé ; l'autre veillait à ce que le nom de son fils défunt ne fût pas compromis dans un scandale; moi, je « suivais l'affaire en train ».

VII

Malheureusement, quelques jours s'écoulèrent sans autres indices. Le docteur et madame Élisabeth semblaient en froid. Pourtant ils ne se boudaient pas comme des amoureux qui usent d'afféterie en s'évitant. Non. Ils se traitaient à la bonne franquette, comme de simples camarades ; et toutes nos suppositions manquèrent de s'évanouir.

Je m'ennuyai. Anne-Marie devenait intolérable, par sa manie d'accourir s'asseoir sur mes genoux, et de peser de tout son corps, contre mon estomac, si je me retirais dans ma chambre pour les loisirs de la digestion. Elle entourait de mon bras sa taille. Pressé entre elle et le dossier du fauteuil, ce membre s'engourdissait : des fourmillements le lancinaient. En outre, les acides corrosifs de la dyspepsie étaient secrétés dans mon viscère quand le poids de cette amoureuse s'affaissait contre ma poitrine. Ainsi, câlinement, elle me torturait. A d'autres moments, sur sa tendre prière, je devais m'étendre, me renverser à demi contre son épaule. Or j'ai toujours les narines embarrassées par une espèce de coryza chronique. Dès que je penche ma tête en arrière, j'ai besoin d'éternuer violemment ; des mucosités se forment dans ma gorge, l'emplissent et m'étouffent. Il fallait alors me dégager, tousser, trouver mon mouchoir, y cracher en grimaçant : toutes choses qui me mettaient en ridicule auprès de cette jeunesse indemne des maux habituels au quadragénaire. Les jeux galants ne me conviennent qu'à distance des repas, le matin principalement, de onze heures à midi, lorsque le petit déjeuner est entièrement élaboré par le mécanisme de la chymification. A cette heure-là, mon amie, sous la sur-

veillance de madame Le Guenn, nettoyait les plats et les verres, ou bien ordonnait l'appartement des pensionnaires, vidait les eaux, rinçait les cuvettes, décrassait les peignes et fourbissait les bouchons métalliques des flacons. Retenue par son service et par les commandements, elle ne pouvait me visiter à la seule heure où sa présence pût m'être délicieuse. Il y avait donc incompatibilité complète.

Je n'osai plus la gronder : ses yeux rouges et sa mine déconfite avertissaient les tiers de son chagrin secret. Ils eussent pu dénoncer notre commerce à madame Le Guenn dont je voulais à tout prix capter la confiance.

Anne-Marie avait-elle la permission de sortir, elle me donnait rendez-vous dans la lande. Quelle que fût mon envie de l'éconduire, je craignis toujours de la fâcher irréparablement, depuis la scène de naguère; et ce n'était pas dans le programme de mes tactiques. Force me fut de jouer, à maintes reprises, mon rôle de séducteur. Je la rejoignais pour entendre, une heure durant, les histoires macabres que cette franche Bretonne adorait dire : marins perdus en cette mer devant nous brillante et vaste; leurs fantômes guettent les gens sur les routes pour obtenir des messes; ils les épouvantent par des allures sinistres et des paroles ambiguës. A se faire peur, Anne-Marie éprouvait du plaisir. Le silence de cette morne lande confirmait l'atrocité des histoires. Anne-Marie décrivait des cimetières nocturnes. Elle amplifiait la légende de cette fille qui dut coudre un cadavre dans le linceul, entre le premier et le dernier coup de minuit : c'était là le châtiment pour avoir embrassé, dans l'église, son promis, sans remarquer, parmi l'ombre, le cercueil mal clos sur le mort qui attendait d'être enseveli. L'imagination de la servante inventait facilement des péripéties, même des colloques entre les personnages. Elle m'indiquait une vieille trottinant le long du ciel, sur l'horizon. C'était la parente de cette épicière qui, toute une nuit de tempête, à marée basse, transporta dans sa carriole, par la grève de Kéritis, un singulier bonhomme : il haletait sous une charge énorme et invisible, celle de ses crimes apparemment. A l'aube, quand s'éclairèrent les montagnes livides des eaux, le voyageur se dissipa, tel un petit brouillard, sous la bâche de la charrette; et

l'épicière entendit le flot lui mugir qu'elle irait en paradis, pour avoir, charitable, tiré du Purgatoire une âme en peine.

En s'écoutant, Anne-Marie s'exaltait un peu. La coiffe oscillait sur le diadème de soie rose, à mesure que la simple fille montrait, de ses gestes, les choses horrifiques et certaines. Souvent elle se retournait comme pour apercevoir des Korrigans malicieux qui se fussent gaussés d'elle. Et son nez se pinçait, et ses pommettes pâlissaient sous les taches de rousseur. Alors elle se réfugiait dans mes bras, elle cachait sa face dans ma poitrine. Sans doute, cette peur absurde renforçait par contraste la satisfaction de se croire protégée, caressée, chérie. Et c'était là le raffinement de cette innocente, soit qu'elle s'attardât dans ma chambre de Keryannic, soit qu'elle me pût décider à des promenades sentimentales, les jours où elle allait renouveler la provision d'œufs et de volailles chez sa mère, dans la ferme de Borderune, sise non loin de la côte sauvage qui regarde le large.

Je prenais prétexte de visiter, avec ce guide, les délicieux vallons humides où les vaches paissent l'herbe d'étroites prairies encaissées entre les plateaux à cultures. Nous montions d'abord les ruelles abruptes de Sauzon. Je faisais volte-face, en haut, pour contempler, par delà les toits, le port, ses quais où conversaient les groupes des pêcheurs, les barques à l'ancre, les voiles carguées, les deux brise-lames, le phare trapu, puis le cap de blés mûrs surmontant des roches tragiques, au bout desquelles accourait la mer, tantôt sombre et argentée, tantôt bleue et frémissante, toujours enfumée à l'horizon par le passage des steamers, et les manœuvres des torpilleurs. Après l'ascension du bourg si bien fleuri de roses trémières, nous traversions une campagne riche en avoines et en seigles époussetés par la brise. Anne-Marie nommait les possesseurs. Elle saluait à la lucarne du moulin, en croisant la route de Locmaria, la figure rasée du paysan qui soulevait son chapeau de paille à grands velours. Le petit chien loulou aboyait. Nous redescendions par une pente roide entre les ronces des mûriers bordant le chemin. Un pont sautait le ruisseau dissimulé sous le cresson et les parasites. Alors nous goûtions la parfaite solitude d'une longue vallée, pleine de

fraîcheur bien que dépourvue d'arbres. Les vaches lentement y mouvaient leurs corps tachetés, pour exercer leur langue sur des touffes nouvelles.

Anne-Marie s'alanguissait contre moi, fière de m'entendre lui réclamer une autre histoire sur l'Ankou, qui est la Mort, sur le roi Grallon et sa fille Dahut, sur les poissons à têtes de femmes qui viennent du large avec la tourmente, pour chanter dans l'enfer de Plogoff, à la Pointe du Raz, les *requiem* des naufragés. Elle me sut gré de mes questions. M'intéresser lui parut glorieux. Certainement elle ne se doutait pas que, pendant ses interminables discours, je préparais ma correspondance du lendemain, mes lettres aux pharmaciens et docteurs de la région, celles à l'administrateur délégué de la Compagnie, et aux gérants des fabriques d'iode. Elle ne s'en doutait pas, lorsqu'elle me racontait, de nouveau, comment son père et sa mère avaient quitté Pont-Aven pour recueillir ici l'héritage d'une grand'tante qui jadis avait épousé, folle d'amour, un marin de Belle-Ile, devenu cultivateur après la mort de ses aïeux. Anne-Marie regrettait les arbres de Pont-Aven et le riant pays que domine l'église de Riec.

Moi, je ne lui parlais guère, puisque je méditais sur le taux des courtages. Mais il m'agréait de tiédir mes lèvres contre la nuque fauve que découvrait la collerette à mille petits plis, et contre les salières de la gorge juvénile. La petite me croyait ému. Ainsi que les chattes langoureuses, elle me frôlait.

Nous parvenions à une éminence que surmonte la ruine d'une maisonnette. Les murs sont encore debout, mais le chaume fut dérobé pour les feux d'automne, par les laboureurs qui déjeunent au milieu des guérets. Là nous apparaissait toute la configuration de l'île, cernée par l'étincellement de la mer au soleil. Les hameaux sont posés au milieu des champs. L'unique bois de sapins, au centre, verdoie. Le phare de Bangor domine, à l'ouest, avec sa colonne grise surgie des maisons de Goulphar pour envoyer, la nuit, à quatre-vingts milles, le geste magique de son rayon. Vers la Pointe des Poulains, au nord, s'affinait la forme de cette terre oblongue, durement éclairée, couverte de moissons prêtes pour la faux,

et parsemée de bétail qui paissait les ajoncs des landes jusqu aux chaos des rochers noirs, jusqu'aux fjords profonds où tonne le ressac, où jaillissent les gerbes liquides.

Anne-Marie me laissait à l'ombre de la chaumière détruite, et se rendait chez sa mère, où il m'eût ennuyé de la suivre. Alors je déployais mes journaux de médecine. Je me reposais, assaini, fortifié par cette lumière rude. Elle désignait nettement tous les profils des demeures lointaines, leurs façades blanches, et aussi les voiles penchées sur l'horizon des eaux, et même, au bord d'une route, deux menhirs moussus. Quels hommes des temps primitifs avaient séché leurs longues chevelures aux feux flamboyant contre ces pierres druidiques? Quelles femmes en robes de goémons avaient mêlé les herbes et les viandes dans les sébiles de granit pour le repas de la horde chasseresse, pêcheuse, dont les enfants aiguisaient les harpons de bronze? Quelles prêtresses avaient préparé les simples breuvages salutaires, point si différents de ceux que notre chimie préconise? Je me plaisais à me souvenir des études faites sur les panacées des sorcières, à songer quels raisonnements avaient guidé ces antiques pharmaciennes cherchant, par la lande et les prairies, la jusquiame, l'ellébore, la belladone, afin de calmer les fièvres des colosses aux blessures béantes.

Quand revenait Anne-Marie, j'étais toujours en proie à quelque calcul urgent, à quelque méditation d'affaires. Mes rêves de réussite me captivaient mieux que ses caresses hardies. Pour agréables que fussent ses formes et son empressement, le poids de son corps m'écrasait un peu quand elle s'asseyait sur mes genoux. Je regrettais la lecture interrompue par ses baisers, quoi qu'ils fussent savoureux. L'espoir de combiner un bénéfice me possédait trop pour que je susse m'y soustraire, et répondre chaleureusement aux agaceries d'une fille jeune, curieuse de voluptés. Elle ne comprenait guère pourquoi la solitude du lieu et l'abri discret des murs en ruine n'étaient pas utilisés par notre amour. Anne-Marie ne m'était vraiment précieuse qu'à regarder dans son costume étrange. Je l'aimais droite en sa robe noire, à manches courtes et amples. Je l'aimais svelte, ronde, dans son corsage à courbes de velours. Je l'aimais marchant d'une vive allure, sous le tablier de

lampas amarante. Je l'aimais riant, secouant la tête par-dessus la large et raide collerette qui couvrait à demi le dos, dégageait la nuque, s'étalait sur les épaules et s'échancrait, pareille à un col de marin, contre la broderie de la guimpe. Je l'aimais comme un personnage d'estampe. Elle était trop innocente pour me valoir de grandes satisfactions sensuelles. Il m'avait plu de la séduire afin de me témoigner ainsi la réalité de mon pouvoir. L'expérience faite, je me lassais des récidives. D'ailleurs, paysanne et servante, elle ne soignait pas méticuleusement sa denture ni son haleine, bien qu'elle eût coutume de laver son corps dans la mer. Et je suis là-dessus fort délicat. Les courtisanes de Paris nous habituent à de telles exigences.

Lorsque j'avais réussi à décourager les tentatives de mon amoureuse, je l'interrogeais avec adresse sur la sympathie qui liait madame Élisabeth au docteur. Anne-Marie n'était pas fine au point d'avoir remarqué ce commerce subtil et sans évidence. Elle déclara que son maître se consacrait à l'éducation de Gilberte. Paresseuse et incorrigible d'abord, la petite La Revellière, maintenant dévorait les livres qu'on lui prêtait. Je n'ignorais pas qu'elle avait appris, dans ses promenades avec le docteur, de la botanique, les noms des étoiles, la géologie de Belle-Ile, l'histoire de Fouquet, de Louis XIV, et du siècle classique. Fort intelligemment, Le Guenn transformait l'étude en causeries innombrables, éparses, dirigées toujours par une question de l'enfant. De là reconnaissance manifestée par les dames La Revellière à l'égard de leur hôte. La servante le vénérait trop pour croire qu'il pût désoler sa femme en courtisant les autres : elle repoussa toutes mes insinuations avec une sorte de colère. Du reste, madame Le Guenn, à son avis, était une sainte. Personne n'eût voulu la contrister, encore moins son mari, qu'elle adorait et qu'elle choyait de tout son dévouement.

Sur le compte de madame Le Guenn, la servante ne tarissait point d'éloges. C'était, à vrai dire, cette admirable femme qui, la sachant agonisante, était venue la voir, après le docteur, à Borderune. Déjà la mère avait allumé les bougies et placé le crucifix sur la table, derrière la soucoupe d'eau bénite. Madame Le Guenn avait obtenu d'emmener la moribonde,

en voiture, à Keryannic. Guérie par le sérum du laboratoire, Anne-Marie avait été traitée ensuite comme une parente, puis instruite dans le métier de camériste et de couturière, gagée suffisamment pour que le fermier exemptât sa fille d'aller travailler aux sardineries où l'on attrape des maux de gorge, à cause de l'humidité, et souvent les fièvres, à cause de miasmes dégagés par les poissons pourris que l'on conserve en tas, de juin à septembre, pour les vendre alors comme engrais. Bien plus, madame Le Guenn avait admis que sa protégée eût un amoureux dans la flotte, à condition que l'on promit de s'épouser, dès la libération. La bienfaitrice espérait même installer la boutique du jeune ménage, après la noce : une bonneterie.

Tout à coup Anne-Marie m'avouait, en pleurnichant, qu'elle ne se pardonnait pas de m'avoir accordé ses faveurs premières : aussi ne m'avait-elle pas encouragé, sans le prévoir, à conquérir les autres de vive force ? La politesse m'obligeait aux consolations d'un scepticisme affectueux ; et la finaude en profitait pour ensevelir ses regrets dans nos joies sensuelles. L'évocation de son repentir lui procurait la même peine que lui fournissait le récit des légendes macabres : la petite Bretonne recherchait ces douleurs légères afin d'accroître, inconsciemment, par le contraste, la valeur de ses plaisirs. Aimer, pour elle, c'était prendre refuge dans la vigueur d'autrui, quand l'assaillaient les fantômes ou les remords appelés par son imagination craintive. Ses sentiments à l'égard de madame Le Guenn et du docteur provenaient du même principe. Faible, elle se donnait aux protecteurs. Son fiancé l'avait prise, un jour qu'elle avait eu peur d'un bœuf qui galopait à travers champs, la corne basse, et le mufle audacieux. De l'Océan, elle parlait avec terreur. Si je m'étonnais qu'aucune maison n'eût été construite sur la côte sauvage, devant le spectacle du large infini, Anne-Marie joignait les mains. En ce lieu, les rafales d'hiver bousculent les hommes les plus solides. Même sur la terre ferme, elles repoussent la porte contre qui veut l'ouvrir du dedans, et souvent vous la jettent à la face, vous blessent. Les grands flots noient les plus hautes roches ; ils les habillent de leurs cascades. Les vagues raclent les grèves, et parfois enlèvent les pêcheurs de crabes

dont les cadavres sont roulés, ensuite, parmi les dents des roches, avec leurs linceuls de varechs et d'algues.

Je remarquais au reste que, dans les vallons et les chemins creux, les venelles et les rues, Anne-Marie se disposait à la joie, tandis que sur les plateaux et les falaises elle inclinait à la tristesse. L'espace des eaux la navrait. Elle grimaçait au vent qui secouait rudement sa robe, ébouriffait sa chevelure, ébranlait les brides recercelées de sa coiffe, retroussait le lampas de son tablier amarante. Telle que toute sa race, elle aimait à se clapir loin de l'élément dévorateur, le dos au vent. Eux-mêmes, les hameaux de l'île sont toujours abrités par les replis du terrain, ou bien orientés vers le détroit et la plage de Quiberon, vers ce qui n'est pas le mystère de l'étendue.

Au Christ, à la Vierge, aux saints, madame Le Guenn aussi confiait son âme tremblante devant le destin que lui faisait le labeur ruineux de son mari. Curieuse des traditions, elle y recherchait, pour y tapir son esprit, la vieille Bretagne des menhirs, des dolmens, des cimetières et de leurs églises basses aux pierres ouvragées, fouillées, timbrées d'armoiries, crevassées, moussues, la Bretagne des costumes, des processions indéfinies, des légendes funéraires, la Bretagne aux traits d'aïeule, mère plus simple et plus sincère en ses pensers de jadis, mère véritable des cœurs armoricains, mère blottie dans le giron des siècles aussi vieux que le granit des falaises autour de Belle-Ile.

Notant ces influences géographiques et climatériques sur le caractère de mes deux Bretonnes, je méditai la composition d'un élixir capable de les soustraire à cette dépression morale, à cette résignation passive d'une race trop sûre de sa chétiveté. On compte dans la province trois millions d'habitants à peu près, desquels trois cent mille sont assez intelligents pour désirer le remède de leur malaise, et cinquante mille en état de le payer. Je pus conclure que vingt mille personnes environ achèteraient, par an, un flacon d'élixir. Après une campagne contre l'anémie et le lymphatisme, rondement menée dans les revues médicales, après une bonne publicité, tant à la troisième page des gazettes régionales, qu'à la quatrième des journaux conservateurs publiés à Paris,

et lus dans les châteaux ou les maisons urbaines des rentiers, les acheteurs afflueraient. A vendre le flacon trois francs, le bénéfice serait encore de cinq mille francs, si je suppose que dix mille personnes seulement le demandent d'abord au pharmacien. En effet, le verre de la fiole nous coûte sept à huit sous, les étiquettes, notices et enveloppes quatre à cinq sous, la publicité, par flacon, un franc, le gain de l'apothicaire quinze sous, et le liquide deux sous. Donc le bénéfice net par flacon devait être de cinquante centimes : soit cinq mille francs pour dix mille fioles écoulées. Notre usine de Bois-Colombes possède l'outillage nécessaire, sa verrerie, son imprimerie, ses laboratoires, ses contrats annuels passés avec la presse parisienne et départementale. Selon mes prévisions, l'effort d'un pareil lancement n'exigeait de la Compagnie que quinze à dix-sept heures de travaux comptables par mois, chiffre insignifiant. Moi je pouvais toucher sur l'affaire deux mille francs pour la peine de rédiger un rapport, deux articles scientifiques de publicité, un texte de circulaires, et une dizaine de lettres ou d'instructions aux employés. Le jeu valait la chandelle. C'est alors, que je décidai de livrer au public le *Régénérateur Guichardot*, numéro 3.

Eh bien, ce n'est pas deux mille francs que j'ai touché mais dix-sept mille huit cent vingt-quatre, pour ma seule et unique part. Les bourgeoises et la petite noblesse bretonne se ruèrent sur mon produit. Je ne prétends pas que l'âme bretonne sera métamorphosée pour cela, dans les prochaines générations. Mais enfin j'ai éveillé des curiosités endormies, j'ai excité l'attention de personnes rêveuses et mystiques. J'ai dévié, vers la médecine et la science, des songeries naguère purement vagues ou religieuses. C'est une victoire du progrès, autant dire de la République. J'ai simplement accompli mon devoir de licencié, en aidant l'évolution des esprits vers le culte de ce que nous appelons le « Nouveau Réel ». J'ai loyalement tâché de servir la thèse de mon maître Nietzsche :

« Élève-t-on ici un idéal ou en renverse-t-on un?... L'homme a trop longtemps considéré d'un mauvais œil ses penchants naturels, de telle sorte que ses penchants ont fini

par être de même espèce que la mauvaise conscience... Il s'agirait de confondre avec la mauvaise conscience *tous les penchants anti-naturels*, toutes les aspirations vers l'au-delà, contraires aux sens, aux instincts, à la nature, à l'animal, en un mot tout ce qui jusqu'à présent a été considéré comme idéal... »

M'inspirant de ces phrases, j'ai voulu redresser quelques types d'une race trop résignée à la peur des forces, trop réfugiée dans les vieux rêves humains ; j'ai voulu lui rendre le goût de la santé mentale, j'ai voulu lui communiquer l'ivresse audacieuse du savoir, — « cette malice suprême et consciente du savoir qui appartient à la pleine santé... cette malice, un genre de sublime méchanceté », comme dit encore Nietzsche, notre Méphistophélès du XIXe siècle, celui prévu par Gœthe, d'ailleurs, celui qui déjà rôdait autour de Faust !

De telles conceptions m'accaparaient tandis qu'Anne-Marie me baisait les mains indifférentes. Que signifient les puérilités de l'amour, si notre intelligence s'engage dans les inductions fécondes en desseins actifs et en raisonnements ingénieux ? Depuis la première jeunesse, il ne m'est plus possible de prêter attention aux embrassements d'une maîtresse, lorsque, parmi nos tendres délices, l'espoir me vient d'une affaire. Quels que soient l'entrain et la sincérité de ma compagne, quel que soit même mon désir véritable de volupté, je ne sais pas dérober mon esprit aux tentations du calcul ou de la dialectique. Il s'absente de ma chair, que caressent des doigts chéris et choyent des lèvres palpitantes. L'espoir de triompher sur les hommes, par le lucre et la logique, l'emporte sur l'instinct d'être aimé par une femme, dans le moment même où elle se donne. Cette fuite de l'esprit, hors des plaisirs les plus souhaitables, est la seule de mes défaillances. Je ne réalise pas alors tout ce que je désirais. En cela du moins je ne réussis guère à me surpasser.

Anne-Marie ne voyait là souvent qu'une réserve de bon ton. Si je l'étonnais par cette attitude, elle ne songeait point à s'en vexer.

Elle me fut ainsi la servante docile, fière de mes attentions intermittentes et confuse d'être réprimandée. Elle me fut l'amante anxieuse qui guette sur le front du maître le reflet

des lumières ou des nuages intérieurs. Elle me fut, dans le paysage des landes sévères, sur cette terre aspergée d'océan, la plante vulgaire et trop fréquente, à la tige robuste et noire, à la fleur brune accrue de blancs pistils recercelés. Elle me fut telle, quotidiennement, jusqu'à l'heure où mon destin l'eut sacrifiée selon la loi cruelle et nécessaire des sélections.

Son humilité me lassait. A l'office, d'ailleurs, on mangeait plus d'ail qu'il n'eût convenu. Bien qu'exquise, la bouche de cette fille soufflait dans nos baisers une haleine trop culinaire.

Il arriva, par chance, que, madame La Revellière ayant interrogé le docteur sur l'effet des distractions pour améliorer l'état des jeunes personnes nerveuses, je résolus de proposer une excursion à bord d'un yacht de louage. En peu de temps on visiterait ainsi la côte de l'Armor, depuis Quiberon jusqu'à Brest. Gilberte s'enthousiasma, sauta, trépigna. Après s'être d'abord assombrie, sans doute à la crainte d'une séparation, sa mère trouva le moyen de décider à l'embarquement les Le Guenn. Dans son laboratoire, le docteur s'était encore évanoui, la veille, à la suite d'un excès de travail. Contente de lui ménager un repos, sa femme ne put résister que mollement à l'offre de sa cousine. Néanmoins je surpris son regard navré qui s'efforçait de pénétrer les véritables dispositions de madame Élisabeth. Aussi me hâtai-je d'annoncer que la dépense se partagerait entre les La Revellière et moi. De la sorte on ne pouvait réussir à m'évincer, en eût-on l'envie, soit que mon individualisme excessif déplût à la grand'mère, soit que ma clairvoyance gênât sa bru. En tout cas, j'échappais une semaine, du moins, à mon insupportable amante. Je respirai.

Nous télégraphiâmes à Lorient. Le surlendemain, un petit vapeur de cabotage vint nous chercher au port de Sauzon. Anne-Marie porta les plaids à bord. Elle avait les larmes aux yeux. Madame Le Guenn lui murmura longuement à l'oreille et l'embrassa. Je redoutai qu'elle n'eût vent de mes relations ancillaires, car elle me fut un peu morose au milieu du plaisir commun excité par la fraîcheur de la brise, les balancements du tangage, l'aspect de l'île qui finissait d'être réelle pour

revêtir les aspects de la féerie, derrière les brumes de l'air moins diaphane à chaque tour d'hélice. Il voilait les cavernes des grèves, les verdures des pâturages, les cubes blancs des maisons. J'obligeai madame Le Guenn à considérer que ce pays n'était plus qu'un tableau délectable dont s'écartait la nage robuste et rythmée du bateau. En se hâtant de vérifier l'arrimage des vivres et des couvertures dans la cabine, elle essaya d'éviter mes paroles. Je la suivis, je réclamai mon jambon, mon « pain complet », mon extrait de malt. J'insistai même pour qu'elle les déballât sur la table du carré, bien que la suspension de cuivre oscillât au gré d'un roulis assez notable. Puis, selon mes tactiques ordinaires, je palliai le fâcheux de mes importunités par certains compliments excessifs. Je louai son ordre, son économie, son intelligente sagesse. Je la persuadai de m'ouïr et de me répondre. Elle se défendait avec une modestie dont je plaisantai les termes assez jovialement pour qu'elle se laissât rire.

Bientôt elle obéit à mon invite de nous accouder sur la rampe du bordage, à l'arrière. Je la fis séduire par la figure estompée de Belle-Ile et par les champs disparates de la mer, ici montueux et mousseux, là-bas aplatis en prairies glauques, en plaines bleuâtres, en lacs de lumière. Nous aspirâmes ensemble l'humeur salée de l'air. Je la vis qui, discrètement, épiait madame Élisabeth et son mari. Ils étaient en conversation sur la plate-forme surmontant la cabine. Gilberte soignait Domino qui, stupéfait du roulis, trébuchait sur ses pattes tendues. Comme je m'aperçus de l'appréhension certaine venue sur le visage de madame Le Guenn, j'abordai la question qui nous importait à tous, bien que chacun s'efforçât de la taire. Je l'entrepris sur la santé de l'adolescente. Madame Le Guenn ne dissimula point qu'à son avis l'enfant supporterait de moins en moins le climat de l'Océan. Les nerveux et les arthritiques ne doivent pas prolonger leur séjour sur les côtes, surtout à l'âge de la formation. Je ripostai que l'opinion du docteur semblait un peu différente. Perspicace et irritée, madame Le Guenn comprit que mes sourires insinuaient une médisance, et que je faisais allusion à des sentiments capables de dicter un diagnostic optimiste, en dépit de la science même.

Comme nous regardions son mari en parlant, il s'en aperçut, quitta madame Élisabeth, vint à nous. Incontinent sa femme l'attaqua :

— Monsieur Guichardot — dit-elle — professe que, pour une fillette comme Gilberte La Revellière, l'arthritisme et la névrose sont plus redoutables que l'anémie...

Jean Le Guenn sourit, nous dévisagea, puis murmura :

— C'est un problème que je n'ai pas résolu.

— Pardon, — fit-elle audacieuse, — tu l'as résolu vingt fois, devant moi, ce problème, et toujours dans le sens que tu veux aujourd'hui contredire...

Ses intonations enjouées travestirent assez mal son réel ennui. Le docteur perçut nettement cette dissonnance. Il fronça les sourcils en feignant d'être gêné par le soleil, puis il s'embarrassa dans une explication : le *Bulletin des Hôpitaux* contenait de nouvelles études cliniques qui modifiaient sa première conviction.

— Le penses-tu véritablement? — requit à brûle-pourpoint madame Le Guenn qui, se forçant à sourire, montra ses petites dents mauvaises, et me fit un clin d'œil malicieux. — Ah! si tu le penses!...

Elle levait ses bras maigres au ciel. Elle hocha la tête, et confirma, de la mine, les prévisions qu'elle me devinait. Malgré l'artifice des gestes drôles et taquins, la manœuvre impatienta Le Guenn :

— Que veux-tu dire?... Tu es là, soupçonneuse...

— Pourquoi donc appeler des réponses que tu connais déjà sans que j'aie remué les lèvres?...

Elle baissait les paupières pour ne pas le poindre de ses regards trop droits. Lui, nous examina tous deux méchamment. Il nous crut en complot. Ayant réfléchi deux secondes, il rusa :

— Yvonne, cela signifie-t-il que tu me juges capable de compromettre la santé de Gilberte pour conserver plus longtemps trois pensionnaires à Keryannic?

Elle répondit avec calme :

— Ce n'est pas ça...

— Ma cupidité ne va tout de même pas jusqu'au risque d'aggraver l'état de cette petite fille!

— Tu n'es pas courageux : tu te dérobes par un subterfuge dont tu mesures, aussi bien que moi, l'insuffisance... Voyons... ça ne te va pas... Tu sais bien que tu n'as pas une âme fermée... On voit tout, dedans, Jeannot...

Par ses coups d'œil il m'enjoignit de m'écarter. Je ne compris pas, obstinément. Alors il sembla se moquer, après tout, de ma présence et de mon témoignage. Il s'y résigna, selon sa coutume ; il assura sa casquette secouée par le vent :

— Explique-toi, ma chérie...

Madame Le Guenn s'assit sur un pliant, et se contraignit à rire.

— Tu te dérobes, — s'écria-t-elle de façon à dominer les bruits marins, — tu te dérobes comme si j'étais une autre, une étrangère, une qui ne saurait pas ou qui n'oserait pas dire la vérité. Tu te dérobes toujours, maintenant... Maintenant !

Afin de corriger l'amertume de son exclamation, elle le menaça gentiment avec son doigt ganté de fil :

— Ah ! ah ! brigand, tu m'échappes... tu m'échappes !... Il m'échappe ! — reprit-elle en s'adressant à moi.

— Vous l'aviez donc emprisonné ?

— Je ne m'en étais guère aperçu, tant la prison était agréable ! — conclut-il galamment.

Elle rit encore, mais les rides qui se plissèrent, aux commissures de ses lèvres, marquaient un effort pénible.

— Oui, oui..., tu marivaudes, à présent... N'empêche... Écoutez-moi, monsieur Guichardot. Je puis bien lui faire son procès devant vous... car je ne veux avoir de secret pour personne... J'ai horreur du secret... Et puis son cas n'est pas pendable... Il se plaît moins avec moi, voilà tout... Mais si !... Autrefois tu me faisais venir au laboratoire... Dès que tu étais content, tu ouvrais ta fenêtre, tu criais : « Yvonne ! Yvonne !... » Ah ! cela me sonnait dans le cœur. J'accourais, j'appliquais mon œil au trou du microscope... Tu me présentais les résultats de tes travaux... Nous formions presque un seul esprit... Un seul esprit !

— Qu'y a-t-il de modifié ? — demanda Le Guenn, nerveux et doux.

Il s'assit auprès d'elle sur un autre pliant. Moi, je m'adossai au bordage, et les agaçai, comme si leur dispute me

paraissait de mince importance. Au contraire, j'en attendais tout le début d'un conflit terrible. Évidemment, à bout de souffrances étouffées, la femme du docteur, en l'accusant près de moi, visait à lui faire craindre une diminution de ma sympathie pour lui-même et pour ses expériences. Après des querelles intimes, elle osait celle-ci. Elle essayait d'une sanction : la peur de perdre, avec mon appui, la commandite encore possible. C'était là ce qui pouvait le mieux agir, pensait-elle, sur son mari, le rendre prudent.

Il se résigna, d'un soupir, à cette algarade.

— Qu'y a-t-il de modifié entre nous? — gémit-il.

— Tout... Tes inquiétudes l'emportent sur ton affection ..

— Nous avons lieu parfois d'être inquiets... Mes travaux n'avancent pas aussi vite que je le voudrais... Je ressens de la fatigue... Ne me faut-il pas aujourd'hui quitter le laboratoire pour quelques jours?... Cela m'exaspère.

— Et tu recherches alors des distractions nouvelles!...

— Quelles distractions ?

— Oh ! penser toujours à ses malheurs est inutile... Tu as raison... Tout de même, autrefois, quand nous avions fini de nous lamenter, quand nous avions pris une résolution franche, nous partions, bras dessus bras dessous, dans la campagne, avec les chiens... Tu les as donnés, nos chiens !... Nous ne courons plus ensemble par les grèves, sur les rochers. Tu ne me parles plus jamais de la religion, comme tu le faisais alors avec prévenance. Tu ne retrouves plus, à mon intention tous les cultes antiques dans le culte du Christ... Ah ! comme nous discutions ton hérésie !... C'était si magnifique!... Mais depuis longtemps, monsieur... je ne suis plus pour lui la joie qui distrait; je suis la tristesse qui lui confirme ses chagrins...

— Vous vous amusez là, chère madame, avec des papillons noirs qu'il faut chasser tout de suite ! — protestai-je. — Que de subtilités !...

Le Guenn joignit aux miennes ses railleries, et il baisa tendrement les pauvres mains gantées de fil. Il s'émouvait. Il enlaça la taille menue sous le corsage de toile bise et la ceinture de cuir éraillé. L'épouse se laissa faire, inerte, avec un sourire mélancolique et terne.

— Va, va... c'est en vain que tu veux paraître curieux de mon cœur... Il ne t'attire plus guère... Tu le connais trop... C'est une vieille maison où les meubles ne sont plus neufs, où les peintures s'effritent.

— Quelle idée!... Est-ce que, dans ma vie, tout ne t'appartient pas?... Pour qui ai-je travaillé, sinon pour toi?... Et je travaille toujours.

— Tu me prêtes des instants, tu ne me donnes pas ta vie... Tu me prêtes des instants de loisir, comme tu les prêtes à Gilberte, et même tu m'en prodigues moins qu'à ces dames...

— Hé! hé! — risquai-je. — Voilà donc un reproche, et direct, mon cher!

Je crus que nous touchions au point capital.

— Ce n'est pas un reproche, — interrompit madame Le Guenn, dont les joues se colorèrent un peu. — J'ai voulu moi-même attirer Élisabeth et son enfant... Je pensais que tout ce monde heureux l'arracherait à ses peines. Ma cousine sait tant d'histoires divertissantes! Elle nous raconte toutes les comédies et tous les romans; elle nous décrit tous les tableaux; elle joue au piano toutes les musiques récentes et anciennes... Elle nous amuse autant que je l'espérais... Et, quand je les vois gais, elle et lui, le long de la grève, je suis contente qu'il se délasse de ses études et de nos tracess.

— C'est une aubaine, certainement, pour notre solitude un peu morne, — avoua prudemment Le Guenn.

— Elle ne me semble jamais triste, à moi, notre solitude... Tu l'animes...

— Flatteuse! — dit-il.

Leur marivaudage me fatiguait un peu. Que ne venaient-ils au fait? L'un et l'autre brûlaient, qui d'accuser, qui de se défendre. C'est étrange comme les personnes inaccoutumées à la pratique des affaires aiment à tourner autour du pot. Ils prenaient indéfiniment des précautions oratoires. Ils redoutaient de se vexer, et, pour se garantir contre les excès possibles de leurs paroles, ils préféraient s'entretenir devant moi, sur leurs pliants, pendant que le soleil étamait à neuf, si l'on peut dire, les cimes et les vallons de la mer, pendant que les vagues roulaient notre bateau, où quatre hommes sales et pieds nus s'empressaient, s'appelaient, s'en-

gouffraient dans l'antre noir et trépidant de la chaufferie. Morveux, grognon, un mousse de dix ans poussait, avec des serpillières humides, les épluchures qui encombraient la rigole ménagée à babord. Là-haut, sur la passerelle, Gilberte suivait les gestes du timonier manœuvrant la roue verticale du gouvernail; elle tenait ses minces bras derrière le dos, en se tripotant les ongles. Agrippées aux cordes du mât, ces dames La Revellière écoutaient la leçon du capitaine, un gros garçon de Lorient, qui leur enseignait les principes de la navigation à vapeur. Si belle était madame Élisabeth, dans la mante noire où elle serrait la plastique de son corps, que j'oubliais, quelques secondes, d'ouïr les remontrances de madame Le Guenn. D'ailleurs, le son en demeurait plutôt gai. Cependant elle s'écria soudain :

— Mais non, je ne suis pas jalouse!... Pas du tout! Quand je t'ai vu las auprès de moi, sans cesse obsédé par les ennuis d'argent, toujours désireux de t'écarter; j'ai voulu savoir si j'étais la seule qui n'arrive pas à te distraire... C'est alors que j'ai invité nos cousines. Une personne spirituelle, élégante puisqu'elle est riche, t'amuse mieux. Oui. Cela me condamne... Je n'ai pas su te plaire comme il te convient.

— Quelle idée!... Ne suis-je pas obligé d'être poli envers ces dames, qui sont extrêmement gracieuses à notre égard?

Elle parvint à sourire de cette défaite :

— Laisse-moi achever, laisse-moi achever!... Quand, de la terrasse, je t'aperçois sur la falaise avec Élisabeth...

— Avec sa belle-mère et sa fille aussi...

— Oh! Jean, la belle-mère demeure avec la petite. Élisabeth et toi, vous marchez devant..., d'une bonne allure. Les deux autres vous rattrapent comme elles peuvent.

— Il y a du vrai!... Mon cher, il y a du vrai là dedans, — ajoutai-je afin de précipiter la catastrophe.

— Ah çà!... vous supposez donc que je poursuis madame Élisabeth de mes assiduités?... — nous demanda le docteur sur un ton assez rogue.

— Ça ne m'étonnerait pas!... N'est-ce pas, madame, ça ne vous étonnerait pas?... Farceur, va!

Et je déployai mon rire le plus impétueux en lui frappant l'épaule.

— Moi, je ne sais rien ! — rectifia sa femme. — Je sais qu'auprès d'elle il est jeune et folâtre, qu'auprès de moi il est morose et silencieux.

— Je ne puis cependant pas entretenir aussi ta cousine d'hypothèques, de traites, et d'échéances !

— Tu pourrais, avec moi, découvrir parfois d'autres sujets de causerie.

— Nous en avons d'autres... Tu ne te rappelles que les mauvaises heures... Les bonnes ne gardent pas leur place dans ta mémoire... Voilà bien les femmes, n'est-ce pas Guichardot?

— Hé, hé!... — fis-je sans me compromettre.

— Vous n'imaginez pas — me dit tout à coup madame Le Guenn — comme je voudrais être Élisabeth ! C'est un rêve d'enfant, mais qui me hante. Elle a tout ce qu'il faut : la richesse nécessaire à nos expériences, la beauté qui me manque, les relations qui aideraient Jean... Elle a tout... tout...

Ces derniers mots furent prononcés avec un désespoir envieux. Le docteur en fut gêné. Maladroitement, il représenta qu'il n'était point assez bête pour se faire rabrouer, lui, pauvre médecin de campagne, par cette Parisienne, type de distinction, d'esprit artiste, et même... de snobisme, — à supposer qu'il l'aimât !

— Elle est fort indulgente à ton égard... ou mieux fort équitable. Elle te voit avec mes yeux !

Le Guenn haussa les épaules, et quitta le pliant. Il parut admirer le profil lointain de Belle-Ile, dessiné maintenant comme une épure à l'encre de Chine, là-bas, derrière les mouvements des flots. Sa femme persévéra. Devant ses cousines, elle avait dit comment, avec sa mère, lors de ses fiançailles, elle suivait Jean chez les pauvres qu'il soignait, qu'il ressuscitait, ainsi que Jésus ressuscitait Lazare. Peu à peu, madame Élisabeth, à leur prodiguer les louanges, s'était étrangement exaltée.

Quand, après avoir demandé mille détails sur le drame du typhus à bord du *Surcouf* et à la Vera-Cruz, elle avait obtenu de lire la lettre officielle adressée par le ministre au docteur, pour le remercier d'avoir sauvé tant d'existences et risqué la sienne, la veuve était devenue toute pâle de joie.

— Elle a pâli!... Je vous jure qu'elle a pâli... Elle a pâli sans pouvoir se remettre, un long quart d'heure... Je vous le jure, monsieur Guichardot... Est-ce de la sympathie, cela?...

— Ah! si elle a pâli! — fis-je avec la mine d'un homme convaincu par une irrécusable preuve. — Alors vous êtes terriblement jalouse, ma chère madame Le Guenn?

Je m'arrangeai pour qu'elle crût découvrir, sous mon air comique, une conviction pareille à la sienne. Néanmoins elle nia toute crainte :

— Je connais trop Jean. C'est une âme généreuse et incapable de me trahir, parce qu'il sait mon seul bonheur dans ses mains, parce qu'il me sait moins jolie, sans fortune personnelle, faible et désarmée. Ça lui semblerait trop lâche de m'abandonner dans de telles conditions... Oh! je le connais!...

— A la bonne heure! — s'écria-t-il. — Mais tu n'es point telle que tu prétends. Tu te sers de tes armes naturelles contre moi, en personne qui n'ignore pas les arts de la défense contre des périls chimériques...

— Madame Le Guenn te reproche un peu de froideur, — insinuai-je sur un ton de blâme.

— Mais je ne vis que pour elle! Je n'ai pas d'amis! Je les ai tous oubliés depuis mon mariage. Je ne connais qu'elle, — répliqua-t-il presque furieusement.

— Qu'as-tu besoin d'amis? — remarqua-t-elle. — Tes amis, c'est ton intelligence et ton caractère... Ceux-là, je les admire...

Craintive, elle capitulait.

— Alors tout va bien... Qu'en dis-tu, Guichardot?

— Il me semble!...

Je pensais exactement le contraire. Madame Le Guenn venait, à mon avis, d'accomplir un acte décisif. En m'introduisant au cœur de leur intimité, en me mêlant à leur sourde guerre, elle avait porté devant un juge le litige, occulte jusqu'alors. Non pour que ce juge rendît une sentence; mais, le grief étant exposé devant un tiers, son mari subissait la honte de me savoir initié à leur débat. La sauvagerie de Le Guenn et son orgueil devaient rendre ce châtiment efficace : il se piquerait de s'assagir. La chose était excellemment combinée.

Madame Élisabeth étant convaincue d'amour, il ne me restait plus qu'à la persuader de fournir l'argent des expériences. La gloire et la vie de l'amant dépendaient de l'amante. L'échec me parut improbable. Nous attendrions le sérum sans délier la bourse de la Compagnie.

D'ailleurs, à partir de cet instant, l'équivoque diminua. La situation de chacun se précisait. Tous, sauf le docteur, avaient hâte d'en finir avec le drame latent. Soumises à des angoisses différentes, mais certaines, ces dames ne les pouvaient plus endurer davantage. Moi, je m'intéressais prodigieusement aux *processus* de leurs appréhensions. Il appartenait à mon caprice de précipiter le dénouement. Selon mes desseins, j'étais devenu l'ami commun, l'homme positif et perspicace de qui le conseil paraît précieux. Sans craindre de froisser personne, au moins de manière irréparable, il m'était possible de provoquer tous les aveux par mes boutades. J'avais réussi à faire admettre la brutalité de mon langage dans cette société de personnes susceptibles et délicates. Au moment où elles se contraignaient à feindre et à tergiverser encore, j'étais seul en posture d'amorcer les conversations définitives, et de confronter les émotions rivales. Comme je l'avais voulu, j'étais le maître de l'heure. Madame Le Guenn plaçait en moi sa confiance. Son mari repoussait mon intervention dans le mystère sentimental, mais il espérait mon aide financière. Madame La Revellière désirait que ma franchise, pour lui donner raison, accusât directement sa bru de *flirt*. Madame Élisabeth se prêtait à notre camaraderie afin d'obtenir la complicité de mon indulgence. De moi tous attendaient la solution.

Je me promis de bousculer les hypocrisies, et d'établir nettement les bases du problème. Il m'importait que madame Élisabeth confessât la vérité de sa liaison avec le docteur, et consentît ensuite, sur mon invite, à un sacrifice pécuniaire. Il fallait qu'elle prêtât cinquante mille francs à sa cousine pour les frais de laboratoire. Sans doute le difficile serait de faire accepter la somme par Le Guenn, si, comme je le supposais, la jolie veuve lui accordait, alors ou un peu plus tard, toutes ses bonnes grâces. Sous un prétexte quelconque, le brave marin, au nom de nobles et antiques scrupules, refuserait l'argent de sa maîtresse. Que deviendrait le sérum,

en ce cas? Il seyait, par conséquent, de manœuvrer avec une prudence méticuleuse, — comme le capitaine qui, la main sur la roue de la barre, gouvernait le vapeur entre les troupeaux de barques, et traversait la rade calme de Quiberon, aux yeux des sardinières bavardes le long du môle.

Je continuai, le lendemain, mes opérations psychologiques dans cette vaste lande, près de Carnac, où s'alignent, parallèles et debout, des milliers de menhirs. Le docteur enseignait qu'ils devaient servir de fanions au ralliement des tribus celtiques, lors de fêtes exceptionnelles. Son esprit s'évertuait, par d'éloquentes évocations du peuple préhistorique, à ravir l'âme attentive de madame Élisabeth. Elle menait notre groupe dans l'ombre de piliers bruts plus énormes à mesure que l'on approche le terre-plein final. Madame La Revellière se plaignit que l'on avançât trop vite, au pas allègre du couple. Mais la petite fille galopait derrière Domino, qui flairait la piste d'un chat. Nous contournions les bases étroites de ces granits, afin de constater les traces de calcination. Madame Le Guenn combattait l'opinion de sa cousine : si chaque pierre avait été le pilier central d'une hutte, nous devions découvrir les vestiges du foyer, prétendit-elle. Madame La Revellière l'approuva, ne voulant admettre que l'hypothèse des tombeaux, bien qu'on n'ait guère trouvé là de ces armes, de ces bracelets, de ces silex inhumés ordinairement avec les morts de l'époque.

Je sentis que, sous la discussion archéologique, les sentiments s'attaquaient déjà. Ce fut à peine si madame Élisabeth vanta la lumière franche venue de la mer, et qui dessinait les profils bruts de ces monuments, qui éclairait les pelages roux et blancs des bœufs, les verdures pelées de la lande, les bois de sapin fermant l'horizon, après la ville morte, sous un ciel léger : la veuve craignait probablement qu'on ne l'accusât de briller à l'intention du docteur. Hostile, sa belle-mère l'épiait en faisant tourner au bout de leur chaîne les vingt bibelots de sa trousse. Nous nous disputâmes presque. Nous atteignîmes le haut du pâturage, où semblent aboutir les treize rangs de pierres dont les masses deviennent considérables en cet endroit sacré. Un cercle de menhirs géants assiège le

bloc de l'autel sur lequel le prêtre et le chef devaient, avec leurs bras rouges du sacrifice, prêcher le peuple aux longues chevelures, vêtu de peaux, brandissant les haches de silex, les épées de bronze, offrant au dieu ses enfants nus par-dessus les milliers de têtes farouches.

— A quoi bon la civilisation? — soutint alors madame La Revellière. — Les pires instincts dominent encore les êtres les mieux préparés au devoir par l'atavisme, l'éducation, la culture spirituelle...

Elle regardait sa bru, qui n'eut cure de cette plainte. Gilberte essayait de parvenir sur l'autel, où Domino frétillait. Entreprise difficile. Dans le feu de la discussion, personne ne songeait à elle. Je la vis qui s'en froissait. Le nez pâlit. Les lèvres séchèrent... Je réprimai mon envie de la secourir : mieux valait qu'elle se fâchât et qu'une crise de rage soulevât de nouveau la question de sa santé, du départ pour la Touraine. Un instant, la fillette fut près de réussir : ses genoux égratignés, ses jambes brunes étreignirent le granit ; ses mains s'agriffaient au rebord de la table creuse. En dépit d'un effort qui crispa toute sa personne simiesque, elle manqua le rétablissement nécessaire, et retomba en s'éraflant les paumes des mains.

Alors je signalai ses pleurs, les secousses de ses bras fébriles et ses sanglots exagérés. On s'empressa. Madame Élisabeth ne put se contenir; elle eut l'imprudence de traiter sévèrement, même brutalement, au moins en paroles, sa fille qui la pouvait ainsi contraindre à quitter la Bretagne promptement. Madame Le Guenn intercéda. Le docteur hissa Gilberte sur le bloc sacré. Domino prit la taille de sa maîtresse dans ses pattes, — ce qui la dérida, la calma.

Ensuite nous retournâmes, pour visiter les dolmens et le tumulus de Kermario. Je réussis à marcher entre la veuve et sa cousine, puis à nous isoler, en accélérant le pas. L'âge de madame La Revellière retardait l'élan de Gilberte, qui lui donnait un bras, et l'autre à Le Guenn.

Malgré les ruses de madame Élisabeth je maintins la conversation sur l'état de sa fille. Elle dut avouer que la peau de l'enfant s'abîmait aussi, qu'elle se cassait, qu'elle se gerçait.

— Jean m'en a parlé, — assura la femme du docteur.

Madame Élisabeth frémit un peu, et dit seulement :

— Ah !...

— Il en vient à croire que le climat d'ici est moins salutaire pour ta fille qu'auparavant.

— Comment ?... Elle s'est fortifiée depuis deux mois !...

Sans miséricorde, madame Le Guenn représenta qu'à la longue le sang trop jeune s'imprègne à l'excès de sel et d'iode, qu'une maladie de l'épiderme peut se déclarer. Elle la dépeignit longue et difficile à guérir sur le lieu même où la cause subsiste.

— Madame La Revellière ne propose-t-elle pas d'abréger votre séjour ici ? — insinuai-je perfidement. — Il me semble l'avoir entendu parler dans ce sens.

— Mais je résiste, vous pensez ! Comme toutes les vieilles dames, ma belle-mère s'épouvante d'un rien.

— Sans doute, — conclut madame Le Guenn, — ne lui paraît-il pas très prudent de laisser l'état de Gilberte empirer.

— Je ne veux pas m'en aller, je suis très bien ici, auprès de vous, Yvonne ! Ça m'ennuie beaucoup ce que tu me dis : le docteur ne m'en a pas soufflé mot !

— Notre égoïsme préférerait vous retenir, ma chérie.

— Que tu es gentille !... Voyons, il doit y avoir un moyen d'arranger les choses ?

Nous ne répondîmes pas. Elle souffrit en silence. Le beau visage sembla s'amincir. Elle mordit ses lèvres pour y rappeler le sang. Une petite paysanne nous salua ; son frère leva son béret. Je leur donnai quelques sous, qu'ils empochèrent avant de courir sus à leurs vaches trop avides d'une herbe interdite.

Madame Le Guenn regardait fixement le sol. Les deux rides fines qui enfermaient sa bouche dans leur parenthèse ne cessèrent pas de se creuser, témoignant un effort opiniâtre. Voulant éviter que madame Élisabeth feignît d'oublier la conversation, sa cousine reprit avec fermeté :

— Mon devoir, le devoir de Jean nous obligeait à t'avertir... Tu sens combien cela nous afflige ?

Madame Élisabeth garda le silence. Par un geste vague elle esquiva toute adhésion au projet de départ. La femme du docteur ne lui permit pas de rester sur cette équivoque.

— Vous étiez la joie, l'élégance, tout ce qui peut embellir un instant l'ombre de nos existences...

— Jamais, — protesta madame Élisabeth, — jamais Gilberte ne voudra quitter son docteur..., à présent!

Elle était aux abois. Elle haletait. Ses narines blêmes palpitèrent.

— C'est ton mari, — s'écria-t-elle désespérément, — qui a développé cette petite intelligence. Ne va-t-elle pas retomber dans sa paresse quand il ne sera plus là pour dégager ce jeune esprit de sa gangue animale?...

Avec une volubilité fébrile, elle s'acharnait à nous faire comprendre qu'avant de suivre les cours supérieurs, l'adolescente avait besoin de cette influence.

Froidement, je lui rappelai le cas pathologique de M. La Revellière. Sa fille était héréditairement désignée pour des maux graves. On ne devait donc négliger aucune précaution. Madame Élisabeth se révolta contre notre double manœuvre :

— Vraiment, vous m'effrayez à plaisir!...

Puis elle eut recours à d'autres raisons. Elle fut discrètement pitoyable pour cette pauvre Yvonne Le Guenn, qu'elle n'eût pas voulu laisser au milieu d'embarras sans y parer. Elle tenta une allusion très amicale au trésor de Keryannic que sa villégiature enrichissait un peu. Masquant avec délicatesse son véritable sentiment, elle insinua que sa fille pouvait partir accompagnée de madame La Revellière, en Touraine. Elle-même demeurerait quelque temps à Keryannic.

— Tu te séparerais de Gilberte!... Oh! non! ma chère, je n'accepterais pas un pareil sacrifice... Une mère comme toi n'abandonne pas sa fille malade...

— Mais elle ne l'est guère... Sa grand'mère, qui l'adore, la soignera mieux que je ne saurais.

Vivement, madame Le Guenn allégua l'âge de madame La Revellière, sa mauvaise vue, son sommeil lourd, la sieste qui lui était coutumière, l'après-midi. C'étaient là de petites infirmités pour lesquelles elle négligerait fatalement la jeune fille. Sans compter les crises de sciatique.

De son côté, madame Élisabeth loua l'inaltérable dévouement de la grand'mère. A quoi madame Le Guenn s'empressa de répondre que Gilberte ne supporterait pas l'absence

de madame Élisabeth, et que le tourment ramènerait la fièvre.

— Le docteur, — continua-t-elle, — te dira combien il faut soigner le moral de cette enfant, cette sensibilité si frêle, au moment où elle se forme...

— Tu es sûre qu'il me conseillera de m'en aller?

— Il faut bien faire son devoir!...

Sous les paroles, les deux femmes cachaient mal leurs amours adverses. Les intonations trahissaient leurs craintes ennemies. Madame Le Guenn, ferme et austère, le visage froid, visait droit aux yeux de sa cousine, qui les dérobait sous un clignotement, qui balbutia :

— Ça me fera un tel chagrin de quitter votre maison où je me suis crue heureuse, heureuse!...

— Oh! ma chérie... Ne penses-tu pas que je souffre aussi..., que je souffre, moi!... de vous voir partir avant l'heure?

La bonté de l'amie l'emportait, à cette minute, sur la sévérité de l'épouse. Madame Le Guenn s'émouvait de pressentir la passion douloureuse de sa cousine. Deux larmes qui mouillaient ses cils courts l'excusèrent. Toutes deux, par les regards, s'expliquaient franchement, et s'approuvaient l'une l'autre. — « Je comprends que tu l'aimes mon Jean : il est tellement admirable!... Et je te pardonne..., mais va-t'en pour notre repos à tous! » voulait dire madame Le Guenn. A quoi madame Élisabeth eût riposté : « Tu me chasses pour défendre les derniers débris de ton bonheur... Soit!... Mais qu'allez-vous devenir, que va-t-il devenir, lui que j'aime?... »

C'était à moi de finir. J'avais cultivé l'affaire jusqu'à son point de maturité. Selon mes calculs, l'imminence d'une séparation soudaine devait précipiter les mouvements chaleureux de l'amour chez une femme de trente ans, superbe, et de tempérament vigoureux. Il était maintenant probable que j'arracherais de son cœur l'aveu nécessaire à la présentation de mes conseils. Beaucoup de persévérance et un peu de prudence me suffiraient pour devenir le confident de ses tendres pensées, comme elle était la confidente de mes faiblesses ancillaires. En qui se serait-elle épanchée, d'ailleurs? Tous, sauf moi, elle les savait les bourreaux naturels de son plus cher sentiment.

Le reste du jour elle ne s'éloigna plus de mes côtés. Redoutant une émotion trop violente, elle s'écartait du docteur. A plusieurs reprises, j'essayai d'obtenir qu'elle ne démentît pas mes allusions discrètes et complices. La véhémence qu'elle mit à s'indigner de mes insinuations fut assez brutale, et je ne pus insister.

D'ailleurs notre bande se rassembla bientôt. Gilberte voulut nous photographier en groupe juché sur une grosse pierre. Plus loin, l'enfant pénétra dans la galerie couverte d'un dolmen, et nous dûmes, à notre tour, fixer son image de petite Velléda pimpante. Sans que madame Élisabeth soufflât mot, le docteur évalua les forces qui avaient érigé ces lourdes masses. Quels mécanismes, quels efforts d'esclaves innombrables avaient apporté en des places symétriques ces monolithes grisâtres, éternels? Il imputait l'entreprise à une science jadis capable d'accomplir ces travaux gigantesques avec le secours de l'eau, de l'air, peut-être d'un fluide expansif, aujourd'hui méconnu. Il imagina toute une technique ancienne, plus puissante que la nôtre par les applications de principes simples, et que notre esprit contemporain, trop complexe, ne sait plus discerner. Aussi le peuple a-t-il cru qu'une armée de colosses païens avait été, par un saint évêque, pétrifiée dans l'instant où leur troupe s'apprêtait au massacre des néophytes... Et c'était une explication plausible, prétendit madame Le Guenn : quand la science abdique, la foi reprend ses droits.

Nous fûmes conduits dans l'église de Carnac. L'âme du XVIe siècle et celle du XVIIe y ont collaboré merveilleusement. Jusqu'aux clefs de voûte, l'ornent de curieux lambris peints. Les vertus symboliques de la Renaissance y paraissent dans des architectures et des perspectives pâlement dessinées. Deux autels de style jésuite dressent en haut de colonnes torses les cintres échancrés de leurs frontons noirs et blancs. Une grille délicate enferme le chœur dans une corbeille de fer forgé aux volutes maigres et aux rinceaux étroits.

Agenouillée contre ce chef-d'œuvre de ferronnerie, madame Le Guenn me parut aussi frêle et raidie, non moins sobrement parée. Ses gestes droits, et ses formes anguleuses

enfermaient la même splendeur divine que celle signifiée par les ors de l'autel, des chandeliers, du tabernacle. Elle pria fiévreusement. L'épiderme roussâtre de son visage était un peu caressé par le rayon du crépuscule qui transparaissait au vitrail. Demandait-elle à la Providence de la secourir en ces déboires financiers que le départ de ses parentes allait empirer à Keryannic? Sans le voir, madame Élisabeth examinait le buste en or de saint Cornély mitré, la crosse aux doigts, et la poitrine ouverte par un oculaire, derrière quoi repose une relique minuscule et mal visible.

Je dis au docteur que je trouvais madame Élisabeth un peu flétrie, chose étonnante, et que le déplaisir de le quitter dans une huitaine l'avait ainsi transformée, fâcheusement, tout à coup.

Lui ne broncha point. Alors je lui murmurai que cette belle femme l'aimait sûrement, que nous nous en apercevions tous, et qu'il avait tort de me celer une sympathie mutuelle dont j'étais le confident obligé par mes sens perspicaces.

— Tu te trompes, tu te trompes... Comment veux-tu que cette créature ait pour moi la moindre inclination?... Tu t'amuses!

Mais, en parlant, il me saisit le bras et me fit sortir de l'église. Dehors il haletait :

— Elle t'a dit qu'elle s'en allait?... C'est sûr?...

Autour de ses yeux, des cavités, brusquement, se creusèrent, noircirent. Il étancha l'humidité de son front. Je lui contai la manœuvre de sa femme pour décider ses cousines à fuir la Bretagne... Il ne desserra plus les dents. Il me considérait, puis les guéridons de fer alignés devant l'hôtel où cuisait notre repas. Tout son être subissait l'effort visible d'une tension intérieure. Ses nerfs devaient se nouer, son estomac se contracter atrocement, son cœur battre et enfler parmi les petits vaisseaux que l'on imagine être fragiles comme des fils étirés. Enfin l'étreinte dont il meurtrissait mon biceps s'amollit, et tout lui-même sembla succomber à la suite d'une immense fatigue. Il se laissa fléchir sur une chaise, derrière un des guéridons.

— Tu vas boire un peu d'alcool, — commandai-je. — Comme tu es pâle!...

— Je suis pâle?... Pourquoi serais-je pâle? Je me sens très bien...

— Tu es pâle, — affirmai-je paisiblement, — parce que le départ de madame Élisabeth te donne une violente émotion.

— Tu deviens maniaque... Ai-je l'aspect d'un don Juan?... Regarde-moi...

— Tu es un être fin, nerveux et dédaigneux, tel que beaucoup de femmes en aiment. Ta science a séduit cette belle personne intelligente, gorgée de littérature. Elle t'aime, tu l'aimes..., puisque te voici sur le point de t'évanouir à la nouvelle de son départ!... Rien de plus normal. Vous avez passé deux mois côte à côte. Elle est veuve depuis un an et plus... Son tempérament robuste est asservi à des reflexes. Le trouble s'est invétéré dans le cerveau. Tu es un Breton assez caractéristique de ta race pour qu'une habituée des Salons de peinture et des pinacothèques étrangères, pour qu'une lectrice des hypothèses ethnographiques à la mode, t'ait jugé beau comme un type exact... Il y eut aussi l'air tonique de la mer et des landes, puis tout ce qui a été mis en strophes par les rimailleurs. Les réminiscences des poèmes hantent la mémoire de madame Élisabeth. C'est plus que le nécessaire pour que son sang, ses nerfs et son cerveau appellent le mâle le plus proche... Vous vous aimez... Tu le nies?... Si tu veux!... Bois toujours un peu de fine champagne...

— Guichardot, sois sérieux... Tu dis des sottises...

Je haussai les épaules en le priant de noter que sa femme, elle, ne dissimulait plus sa jalousie, ni madame La Revellière son exaspération. Je souhaitai que le couple soupçonné méritât de l'être complètement.

Et mon sourire commenta la concision de mes paroles.

— Jamais, — bougonna-t-il, — jamais ni madame Élisabeth ni moi n'avons parlé de ces bêtises... Ce n'était guère à elle de commencer... et elle ne m'a pas offert l'occasion de faire le « flirteur »!...

— Pourtant, elle te plaît... N'importe quel homme désire une telle femme, rien qu'à la rencontrer dans la rue... Tu n'as pas la prétention de te soustraire aux lois naturelles?

— Non, mais j'ai la prétention de savoir résister aisément aux ordres de mes instincts.

— A quoi bon?

Il sursauta, et me contempla comme un fantôme du satanisme.

— A quoi bon? — répétai-je en allumant mon cigare. — Il ne faut pas résister à nos instincts, si leur satisfaction peut servir à nous augmenter... Or une passion jouée avec une telle partenaire ne manquerait pas d'accroître l'énergie de ton intelligence...

— Et ma femme?...

— C'est une douce personne que j'admire; c'est une dévote aux petits soins... Ce n'est pas elle qui peut accroître davantage ton intelligence ni ta force de vie. Elle ne t'enseignera plus à te dépasser... Elle a donné toute la mesure de son aide... et tu languis, pauvre, désolé, ici. Voilà...

— Tu penses?...

Je me privai de répondre, car il choisissait le ton agressif. Néanmoins j'étais sûr d'avoir ensemencé d'une graine fertile le champ de sa conscience. Elle ne tarderait point à germer. Après un silence, j'estimai que ses réflexions devaient, en partie, approuver les miennes. Quelle que fût la gratitude dont il fît montre envers sa femme, il ne cachait pas entièrement la satiété d'une longue accoutumance. Lorsque je flairai l'instant propice, je dis encore :

— Tu conviendras qu'il appartient à des esprits scientifiques de quantifier exactement les valeurs des phénomènes dans la série évolutive, et de leur attribuer une importance proportionnelle. Ton esprit, et le bien qu'il peut faire au monde, s'il acquiert sa pleine vigueur, ne sont-ils pas et de beaucoup plus favorables au développement de l'humanité que l'âme exquise et passive de madame Le Guenn, pareille, malgré son excellence, à des milliers d'âmes vertueuses?... Tandis que le sérum anti-typhique ne peut être créé que par toi seul!... En face du problème social et par conséquent moral, la rareté de ton savoir est autrement précieuse que la rareté moindre de sa vertu. Or sauver des vies innombrables, dans l'avenir, au détriment d'une seule douleur, n'est-ce pas un devoir plus évident que de renoncer à sauver ces vies innombrables, pour épargner cette seule douleur?... Ne cherche point à me réfuter maintenant... Réfléchis d'abord. Il y a une lutte intéressante

entre la passion de la pitié et le devoir de la rigueur... Tu dois te dépasser en préférant, comme les héros de Corneille, le devoir à la passion... Ne hausse pas les épaules! La pitié n'est qu'un moyen de ton égoïsme qui veut s'admirer noble, généreux, devant son acte. Ce n'est pas madame Le Guenn, que tu entends servir, mais ton orgueil de sauveur fidèle, jusqu'à la mort, à une promesse officielle et religieuse... Cède à la pitié : tu céderas à ta vanité... Médite cela... N'en parlons plus pour le moment... Ces dames sortent de l'église.

— Je ne conçois pas que le fait de trahir ma femme avec sa cousine puisse être un devoir... Vraiment non... Tu es un sophiste!...

— C'est un devoir de vaincre son orgueil, fût-il celui d'une impeccable vertu, afin d'accroître les puissances d'un cerveau capable, ensuite, de sauver les vies humaines, par milliers...

— Et comment, je te prie, madame Élisabeth, en péchant avec moi, pourrait-elle accélérer les expériences concluantes de mon sérum?... Tu me prends pour un imbécile qu'on étonne avec des paradoxes de cabaret.

— N'en parlons plus... Chut!

Seul, je dînai de bon appétit ce soir-là, bien que ni madame Élisabeth, ni le docteur ne se permissent l'absurde comédie de laisser la nourriture pour s'avertir ainsi de leur détresse. Cependant ils affectèrent de causer sans joie. Ils évitèrent aussi de s'adresser l'un à l'autre. Quand la lune se fut levée, nous nous rendîmes aux « alignements » éclairés de cette manière fantastique. Il nous plut de goûter le silence de la solitude à travers ces champs immenses, parmi les menhirs éblouissants et rangés comme les maisons d'une ville déserte. Les étoiles scintillantes et le disque nacré du satellite, par-dessus la haie des bois sombres, guettaient nos pas. Où donc se cachait la troupe des Korrigans que nous cherchions? demanda Gilberte. Parents des Kobolds, ne sont-ils pas des nains épais munis de grosses têtes hirsutes, et qui se creusent des souterrains dont l'ouverture se dissimule au pied des monolithes?... L'enfant pensait apercevoir l'ombre de leur fuite autour des hautes pierres brutes; et elle se serrait contre sa grand'mère. Au loin, Domino donnait de la voix, derrière

un lapin débusqué des touffes. Quand on parvenait à une éminence, tout le peuple de fantômes rocheux, debout et en ordre, semblait attentif à notre marche. La Bretonne qui nous guidait dit que, la nuit, en ce lieu, elle était sûre de paraître elle-même aux pierres un revenant bizarre dont elles avaient peur.

Respectueuses de sa présence et de la nôtre, — assura-t-elle, — un peu terrifiées, elle nous les montra. Son bras maigre sortit d'une large et courte manche noire. Hors de la coiffe elle fit saillir sa figure ronde. Ses sabots claquaient. Sa tournure était lourde, et sa voix dévote. Elle se baissait parfois, cueillait une herbe. Déjà la bavette du tablier bleu gardait un bouquet de simples contre sa poitrine plate. Le docteur discutait avec elle les puissances thérapeutiques de ces plantes récoltées aux heures muettes et lunaires. Il resta près d'elle. Les deux silhouettes s'enfoncèrent parmi l'obscurité bleuâtre. Elles s'évanouissaient dans l'ombre des grands menhirs, puis renaissaient avec la coiffe branlante et le chapeau de chouan. Madame Élisabeth, insensiblement, s'éloigna de sa belle-mère et de madame Le Guenn, pour me rejoindre. Je lui fis remarquer combien le docteur appartenait plus à sa race qu'à notre cosmopolitisme parisien, et combien, à le voir près de cette Armoricaine, on avait peine à se souvenir de sa science, de ses goûts affinés, de ses intelligentes amertumes. Il semblait le type même de la plante humaine qui, sur cette lande, avait dû croître, façonnée par les variations du climat, la limpidité de l'air, les grands vents du large et le sel de la mer. Côte à côte avec cette paysanne, il était son frère celte, aux jambes hautes et à l'imagination fertile en chimères.

— Me passez-vous, maintenant, d'avoir voulu séduire la servante de Keryannic, pour mieux apprendre l'humanité du pays breton ?... Ne comprenez-vous pas, madame, que l'esprit doive être tenté par le besoin de savoir tout de ce pays demeuré dans sa jeunesse d'autrefois, malgré les siècles ?... N'est-ce pas que l'on est curieux de connaître l'intimité du cœur et de la pensée, de la connaître à fond, et même d'obtenir cette connaissance par l'amour, seul apte à nous livrer entièrement les êtres ?...

— J'aime assez cette excuse de vos mœurs. Elle est ingé-

nieuse... Ne vous l'ai-je point déjà dit, monsieur Guichardot? Mais vous ne détestez pas les compliments. !

— Les vôtres surtout, — répliquai-je. — Pourtant ce n'était pas à cela que je voulais en venir... Je puis m'apercevoir que vous êtes tentée aussi par un désir très fort de connaître l'âme des Bretons... fût-il même indispensable d'y employer l'amour...

— Vraiment?... Oh! oh!

— Ah! ma chère amie, ne permettrez-vous pas que je sois franc avec vous... et même indiscret? Je supporte mal l'obligation de suivre les détours... Eh bien! supposez-vous que je sois seul à n'avoir pas encore observé que la conversation de Jean Le Guenn vous intéresse démesurément? Vous vous efforcez de le tenir sous le charme de vos paroles...

— Qu'y a-t-il là de répréhensible?...

— Rien du tout... A dire vrai, je ne vous reprocherais qu'une chose : ce serait d'en rester là... Le Guenn vous aime... Mais oui, mais oui!... Ne vous moquez pas de moi... Tout à l'heure, je lui parlais de votre départ que la jalousie de sa femme a su rendre imminent, sous un prétexte valable... Eh bien! il a failli s'évanouir... J'ai dû lui faire avaler un cordial...

— Quelle histoire!...

— C'est ainsi...

Madame Élisabeth ne dit mot. Elle ne prêta plus la moindre attention à ce que je lui démontrai, rassemblant tous les indices et toutes les preuves morales, sinon matérielles, de sa faiblesse. Elle regardait grandir les pierres de la cité défunte, à mesure que nous avancions vers la hauteur de la lande où brillaient le bloc de l'autel et les têtes monstrueuses des grands menhirs, ayant à leurs pieds les cadavres difformes de leurs ombres.

— Comme on se trompe! — soupira-t-elle. — C'est que vraiment jamais le docteur Le Guenn n'a hasardé un mot de galanterie, même par jeu... Et vous voilà tous à vous forger des chimères romanesques ou vicieuses, parce que nous avons causé, tous deux, devant vous, avec un plaisir réciproque... Ma belle-mère vient de me gronder cruellement, et à tort... Et vous, l'homme clairvoyant, le psychologue positif, vous me

comprenez autant que cette brave bourgeoise cossue et guindée... C'est vilain, cela... J'ai horreur du laid... Et nous pensons laidement, les uns et les autres...

Je me hâtai de la plaindre, en l'interrogeant sur les sévérités de sa belle-mère. Par cette autre voie plus amicale, je devais certainement trouver quelques occasions de la contraindre à la franchise suprême; mon adresse de courtier heureux saurait bien y réussir. Je fus donc agressif contre madame La Revellière, de la façon qu'il seyait. J'appris de la sorte que la bonne dame avait, cette fois, délibérément accusé sa bru. Autant elle eût favorisé le dessein d'un second mariage, autant elle se révoltait à l'appréhension d'une aventure.

« Vous qui aimiez votre fille, — avait-elle dit, — vous voilà prête à laisser le mal la tuer, pour vous attarder ici plus longtemps. Je protège Gilberte La Revellière-Lepeaux, ma petite-fille, contre un grave danger, celui de voir les malins sourire plus tard, quand on prononcera son nom, parce qu'il sera celui d'une femme coquette et compromise... Non, vous n'êtes pas maîtresse de vos sympathies! Parce que vous êtes une mère, parce que vous portez un nom que vous devez transmettre, sans ridicules, à votre fille et à l'honnête homme qui l'épousera!... Je n'ai jamais outré mes sentiments de pudeur... Mais je tiens à la propreté de celles qui portent le nom de mon mari et de mon fils. Les morts ont besoin d'être défendus..., etc... »

J'arrachai difficilement ces bribes de leur colloque à madame Élisabeth. Elle ne les livra que pour se révolter contre l'injustice des attaques. Quelle rage animait donc les gens? Elle protesta de nouveau que ni le docteur ni elle n'avaient, en aucune heure, risqué une parole même allusoire à leur sympathie, qu'elle reconnut être vive.

Dans ses accents je ne pus découvrir l'emphase du mensonge, ni la fureur contenue du vice que l'indiscrétion offense. Si je n'étais pas un compère payé pour nourrir toutes mes défiances, je l'eusse crue sincère, dès ce moment-là. Cependant j'agis en sceptique, et brusquement j'émis cette idée :

— Puisque votre belle-mère favoriserait un second mariage, que feriez-vous si Le Guenn divorçait?... Vous l'épou-

seriez?... Répondez-moi... Ne voulez-vous pas me répondre?... Vous voyez... Vous ne niez pas que vous l'épouseriez sans doute... C'est un aveu formel que je recueille! Ah! ah!...

Madame Élisabeth cessa de marcher parce que ses mains laissèrent tomber son en-tout-cas. Je le ramassai et me tint devant elle, en la dévisageant, ironique à demi. Elle souffrait. Quelque chose de terrible bouleversait son esprit, et, tout autant, sa chair. Elle s'essouffla. Des espoirs et des angoisses se succédaient, en transfigurant de mille manières sa belle face, tantôt tragique, dans l'obscurité lunaire, comme un masque de drame grec, tantôt extatique comme une physionomie de sainte florentine. Ce fut miraculeux. Je crus même qu'elle exagérait son émotion afin de me donner le change; tant l'artifice de ses habitudes un peu comédiennes m'avait prévenu contre son caractère. Impatient, je repris :

— Vous m'avez, certain dimanche, affirmé qu'on ne gagnerait rien à devenir votre amoureux, parce que vous prétendiez vivre dans le cristal de la sincérité absolue, parce que vous prodiguiez à vos amis toute votre âme sans qu'il restât rien pour un amant. Ce cristal me semble assez peu limpide, à cette heure... Il est vrai que je n'ose me dire de vos amis... Mais je pense qu'en ce moment, personne ne serait votre ami. Vous avez soufflé, sur le cristal où s'enferme votre existence, une buée...

— Oh! ne plaisantez pas, je vous en prie... je vous en supplie... Je vous jure qu'aujourd'hui seulement j'ai vu clair. J'ai vu clair moi-même dans mon cristal intérieur, mon pauvre cristal... C'est effrayant! Je suis en effet comme vous dites... Je ne m'appartiens plus... Quelque chose m'a domptée et règne en moi, depuis cet après-midi, depuis que ma cousine m'a conseillé ce départ... Mais comment cela m'est-il venu dans le cœur?... Pourquoi?... mais pourquoi?

Elle m'interrogeait véritablement, penchée vers mon visage. C'eût été téméraire que de lui répondre. Je souris comme on sourit à une petite fille innocente.

— Avant, j'étais heureuse... J'étais heureuse... je le sais seulement, ce soir, que j'étais heureuse..., vous comprenez? Je souffre maintenant... Vous comprenez?... Je ne savais rien de moi-même, de cela... Je ne prévoyais pas... J'éprouvais

tout simplement une espècee d'enthousiasme à causer... des choses, des gens, de Gilberte... à causer ! Tout simplement. Il instruisait ma fille. J'écoutais. Il nous en apprenait tant sur l'univers, pendant nos promenades ! Il m'éblouissait l'esprit... Et puis, c'était Gilberte, en rentrant, qui ne parlait que de lui ! Elle répétait toutes ses phrases. Elle me demandait mille explications. Les donner, c'était encore s'inspirer de lui... J'ai été prise ainsi, morceau par morceau, sans me douter, sans vouloir me douter... Et puis il est malade, il est faible. Je me suis plu, avec Yvonne, à le soigner, n'est-ce pas ?... Il avait soigné mon mari, il avait retardé sa mort... Je sommeillais dans cette reconnaissance, dans cette compassion, dans cette tendresse... C'était exquis, c'était pur... Je le croyais. Ah ! cet après-midi, tout s'est révélé de moi-même ! Quel cataclysme ! Une main féroce a saisi mon cœur dans ma poitrine et l'a tordu. J'ai senti qu'Yvonne avait plaisir à me congédier... J'ai deviné qu'elle s'était aperçue de cela même que je refusais de savoir, malgré les rudes avertissements de ma belle-mère... Il a bien fallu m'avouer que c'était là une force inconnue, puissante comme une loi naturelle, et qui ravage votre maison, et qui mord les nerfs, les entrailles, qui brûle les yeux... Et maintenant !... Voilà... je suis stupide, abrutie; j'ai mal... L'idée de fuir me dévaste, me détruit... L'idée de ne plus le voir, lui, me tire des larmes bêtes, les larmes de la petite bonne qui perd son piou-piou... des larmes bêtes... des larmes... tenez, des larmes !

Elle s'essuya furieusement les cils, les joues. Elle se reprit à marcher, en ravalant des soupirs brefs.

— Et lui ? — dis-je.

— Lui ?... S'en doute-t-il seulement ?... Il ne s'en doute pas, vous savez... Mais non... ça vous paraît absurde, hein ? Eh bien, c'est comme ça dans mon cristal... Jamais il n'a un mot de galanterie. Il ne m'a jamais tendu la main pour sauter une flaque, pour escalader une roche, à moins que ce ne fût trop nécessaire. Il ne l'a jamais fait... Par pudeur... je crois... oui... par pudeur... Par correction... Et voilà !

— Oh ! oh ! Il semble se plaire auprès de vous. Qui ne l'a remarqué ?

— Certes je ne le dégoûte pas... mais il y a Yvonne!... Yvonne, qu'il n'aime pas... mais qu'il vénère... Yvonne la sainte!... Il n'ose risquer de lui faire du chagrin... Oh! entre elle et moi, il n'hésite pas!... Pas un instant... Et vous parliez de son divorce?... Ha! ha!... Son divorce... ha! ha!

Cette fois, la rage de l'instinct siffla dans les mots crachés, pour ainsi dire. Et sa colère se développa, cria presque :

— Il me montre l'exemple de la loyauté, l'exemple... Moi, je n'ai plus qu'à déguerpir, qu'à pleurer comme une brute, qu'a souffrir au loin... Je ne suis rien qu'une poupée de Paris, pour laquelle on ne désole pas une brave femme... C'est ça... Voilà tout... Mais oui... Il est loyal, lui! Et moi, que suis-je alors?... Une fille des rues?... Peut-être bien, après tout!... Ma belle-mère a failli me le dire!

— Voyons, madame... Quelle exaltation! —fis-je en riant pour la calmer.

— Je suis tout bonnement ridicule... Vous ne me l'apprenez pas... Qu'y a-t-il de plus ridicule que de sentir ses entrailles se déchirer, sa gorge étrangler, tous les nerfs se contracter dans la chair qu'ils torturent... Et il m'aime! J'en suis certaine. Il m'aime!

— S'il vous aime?... Je vous crois!... Tenez, permettez-moi de vous le dire : vous êtes deux petits enfants... Deux enfants maladroits... Nous arrangerons ça... ma chère amie... nous arrangerons ça...

Gilberte, avec Domino, nous frôla. Elle fut, en courant, grimper sur le bloc de l'autel où Le Guenn s'adossait las et lâche, tandis que la Bretonne cueillait des simples.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LE PÈRE TOSTI

ET

LA « CONCILIATION »

Vers la fin d'avril 1903, l'abbaye du Mont-Cassin était dans une agitation insolite. Les moines se préparaient à recevoir, pour quelques heures, le roi d'Italie et l'empereur d'Allemagne. En bas de la montagne, la petite ville de Cassino se réjouissait surtout de voir et d'acclamer *il nostro re*; en haut, les bénédictins, gardiens d'un monument national, n'étaient pas moins empressés à montrer leur loyalisme. Mais la vieille abbaye n'est pas seulement une gloire italienne : on y compte un certain nombre de religieux étrangers, et son abbé actuel est d'origine allemande. Dans cette paisible communauté, qui fut autrefois un centre si actif de politique mondiale, on devine quel événement extraordinaire était la visite impériale, de quelles méditations et de quels rêves elle pouvait être l'occasion : c'était la première fois, depuis la Réforme, qu'un empereur allemand montait au Mont-Cassin.

Quelques heures avant l'arrivée des visiteurs, on devait inaugurer le buste du Père Tosti, l'historien de l'abbaye, le généreux patriote. Ceux qui se rappelaient, à cette heure, le nom du célèbre bénédictin songeaient-ils à l'ironie de ce rapprochement ? Ardent apologiste de la Ligue lombarde, qui fut, au XIIe siècle, l'adversaire de l'empereur Frédéric Barberousse et le champion de l'indépendance italienne, Tosti

fut une sorte de néo-guelfe enthousiaste, toujours prêt à confondre dans une commune réprobation le « spectre » du Saint-Empire et le rôle néfaste des « barbares » étrangers dans l'histoire de la patrie italienne. Cet homme de tradition fut essentiellement un moderne. Son nom n'est guère connu en France que par un article de Renan, dans les *Essais de Morale et de Critique (Don Luigi Tosti, ou le Parti guelfe dans l'Italie contemporaine)*. Mais l'étude de Renan fut écrite en 1851, et le Père Tosti n'est mort qu'en 1897; sa fameuse brochure sur *la Conciliation* a rappelé, en 1887, l'attention sur lui, mais elle a été bien vite oubliée; et le moine publiciste, dont l'orthodoxie fut suspecte à de nombreux croyants, a laissé la réputation d'un rêveur naïf, au trop candide optimisme. Pourtant, si l'on regarde d'un peu plus près sa vie et ses œuvres, si l'on recueille le témoignage de ceux qui l'ont connu, on ne s'arrêtera point à ce jugement superficiel[1]. Il faut, pour comprendre Tosti, se reporter avant 1848, aux temps héroïques où se préparait le mouvement national italien. Tosti fut un des plus nobles représentants de cette génération de patriotes et de précurseurs qui travaillaient, par leurs écrits, à former la conscience italienne. Catholique romain, dévoué de toute son âme au Saint-Siège, il resta toute sa vie un moine pieux et fidèle; mais en même temps, il étonnait ses contemporains par sa large culture, sa hardiesse d'esprit, son admiration sincère de la civilisation moderne et la ferveur de son patriotisme. Il demeurera jusqu'à son dernier jour, à travers toutes les épreuves et toutes les déceptions, le grand idéaliste de 1848 : depuis sa préface de *la Ligue lombarde* jusqu'à sa brochure de *la Conciliation*, son œuvre reflète l'unité de son caractère et de sa pensée.

***

Tosti naquit à Naples, le 13 février 1811, d'une noble famille calabraise, appauvrie par des revers de fortune. Son

1. On s'est servi, pour cette étude, de la biographie très complète publiée au lendemain de la mort de Tosti par le cardinal Capecelatro, et de deux articles, l'un de M. R. de Cesare : *il Padre Tosti nella politica (Nuova Antologia*, 1er juin 1898), l'autre de M. F. d'Ovidio : *Don Luigi Tosti (Rivista d'Italia*, 15 janvier 1898.).

père étant mort de bonne heure, un de ses oncles, moine bénédictin au Mont-Cassin, se chargea de son éducation, et le jeune Tosti, dès l'âge de huit ans, entra au collège qui se trouvait à côté de l'abbaye. En 1831, il partait pour Rome, faisait son noviciat au monastère de Saint-Paul-hors-les-Murs, était ordonné prêtre, et rentrait, trois ans plus tard, au Mont-Cassin. Ainsi, dès son enfance, il est élevé dans la tradition bénédictine ; de bonne heure, il fréquente la bibliothèque et les archives de son abbaye ; il veut continuer les travaux des érudits du XVIIIe siècle, que plusieurs des moines qui l'entourent ont personnellement connus. Comme il l'a raconté plus tard, dès l'âge de dix-huit ans, avant d'avoir pris l'habit monastique, il songeait à écrire l'histoire du Mont-Cassin : ce fut le premier de ses livres (1842).

Renan, qui visita, quelques années plus tard, l'abbaye du Mont-Cassin, écrivait qu'elle était devenue, « au milieu de l'horrible avilissement » des provinces méridionales, « le centre le plus actif et le plus brillant de l'esprit moderne. » On y parlait de Hegel et de Kant, comme de George Sand et de Lamennais. « Les pères sont aussi philosophes que vous et moi[1]. » Plus d'une page de Tosti prouve combien ce juge-

1. Voir les lettres de 1850, publiées dans la *Revue de Paris* (1er août 1897). Il faut en rapprocher une autre lettre, écrite du Mont-Cassin à sa sœur Henriette, et dont nous devons la communication à l'obligeance de madame Psichari. En voici quelques extraits :

« ... Mais c'est là le miracle, chère amie ; c'est là ce qui fait en ce moment du Mont-Cassin un des lieux les plus curieux du monde, et celui où l'on peut mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il a de poétique et d'élevé... Le Mont-Cassin offre l'étonnant spectacle de moines persécutés par l'autorité séculière pour leur patriotisme et l'élévation de leur sentiment religieux... Des moines devaient m'apprendre ce que c'est que la tyrannie de la conscience et le dur martyre de ceux que le sort a doués de nobles aspirations au milieu d'un peuple avili. Grâce à l'influence de quelques hommes d'élite, grâce surtout à de studieuses habitudes et à la grande culture intellectuelle qui a toujours distingué l'ordre des Bénédictins, l'antique abbaye, qui fut le berceau de la vie monastique en Occident et qui resta si longtemps un des refuges de la science et de la civilisation, est redevenue dans ces dernières années un centre d'études, de patriotisme et de noble sentir. Les doctrines qui, dernièrement, ont été condamnées sous le nom de Rosmini, de Gioberti, de Ventura, avaient envahi toute l'école... Il fallait venir en ce désert, loin de toutes les routes battues, pour nous retrouver en pleine France, pour entendre parler de Hegel, de Kant, de M. Cousin. Le premier livre que nous rencontrâmes dans la cellule du Père Sebastiano, le bibliothécaire, fut *la Vie de Jésus* de Strauss... Quel fut mon étonnement d'entendre un moine défendre contre moi le point que j'attaquais dans le célèbre mythologue, et parler comme aurait pu le faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue ! Notre étonnement fut bien plus grand encore

ment est fondé. Tosti subit, à côté de ces influences étrangères, celle des philosophes napolitains : cette terre campanienne, par la hardiesse d'une élite, faisait contraste avec l'ignorance et l'apathie générales. Les religieux du Mont-Cassin n'étaient point de simples contemplatifs, enfermés dans la vision de l'éternité. Ils cherchaient à faire de leur abbaye un foyer de vie intellectuelle, où se réveillerait la pensée nationale ; ils entendaient collaborer au mouvement de rénovation qui se préparait ailleurs. Le gouvernement napolitain leur ayant permis, vers 1845, d'avoir une imprimerie particulière, Tosti voulut fonder une revue périodique, l'*Ateneo italiano*, pour laquelle il fit appel à la collaboration des écrivains les plus célèbres du temps : le napolitain Troya lui promit son concours, aussi bien que les piémontais Balbo et Gioberti ; Balbo devait y publier son *Sommaire de l'histoire d'Italie*, Gioberti son *Primato morale e civile degli Italiani*. Silvio Pellico, Manzoni, Cantù, Rosmini, etc., envoyaient leur adhésion. Mais le bruit de ce grand projet causa tant de frayeur au ministre napolitain de la police, qu'il interdit la publication de l'*Ateneo*.

En 1843, on avait remis au roi de Naples un mémoire, demandant une constitution nouvelle : il avait pour auteurs Tosti et Spaventa. Jusqu'à la veille de la Révolution de 1848, Tosti continua d'entretenir les relations les plus actives avec

quand nous les entendîmes parler, avec la plus grande liberté, de la corruption du catholicisme, de la déplorable influence du clergé en ce pays, du culte grossier de Naples, des erreurs fatales qui conduisent le catholicisme à l'abîme. Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que, groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons, avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent et surtout des choses religieuses et morales... Ils me rappellent les grands moines irlandais du VIIIe et du IXe siècle, un S. Colomban tenant tête aux princes barbares, indomptable, inflexible comme une barre de fer. Nous nous regardâmes les uns les autres quand le sous-prieur nous déclara que, si on les expulsait de l'abbaye pour y mettre les jésuites, ainsi qu'on les en a menacés, ils y mettraient plutôt le feu, en emportant leurs archives, comme les moines du moyen âge, chassés par les Barbares, portaient sur leur dos les os de leurs saints... Quels types admirables de résignation douce, de délicatesse morale, de culture intellectuelle j'ai trouvés sous ces capuchons de moines !... Ah ! que nous étions faits pour nous comprendre. J'ai retrouvé là toutes mes années d'autrefois, mes doutes, mes combats, mes hésitations. J'ai fait ce que je devais faire, étant Français, et je crois qu'ils font ce qu'ils doivent faire, étant Italiens. Le salut de l'Italie viendra des moines. »

les libéraux napolitains. Il semblait à ce moment que les guelfes dussent prendre, au Midi comme au Nord, la direction du mouvement national. Dans la préface de son *Histoire de Boniface VIII* (1846), Tosti s'adressait à l'auteur de la *Divine Comédie*, « suprême refuge de la grandeur italienne », et prétendait corriger le jugement passionné du poète sur le pape qui vit périr « le pontificat civil » : il appelait de ses vœux cette union « qui seule peut féconder les espérances de la mère-patrie ». Pour Tosti, c'était le rôle propre de la papauté, appuyée sur le monachisme, d'affranchir l'Italie, d'ouvrir dans son histoire une ère nouvelle, et de lui restituer cette primauté morale et civile, que venait de proclamer Gioberti. A l'avènement de Pie IX, les néo-guelfes se crurent à la veille du triomphe. Le nouveau pape apparut à Tosti comme le pontife qui allait entraîner tous les Italiens, y compris le roi de Naples, dans la sainte croisade pour l'indépendance.

Pourtant, dès le mois de janvier 1848, Pie IX était inquiet de l'ardeur intempérante de ses nouveaux amis; déjà sa conscience était cruellement partagée entre les exigences du sentiment national et les devoirs du Pontife universel. Tosti vint à Rome pour lui rendre courage. Au cours d'un long entretien, Pie IX lui demanda s'il ne trouvait point dans l'histoire un fait qui rappelât l'état présent de l'Italie. « Saint-Père, répondit brusquement Tosti, n'y a-t-il pas la Ligue lombarde? J'en écrirai l'histoire, et je la dédierai à Votre Sainteté, si elle veut bien y consentir. » Pie IX ne refusa point, et Tosti, en quelques mois, écrivit ce livre passionné. Lui-même l'a défini en ces termes : « Que les érudits ne cherchent point ici des documents nouveaux, des faits inconnus et inédits. Ce n'est qu'un récit ingénu que j'ai fait à mes frères, assis au foyer domestique de la patrie, à la veille d'un grand voyage. » Son enthousiasme lyrique avait inspiré ces dernières lignes de la dédicace, véritable manifeste du parti néo-guelfe :

Répondez (disait-il à Pie IX), répondez à l'Italie qui vous demande la parole du salut : c'est à vous qu'il appartient de séparer, dans l'Évangile du Christ, l'esprit qui vivifie de la lettre qui tue... Contemplez l'avenir, interrogez le passé, demandez au battement de

nos cœurs si nous sommes les fils de ces Lombards qui, ayant associé le Pontificat Romain à la liberté de la patrie, surent le défendre au prix de leur sang. Rendez-nous, Très Saint-Père, la bannière qu'Alexandre III, au jour du triomphe, suspendit au sépulcre de saint Pierre. Rendez aux enfants l'héritage des aïeux... Accourez pour bénir l'union solennelle de la Charité et de la Raison avec le pouvoir des clefs suprêmes. Ne vous laissez pas troubler par le bruit des événements humains, par l'explosion de la colère des princes, parce que la parole de Dieu, quand elle crée ou rachète, est toujours précédée de la voix terrible des tempêtes. Mais votre trône restera ferme sur le fondement des cœurs affranchis dans la liberté du Christ : s'il s'appuyait sur la tête des hommes, il tomberait. Osez dans le Seigneur. Ne vous contristez pas éperdûment du péché des multitudes, parce que le péché lui-même, dans les trésors de Dieu, contient le germe du bien... Allez au devant du jour du Seigneur : nous voilà prêts... parce que, dans l'essence de l'individualité italienne, Dieu a mis l'idée du Pontificat Romain. Voulez-vous nous dépouiller d'un si grand ministère? Voulez-vous en honorer un autre peuple?... Il faudrait d'abord que vous arrachiez le siège papal, qui plonge ses racines dans la succession de deux cent cinquante-neuf pontifes. Non, ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le séparer, et si cette séparation survenait, Dieu repousserait les Alpes jusqu'aux confins de la terre, de sorte que le monde serait tout entier l'Italie! Bénissez ce volume, bénissez la mémoire des aïeux, les espérances du présent, la gloire de l'avenir, bénissez celui qui l'a écrit; et, par la voie de la prière, vous verrez comment, dans une âme étrangère aux consolations de la terre, l'amour de la patrie se transfigure dans le saint amour de Dieu.

Mais tandis que Tosti écrivait son livre et en surveillait l'impression, les événements se précipitaient. La révolution éclatait à Palerme et à Naples; Pie IX avait déclaré, dès le mois d'avril, qu'il ne voulait pas faire la guerre à l'Autriche. Le gouvernement napolitain, très irrité contre Tosti, fit courir le bruit que la *Ligue lombarde* avait paru malgré le pape, et que Pie IX allait obliger l'auteur à en suspendre la publication. La vérité, c'est que Pie IX n'avait pas pris le temps de lire le manuscrit. Il fallut que Tosti vînt à Rome, en octobre, pour s'expliquer : l'entretien fut affectueux, et malgré les réserves du pape sur la dédicace, qui contredisait, en somme, les déclarations pontificales, Tosti ne fut pas désavoué. A peine rentré dans son monastère, il accourait à Naples, pour assister aux séances de la nouvelle Chambre. On raconte qu'un

jour son ami le député Troya lui fit signe de descendre des tribunes : ce parlementaire novice ne pouvait imaginer qu'un Tosti ne fût pas dans l'enceinte réservée aux représentants de la nation. Ce n'était pas d'ailleurs un spectateur muet : si l'un de ses amis libéraux prononçait une éloquente harangue, Tosti manifestait bruyamment son approbation par des *bene* et des *bravo*, qui lui valurent, dit-on, à plusieurs reprises, les observations sévères du président. Le rêve ne dura pas longtemps : une lutte à mort s'engageait bientôt entre absolutistes et libéraux. Le 15 mai, des barricades se dressèrent dans les rues de Naples; Tosti, étant sorti au milieu de la fusillade, faillit tomber sous les balles des soldats bourboniens, dont il escomptait la défaite. Il court demander asile dans un palais ; la porte, heureusement pour lui, reste close : quelques heures plus tard, les Suisses de l'armée royale prennent ce palais d'assaut et massacrent tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Tandis que la réaction triomphe brutalement à Naples, arrivent de Rome les plus graves nouvelles : meurtre de Rossi, fuite de Pie IX (novembre 1848). Le brutal démenti donné à toutes ses espérances a brisé l'âme de Tosti. Le bon moine était peureux comme un enfant, et depuis qu'il avait vu le sang couler, il éprouvait, à la moindre alerte, d'incroyables frayeurs.

Malgré tout, il cherchait encore à servir la cause. En décembre 1848, comme il recevait, au Mont-Cassin, la visite de deux cardinaux français, il leur parla longuement de l'intervention, déjà prévue, de la France. Il demandait qu'on trouvât un moyen pacifique d'assurer le retour du pape à Rome ; et il offrait sa médiation auprès des triumvirs de la République romaine. Ceux-ci consentaient à recevoir Tosti. Par malheur, il ne pouvait quitter le Mont-Cassin sans la permission de son abbé, qui refusait de le laisser partir sans l'assentiment du roi de Naples. Le refus du roi fit tout échouer. Peu de temps après, « un régiment de dragons gravit au pas de course la longue rampe qui mène à ce paisible sommet[1] » ; le couvent fut occupé militairement, Tosti et les deux frères Pappalettere emmenés à Naples, et enfermés dans le couvent

1. Renan, article cité.

de San Severino. Tosti était accusé de propagande révolutionnaire ; ses deux compagnons, suspects de rationalisme et de panthéisme, puis dénoncés par la police comme appartenant à une secte de *pugnalatori* (compagnons du poignard), restèrent six mois en prison. Tosti faillit s'enfuir sur un bateau anglais, que le ministre d'Angleterre à Naples mettait à sa disposition : s'il finit par rester, ce fut, dit-on, par peur de la mer. La protection de Pie IX lui valut bientôt un sauf-conduit pour se rendre à Rome ; il alla séjourner au monastère de Saint-Paul ; « c'est là que je l'ai vu, écrivait Renan, résigné, heureux de sa propre pensée, mais, je crois, sans espérance. » Cependant Tosti put revenir, bientôt après, au Mont-Cassin ; il y resta, comme un suspect, placé jusqu'en 1860, sous la surveillance spéciale de l'abbé. Ce fut le *decennio plumbeo*, les « dix ans de plomb ». Tosti se consola des tristesses du présent en revenant vers ces siècles du moyen âge, où il avait puisé, disait-il, à la source vive des idées guelfes. Son activité intellectuelle ne se ralentit point. En 1851, étant encore à Rome, il publiait l'*Histoire d'Abélard*, avec un certain nombre de fragments inédits du philosophe : il n'avait obtenu qu'une permission de quelques jours, pour aller au Mont-Cassin consulter les manuscrits qu'il songeait, depuis plusieurs années, à publier intégralement. En 1853, parut son *Histoire du Concile de Constance* ; en 1856, l'*Histoire du Schisme grec* ; en 1859, *la Comtesse Mathilde et les Pontifes romains* ; en 1861, les *Prolégomènes à l'Histoire de l'Église*.

*
* *

Cependant la guerre d'Italie, les événements de 1859-60 avaient réveillé ses espérances. Mais ce n'était plus les Guelfes qui dirigeaient la révolution : qu'allaient devenir, dans la tourmente, l'Église romaine et l'abbaye du Mont-Cassin, également chères au cœur de Tosti ? En 1860, quand sont appliqués, en Ombrie et dans les Marches, les premiers décrets contre les couvents, Tosti publie sa brochure : *Saint Benoît au Parlement national*, où il rappelle, avec une éloquente fierté, le rôle des Bénédictins d'Italie dans le mouvement national de 1848. En 1866, quand le Parlement italien vote

« l'incamération » de tous les biens des couvents, un amendement est proposé, qui excepte de la mesure le monastère du Mont-Cassin. Il est repoussé, au milieu de l'inattention générale. Tosti multiplie alors lettres et démarches ; il essaie d'agiter l'opinion ; les illustres amis qu'il compte à l'étranger, dans les sociétés savantes de France, d'Angleterre et d'Allemagne, demandent, au nom des intérêts de la science et du respect de l'histoire, qu'on sauve l'abbaye, gloire séculaire de la civilisation latine. Gladstone, depuis longtemps lié avec Tosti, fait écrire dans les journaux anglais et intervient lui-même auprès des ministres de la Reine. Une pétition de l'Institut Archéologique de Londres, en faveur du Mont-Cassin, est transmise officiellement au gouvernement de Florence. Tosti vient à Florence, et finit par obtenir que le Mont-Cassin, déclaré monument national, soit laissé à la garde des Bénédictins.

D'autre part, il ne renonçait point à l'espoir de réconcilier Pie IX et la monarchie italienne. En 1863, le pape avait fait savoir à un ami du moine qu'il aurait plaisir à revoir « ce bon fou de Tosti », et que Tosti pourrait venir à Rome, y passer quelques jours. Mais Tosti demandait hardiment au pape de se remettre à la tête du mouvement national, dans la mesure où le permettait son office de pasteur universel : l'accord était impossible. En fait, il ne revit Pie IX que deux ans plus tard, et, si les relations entre eux restèrent toujours affectueuses, on devine combien les opinions exprimées par Tosti étaient peu conformes aux tendances dominantes de la Cour romaine et des catholiques étrangers. En 1868, il écrit à un ami : « Nous Italiens, nous avons certes une grande reconnaissance à Napoléon ; mais je confesse que les impertinences de Rouher m'ont rendu rouge comme un garibaldien... Je pense que les fusils Chassepot, à Mentana, ont ouvert une blessure mortelle au flanc de la dynastie napoléonienne, et ont ébranlé jusque dans ses fondements le pouvoir temporel[1] ». A cette date, il rêve encore un rapprochement : le pape ne pourrait-il pas reconnaître le *vicariat piémontais* ? « Rome, capitale du monde, et en même temps *salon de réception* pour

1. Lettre à Casati (citée par R. de Cesare, *Nuova Antologia*, 1er juin 1898).

les grandes fêtes d'Italie, cela ne vous semble-t-il pas beau et magnifique[1] ? » Et, pour trouver un moyen de réaliser son rêve, il songeait à préparer une rencontre entre Pie IX et Victor-Emmanuel, sur le terrain neutre que pourrait être l'abbaye du Mont-Cassin.

Il échoua dans ses grands projets. Mais cet optimiste incorrigible ne se lassait point d'agir, en saisissant les moindres occasions de préparer un avenir meilleur. Avec une énergie toujours jeune, une ténacité généreuse, qu'aucun obstacle ne pouvait briser, il travaillait, dans la mesure du possible, à rapprocher les distances, à tempérer dans l'application les mesures les plus radicales; il faisait œuvre de diplomate et de politique. Beaucoup d'églises et de monastères, célèbres par leurs souvenirs d'histoire ou d'art, le « Sacro Speco » de Subiaco, le couvent grec de Grottaferrata, etc., furent sauvés, par ses soins, de la confiscation et de la ruine. Si, du côté piémontais l'on rendait hommage à la sincérité de son patriotisme, du côté « noir » on ne pouvait mettre en doute la fidélité du moine à son Ordre et à l'Église romaine. Pour ne pas attrister Pie IX, Tosti refusait la croix du Mérite de Savoie; pour rester moine du Mont-Cassin, il refusait une chaire à l'Université de Pise. La grande notoriété de Tosti, ses fréquents séjours à Rome, le mettaient en relations avec des savants et des hommes politiques de tous les partis; il comptait aussi, en dehors de l'Italie, de précieuses amitiés. Depuis longtemps, comme le veut la coutume bénédictine, il savait accueillir les innombrables visiteurs de toute nation, de toute confession religieuse et de toute opinion, qui venaient au Mont-Cassin. Sa haute culture le mettait vite de pair avec les hommes les plus instruits et d'esprit le plus libre : bien souvent ces relations passagères devinrent de véritables amitiés. Renan avait gardé de ses entretiens avec lui, de son accueil affectueux et cordial, une vive impression. Il lui recommandait ses amis de passage au Mont-Cassin ; il le tenait au courant de ses travaux et de ses projets. Il lui écrivait d'Orient, quand il préparait la *Vie de Jésus*, et, peu après, lui envoyait son livre[2].

1. Capecelatro, *op. cit.*, p. 67.

2. J'ai eu communication de deux lettres du Père Tosti, adressées à Renan : l'une,

Dans son *Voyage en Italie*, Taine raconte sa visite au Mont-Cassin, où il a vu Tosti. « C'est un historien, un penseur, un réformateur respectueux, mais imbu de l'esprit moderne, persuadé qu'il faut désormais concilier l'Église et la science. » Avec le protestant Gladstone, Tosti garda toute sa vie d'étroites relations, et les deux vieillards échangèrent encore plusieurs lettres, quelques mois avant la mort de Tosti, au moment où diverses tentatives étaient faites, à Rome et en Angleterre, pour rapprocher du Saint-Siège les anglicans (1895-96). Un autre protestant qui a bien connu Tosti, nous a laissé de lui un très vivant portrait : c'est l'historien de Rome au moyen âge, Gregorovius. « Dans cet homme extraordinaire, il y a la flamme d'un profond et séduisant esprit. Tout en lui est intuition; ce n'est pas un érudit qui travaille avec patience: il crée tout de lui-même. Il rit volontiers et de bon cœur, comme un homme d'heureux caractère, que l'ambition n'a jamais tourmenté; et pourtant il y a dans son regard le signe d'une souveraine sagesse, un je ne sais quoi qui révèle brusquement un prince de l'Église. C'est l'héritage spirituel de l'aristocratie bénédictine qu'on retrouve chez ce moine, vivant par la pensée avec les esprits qui, du haut du Mont-Cassin, pendant les siècles du moyen âge, ont agi sur le monde[1]. » Un observateur superficiel qui voyait Tosti pour la première fois ne devinait pas l'homme extraordinaire qu'il était. Comme il redoutait beaucoup les indifférents et les curieux, surtout vers la fin de sa vie, le premier accueil était parfois un peu rude. Mais s'il venait à se livrer, il fascinait son interlocuteur.

sans date, est de 1858 ou 1859; l'autre est du 9 février 1862. Dans la première, Tosti écrivait : « Je ne méritais pas qu'un écrivain qui aujourd'hui honore tant la France parlât publiquement de moi : rien d'autre n'a pu vous le conseiller que la bonté de votre cœur à mon égard; et je vous en remercie également avec le cœur. Je ne m'étonne pas de notre dissentiment. Nous sommes tous deux libres dans l'amoureuse recherche du vrai. Opposés dans la voie pour y arriver, d'accord quant au but. » Dans les papiers conservés au Mont-Cassin, se trouve la réponse de Tosti à l'envoi de la *Vie de Jésus* : elle est citée dans la brochure du cardinal Capecelatro (*Commemorazione di D. Luigi Tosti*, p. 55). En voici le passage essentiel : « J'ai lu ton livre, mais il m'est tombé de la main, parce que c'était une tentation à ma raison, un outrage à ma foi. Toi cependant tu n'es pas tombé de mon cœur, soutenu par l'espérance que Jésus de Nazareth me donnera un nouveau témoin de sa divinité. »

1. Gregorovius, *Römische Tagebücher*, p. 63.

Sa conversation était une mine inépuisable de souvenirs, d'anecdotes et de bons mots; il mêlait au plus pur italien quelques phrases de dialecte napolitain ou *romanesco*. Puis, au milieu de ses saillies, son imagination l'emportait en des rêves fantastiques où apparaissait de nouveau, toujours brûlant de la même ardeur, le patriote de 48[1].

Depuis les *Prolégomènes à l'Histoire de l'Église*, qui sont de 1861, il n'écrivit plus guère que de courts articles sur toutes sortes de sujets, des discours historiques, des essais mi-poétiques mi-philosophiques, qui se rattachent à ses *Souvenirs bibliques*. Son œuvre, qui a été réimprimée par un éditeur de Rome, à partir de 1886, forme une masse compacte de dix-neuf volumes in-8°. Aux grands travaux d'histoire, qui ont occupé la première partie de sa vie, de très bons juges préfèrent quelques-unes de ses œuvres diverses, et notamment ses *Souvenirs bibliques :* le *Psautier du Pèlerin*, le *Psautier du Soldat*, le *Voyant du XIXe siècle*, dont Renan nous a fait connaître des extraits. Ces courtes pages, d'une allure si personnelle et d'un lyrisme si étrange, font revivre devant nous l'homme de foi profonde, qui trouvait dans la lecture de la Bible le meilleur aliment de son enthousiasme. Mais Tosti n'est pas seulement un poète et un rêveur. Quels que soient les défauts de ses principaux livres : longueur, emphase, abus de philosophie nuageuse, il y a, çà et là, bien des pages curieuses à recueillir. Comme historien et érudit, il n'a plus qu'une valeur secondaire. Si la bibliothèque et les archives du Mont-Cassin lui ont fourni beaucoup de documents inédits, il n'a pas su toujours en faire la critique. Quand il cite une charte ou un diplôme, il ne semble point se douter qu'il y a eu autrefois, au Mont-Cassin comme partout, bon nombre de faussaires. Il avouait volontiers qu'il ne savait point se plier aux recherches minutieuses et à l'investigation patiente du détail; son ardente imagination l'entraînait. C'est un historien romantique : patriote, incapable de se détacher du présent, il cherche surtout dans le passé les grandes leçons qui peuvent éclairer l'opinion de ses contemporains. Mais, s'il ne connaît pas cette critique rigoureuse qui est aujourd'hui la loi de

1. D'Ovidio, *Rivista d'Italia*, 15 janvier 1898.

l'histoire, on trouve dans ses livres beaucoup d'idées générales intéressantes, un remarquable effort pour dégager, de la masse confuse des événements, les faits essentiels par lesquels se manifeste le mouvement général de la civilisation. Lui-même, dans une lettre adressée au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, a défini en ces termes l'inspiration de son œuvre historique :

Vous ne trouverez pas dans ces livres le savant, mais le moine laborieux qui, aspirant au ciel, n'a jamais oublié la patrie : guelfe toujours et papalin, parce que je ne trouvais pas d'autre force, pour faire la révolution contre les injustices humaines. Grégoire VII a été mon Mazzini; je suis allé trouver la Papauté et l'Italie dans la fièvre de leur sainte colère : Boniface VIII et la Ligue lombarde; je suis allé trouver la raison humaine, mère de mon guelfisme, dans la plus douloureuse de ses épreuves : Abélard; j'ai montré le Saint-Siège foudroyant chaque génération de puissants dans le concile de Constance, le schisme grec, la comtesse Mathilde, et finalement, quand j'ai vu se lever l'Italie, parce que la terre tremblait, étranger, comme moine, à l'action des hommes, n'étant plus ni guelfe ni gibelin, mais italien et catholique, je me suis retiré dans le désert de la contemplation : j'ai écrit les *Prolégomènes* [1].

Ce livre des *Prolégomènes à l'Histoire universelle de l'Église*, qu'il envoyait à Renan, à Victor Cousin, et qu'il désirait faire connaître au public français [2], nous semble, entre ses œuvres de longue haleine, la plus hardie et la plus personnelle, celle qui révèle le mieux le fond de sa pensée sur les rapports de la philosophie et de la religion, sur le rôle actuel de l'Église, sur l'évolution nécessaire de l'institution ecclésiastique. Ce mot d'*évolution*, dont on a tant abusé depuis, revient fréquemment dans les livres de Tosti. Il prétend quelque part que l'Italien, mieux que tout autre peuple, a le sens de la continuité humaine. Montrer dans l'histoire cette continuité, chercher la raison essentielle des grandes transformations intellectuelles, politiques, sociales, tel est le but qu'il poursuit. Il oppose l'évolution de la nature, régulière

1. *Opere postume*, p. 169 (publiées en 1899).

2. Il écrivait à Renan : « Vous verrez comment j'ai cherché à concilier (dans les *Prolégomènes*) le devoir de qui croit avec les droits de qui raisonne », et il aurait voulu que Renan lui-même ou, à son défaut, un de ses amis en rendît compte dans la *Revue des Deux Mondes*.

et constante, à l'évolution dans l'ordre humain, troublée par des luttes incessantes « entre l'esprit et la matière ». Il ne maudit pas les révolutions, mais cherche à les comprendre, en y montrant « l'anticipation de l'avenir par la force de l'instinct », ou « le conflit de deux droits qui se tiennent pour divins ». S'il fait ses réserves sur l'œuvre de la Révolution française, il ajoute cependant :

Personne ne voudrait revenir en arrière, par peur des révolutions... Quiconque parcourt en esprit le temps qui nous sépare des législations enfantines remercie le Seigneur de l'avoir mis au monde en des temps plus doux à l'homme. Le sang, la violence des révolutions, qu'est-ce donc, en face de l'agonie sanglante que souffrit l'humanité, pendant des siècles, entre les bras de la barbarie législatrice? Tandis que nous pleurons le mal qu'ont fait les hommes depuis 1789, nous devons reconnaître que la société civile se trouve dans un état meilleur qu'auparavant. Ce mieux-être est le fruit de la pensée, qui par son action revendique les droits à une existence plus douce, plus juste et plus libre. Cette pensée, c'est la pensée chrétienne elle-même, dans sa forme la plus large... Trop resserrée par la raison religieuse, elle aurait conservé sa force d'ascension ; mais sa force d'expansion serait restée dans les entraves d'une enfance prolongée et stérile [1].

Si Tosti admire les grands papes du moyen âge, il évitera l'écueil d'une apologie systématique. Cet Italien, qui accueille avec enthousiasme les idées et les formes sociales nouvelles, qui salue avec une joie exubérante l'affranchissement de son pays, qui affirme sa foi dans le progrès, son respect de la raison, saura juger très librement le passé. Il marque bien ce qui fait à la fois la grandeur et la faiblesse du moyen âge chrétien. Il aime en Grégoire VII le hardi réformateur qui, délivrant l'Église du joug féodal et impérial, donne au christianisme une force de pénétration nouvelle ; mais il ne cache point que cette époque lointaine représente pour lui l'enfance de la raison et de la société civilisée. Si l'étroite tutelle du prêtre est alors une nécessité sociale, ce n'est là qu'un état transitoire : à mesure que l'humanité se développe, l'action sacerdotale doit diminuer dans l'ordre civil et politique. Alors se forment les individualités nationales : mais l'idéal chrétien, dont elles procèdent, ne nous abandonne pas;

1. *Prolegomeni*, pp. 388 et suiv.

il apparaît d'une manière moins sensible à la surface de notre vie; pourtant il ne cesse pas de nous pénétrer et de nous inspirer : c'est lui qui nous élève avec une vertu d'autant plus puissante, qu'elle devient plus intérieure et plus profonde[1].

Le paganisme de la Renaissance ne trouble point son âme d'artiste. Fidèle à sa méthode, il cherche la raison essentielle de ce grand mouvement, « produit par la conscience de la société chrétienne, qui, arrivée à la maturité de son intelligence et déliée de la tutelle cléricale, sentit la parenté qui l'unissait à la défunte société païenne, dans la grande unité humanitaire... Sous les idoles brisées, dans la putréfaction des mœurs païennes, dormait un fait indestructible : la continuité du progrès humain[2] ». Il parlera sans colère de la Réforme luthérienne, s'efforçant de mettre en lumière les raisons intellectuelles et morales qui amènent une réaction contre le système ecclésiastique du moyen âge. Mais aux réformateurs qui « emportés par leur élan contre la tutelle cléricale, s'immobilisent dans l'interprétation de la Bible », il oppose les philosophes et les savants, qui, sans prétendre se détacher de l'Église, ont donné une nouvelle impulsion au monde de la pensée. Il salue en Galilée et en Descartes les véritables libérateurs de l'esprit humain, ceux qui « abolissent la féodalité du savoir », et mettent fin à l'empire d'Aristote. Descartes complète l'œuvre des Italiens Bruno, Vanini, Campanella, en imposant une discipline nécessaire à leur tumultueuse insurrection contre la scolastique.

Tosti n'est pas resté longtemps l'observateur découragé que Renan avait cru voir en lui, dans leurs entretiens de 1850. Les *Prolégomènes* se terminent par un hymne d'espérance, par un acte de foi dans l'avenir de l'Église, interprète immortelle de l'esprit chrétien. Tosti est persuadé qu'elle doit trouver en elle-même le secret des adaptations nécessaires; l'unité de ses principes et de sa doctrine n'empêche point, en dépit des apparences, l'inépuisable variété de ses formes. Mais les formes qu'elle a prises en ces derniers siècles doivent être rejetées : et comment ne pas voir les résultats désastreux

1. *San Benedetto al Parlamento nazionale* (Scritti vari, t. I, p. 234).

2. *Prolegomeni*, p. 297.

de l'alliance trop étroite conclue avec les princes pour réagir contre la Réforme? Tosti réprouve avec une singulière énergie, au nom même de sa foi, le système de « la religion utilitaire », appliqué par Charles-Quint et ses successeurs, système qui consiste à « se proposer la religion, non comme un but de perfection morale et spirituelle, mais comme un moyen de conserver la puissance ». Au contraire, il admire le peuple anglais, « qui a été le précurseur des autres, dans la libre manifestation des forces morales de l'individu humain ».

On pourrait ainsi recueillir, dans l'œuvre historique de ce bénédictin moderne, plusieurs remarques ou opinions bien faites pour surprendre ceux qui se représentent par avance un type convenu du moine, bien faites aussi pour exciter la pieuse indignation de certains croyants. Plus Tosti avançait en âge, et plus son optimisme déconcertait les générations nouvelles. Un jour vint où le rêve de conciliation, qu'il n'avait cessé de poursuivre, l'entraîna, déjà septuagénaire, à une démarche plus grave. Il crut, en 1887, que le moment était venu pour l'Église romaine de donner à l'Italie royale une absolution solennelle; et il écrivit sa brochure sur *la Conciliation*. Toujours dédaigneux des obstacles, emporté par l'élan de son imagination, il ne semble point qu'il ait prévu quel scandale il allait soulever.

*
* *

Ce dernier épisode de la vie de Tosti mérite d'être rappelé avec quelque détail. Il connaissait depuis longtemps le cardinal Pecci, et il avait salué avec joie, en 1878, l'avènement du nouveau pape : c'était, à ses yeux, le pontife pacificateur, appelé par la Providence à fermer l'ère des malentendus et des discordes. Léon XIII lui témoignait une grande bienveillance : c'est à Tosti qu'il confia les fonctions de vice-archiviste du Saint-Siège, au moment où l'*Archivio secreto*, par la volonté du pontife, était librement ouvert, pour la première fois, aux recherches des historiens.

En 1880, comme on préparait au Mont-Cassin de grandes fêtes pour célébrer le quatorzième centenaire de saint Benoît, Tosti, dans une allocution aux Napolitains, résumant, en

quelques périodes éloquentes, l'œuvre séculaire des moines bénédictins, évoquait le jour prochain où le successeur de Pierre, « cédant à l'appel irrésistible de soixante pontifes bénédictins », viendrait en personne prier au berceau de l'Ordre.

Au printemps de 1887, la politique pontificale venait d'obtenir, par la fin du *Kulturkampf* allemand, un de ses plus grands triomphes. Dès lors il sembla que de plus larges espérances s'ouvraient à l'imagination de Léon XIII. A Florence, par une belle matinée de mai, devant la façade nouvellement restaurée de Sainte-Marie-des-Fleurs, l'archevêque avait solennellement béni le roi, la reine et le prince royal, entourés d'une foule enthousiaste. Quelques jours après, le 23 mai, Léon XIII, s'adressant aux cardinaux réunis en consistoire, commençait ainsi son discours : « Le désir de pacification qui nous anime à l'égard de toutes les nations, plût à Dieu qu'il puisse, dans la mesure où nous devons le vouloir, servir au bien de l'Italie! » Et il parlait de cette nation, que la nature elle-même recommandait spécialement à son affection, en des termes qui émurent profondément les cœurs italiens. En rapprochant ces deux faits, beaucoup de politiques y virent le signe d'une orientation nouvelle dans la politique du Saint-Siège. Vers la même époque, Tosti, autorisé par le pape, négociait avec le président du Conseil, Crispi, pour obtenir la restitution aux bénédictins des biens de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs. Le ministre et le moine étaient tous deux d'accord pour ne pas s'en tenir à ces préliminaires : dans les cercles officieux, on exagérait volontiers le rôle du médiateur; la négociation, si bien commencée, ne pourrait-elle pas s'étendre à un plus large domaine? Il est certain que les fêtes de Florence et l'allocution pontificale avaient enflammé d'enthousiasme l'âme toujours jeune de Tosti. Persuadé que la conciliation était déjà plus qu'à moitié faite, et qu'il suffirait de la moindre impulsion pour décider le pape à manifester publiquement ses intentions, il écrivit en quelques jours sa fameuse brochure.

Le bruit se répandit que Léon XIII lui-même avait corrigé les épreuves de *la Conciliation*. Cependant Tosti a déclaré, quelques mois plus tard, que le pape, s'il avait eu connais-

sance de son opuscule, en aurait sûrement interdit la publication. Au reste, quand on sait quelle fut, au sujet de la question romaine, l'invariable pensée du pape défunt, il est impossible d'admettre qu'il ait approuvé sans réserve les conclusions de Tosti. L'auteur de la brochure ne proposait aucune solution du conflit ; pour lui, le Saint-Siège n'avait qu'à pardonner, et toutes les difficultés se trouvaient d'un seul coup supprimées, par un miracle de la charité : l'esprit avisé de Léon XIII pouvait-il méconnaître à ce point la complexité du problème ?

Mais si la conclusion est personnelle à Tosti, il est très probable que Léon XIII a connu par avance les premières pages de la brochure ; l'histoire du conflit, depuis les premiers temps de Pie IX, telle que l'expose l'auteur de *la Conciliation*, est écrite avec une modération et une finesse qui devaient plaire au pape. Aussi bien cet opuscule est-il une des œuvres les plus remarquables du Père Tosti ; ses idées les plus chères, celles qui ont dominé sa vie, y sont exprimées avec une vigueur et une concision qu'on trouve rarement chez lui : *la Conciliation* est, à vrai dire, son testament spirituel[1].

Le pieux curé de village, qu'il imagine dans une province reculée de l'ancien royaume de Naples, ce Don Pacifico, aimé de ses paroissiens, vrai ministre de l'Évangile et ardent patriote, c'est le prêtre catholique selon l'idéal de Tosti. « Il ne voulait rien savoir des partis ; il les détestait comme la peste ; les partis et les sectes, disait-il souvent, sont les ennemis capitaux de la liberté de notre pensée : bien fou qui s'y emprisonne ; sacrilège qui croit en faire une citadelle pour l'Église... Sa parole pénétrait les âmes sans les déchirer ; libéraux et rétrogrades l'écoutaient avec le même plaisir, et tous, en sortant de l'église, se serraient la main, plus amis qu'avant. » En face du bon curé, Tosti, non sans malice, trace la silhouette de l'évêque napolitain d'ancien régime, tout déconcerté par le tremblement de terre de 1848, et qui se jette, de terreur, dans les bras du parti bourbonien. « Bientôt dans l'esprit de Monseigneur apparaît un nouveau dogme : l'identification du trône et de l'autel, et par une

1. On la trouvera, réimprimée, au tome II des *Scritti vari*, pp. 343-362.

logique violente, il entre dans les conseils d'une terrible réaction. »

Don Pacifico, qui refuse de « brûler dans le même encensoir l'encens de Dieu et celui des monarques », devient suspect; on l'accuse de libéralisme; il est menacé de disgrâce, quand le pauvre prélat, au coup de canon de Magenta, tombe frappé à mort. Le curé patriote est désormais plus tranquille. Mais alors s'engage dans sa conscience un cruel conflit : l'idée de l'unité nationale était dans son sang, et pourtant il gardait à sa mère l'Église une affection souveraine. « Il fallait arracher des cœurs italiens l'Italie pécheresse, qui, pour la première fois, se montrait délivrée de ses chaînes, et avec une couronne de reine! Il fallait renier cette monarchie qui l'avait rachetée, parce qu'elle usurpait le bien de saint Pierre. Quel martyre! » Malgré lui, dans sa paroisse, à la nouvelle que les troupes italiennes entrent à Rome, les cloches sonnent à toutes volées et les enfants répètent à tous les échos l'hymne de Garibaldi. En vain, Don Pacifico les prie de se tenir tranquilles; pour la première fois, sa parole se perd dans le désert. Cependant, devant le *Non possumus* de Pie IX, il s'incline en fils obéissant, attendant des jours meilleurs. Les anathèmes qui frappent l'Italie lui apparaissent encore comme une expiation nécessaire. Mais à l'avènement de Léon XIII, il voit monter à l'horizon la lueur d'une nouvelle aurore. Son évêque, un évêque du nouveau régime, élu par la seule grâce de Dieu et du Saint-Siège, s'entretient avec lui des espérances et des projets du pape. Il lui raconte les fêtes de Florence; il lui montre, derrière l'archevêque qui bénit le roi d'Italie, le pontife qui l'approuve et lui soutient le bras.

Le rêve du curé n'est plus un songe lointain. « Qu'y aura-t-il à Rome, Monseigneur? s'écrie Don Pacifico. — Doucement, répond l'évêque, Florence n'est pas Rome... Mais il est nécessaire, parfois, que le simple fidèle ouvre la voie aux désirs du pape, les prévienne et les seconde. C'est notre devoir de suivre le Saint-Père, mais non comme un troupeau muet et sans raison : souvent de l'humble parole de l'évêque jaillit l'étincelle qui doit éclairer d'une brusque lumière l'intelligence du premier de tous les évêques. Entre tous les membres de l'Église, se fait ainsi un échange de

sagesse et de charité... Nous nous adressons à vous, Don Pacifico, pour nous faire savoir ce qu'il a plu au Seigneur de vous inspirer, au sujet de la conciliation entre l'Église et l'Italie. »

Le bon curé, fort ému, résiste et se fait prier; il regarde prudemment autour de lui, pour s'assurer que les portes sont bien closes. Enfin il se décide à livrer à l'évêque sa profession de foi. La question romaine est insoluble : il ne dépend pas du roi d'Italie de restituer Rome au pape, parce qu'elle n'est plus à lui. Aujourd'hui, ce ne sont pas les princes qui gouvernent: c'est la nation. Au début, disait-on, ce n'est qu'une minorité de sectaires. Mais quand une minorité, sûre de son fait, obtient un résultat, qu'on tolère par impuissance à le combattre, et qu'elle arrive à s'organiser en gouvernement, « cette minorité devient majorité, non par raison numérique d'individus, mais par raison du principe d'autorité qu'elle représente ». Le funeste conflit entre l'Église et l'Italie ne peut pas se prolonger. N'y a-t-il pas déjà, depuis les dernières années de Pie IX, plusieurs signes d'un heureux changement? Les fêtes de Florence seront le prologue du jubilé sacerdotal. Une force mystérieuse continue d'attirer à Rome les peuples de toutes nations : tandis que tous y seront accueillis avec joie, seule l'Italie sera-t-elle exclue? La conscience répond : « C'est impossible. » « Nous verrons la Providence suppléer aux garanties de la puissance terrestre par celles que donnera la charité filiale de toute une nation. Nous verrons la *Sedia* portée triomphalement sur les épaules de trente millions d'Italiens, et ces robustes épaules soulèveront si haut le Saint-Père qu'il ne verra plus sur cette terre ni conflits, ni querelles : ses yeux se fixeront sur les portes d'un nouvel empire, fondé sur les consciences avides de paix, et les portes s'ouvriront devant lui, au cri triomphal qui éclatera des Alpes jusqu'à la mer : *Ave, princeps pacis.* »

C'est sous ce flot d'enthousiasme patriotique que Don Pacifico, interprète de Tosti, fait disparaître la question romaine. Il rêve encore l'Italie unie au Saint-Siège et reine du monde; dans le peuple italien lui-même, il ne voit qu'une nation croyante, toute prête à reconnaître, d'un élan unanime et spontané, l'autorité spirituelle du Père commun des

fidèles. En 1887, comme en 1848, ce fougueux idéaliste transfigure la réalité sur laquelle il veut agir.

La brochure de Tosti exprimait avec une rare franchise les pensées et les rêves qui agitaient depuis longtemps bien des catholiques italiens : on devine quel en fut le retentissement. D'autres cependant, regardant au delà des frontières du royaume, la jugèrent inopportune ; dans l'entourage même du pape, le mécontentement fut d'autant plus vif que cet acte inconsidéré, loin de favoriser les négociations éventuelles avec le Quirinal, les rendait provisoirement impossibles. Le nom de l'auteur et le crédit qu'on lui attribuait auprès de Léon XIII donnaient à cette publication une gravité exceptionnelle. Ne pas désavouer Tosti, c'était laisser croire que le Saint-Siège consentait à une abdication pure et simple. Mais si le désaveu s'imposait, on aurait pu lui donner une forme moins cruelle. La rétractation, qu'on exigea de l'auteur, fut aggravée encore par la maladresse ou le zèle fanatique de certains intermédiaires. Une première lettre de désaveu ayant paru trop vague, Tosti fut invité à reconnaître son erreur en termes plus explicites, et sa nouvelle lettre fut publiée dans les journaux, malgré la promesse formelle qu'on lui avait faite. Le pauvre moine, désavoué à droite comme à gauche, se retira au Mont-Cassin, pour n'en plus sortir. Il abandonna toutes les fonctions qu'il devait à la confiance des deux pouvoirs rivaux. Tandis que Léon XIII ne voulait pas consentir à lui retirer son titre de « vice-archiviste du Saint-Siège », le gouvernement italien prévint ses désirs en le destituant de la charge, purement honorifique, de « surintendant des monuments sacrés ».

Une fois de plus, les déceptions du présent le ramenèrent aux études qui avaient fait la joie de ses premières années. Une *Vie de saint Benoît*, écrite en 1892, fut son dernier livre. Il avait gardé un cercle de fidèles amis qui venaient souvent le voir, et s'efforçaient d'adoucir le pénible souvenir de sa dernière épreuve. Ce n'était pas toujours facile. S'il était prêt à oublier une humiliation personnelle, il ne pouvait se consoler d'avoir laissé croire qu'il reniait son passé. Un de ces confidents des derniers jours, à qui Tosti ouvrait volontiers son cœur, raconte qu'il revenait souvent sur ce point douloureux. « Mais à quoi pensez-vous donc, lui dis-je une fois,

brusquement. Croyez-vous qu'il y ait un seul homme en Italie qui doute de vous et que chacun ne continue pas à vous regarder comme un grand citoyen, comme un des *associés fondateurs* de la nouvelle Italie? — Ces paroles l'émurent et le réjouirent visiblement[1]. »

Malgré tout, les sentiments de Tosti pour la personne de Léon XIII n'avaient point changé : c'était à d'autres personnages qu'il attribuait tous ses ennuis. Il suivait avec attention les actes du pape, il saluait avec joie ses efforts pour attirer vers l'Église romaine les églises dissidentes d'Angleterre ou d'Orient. Il révait toujours de projets nouveaux pour l'avenir de l'Église et de l'Italie, pour la restauration du Mont-Cassin, quand il mourut paisiblement, dans sa cellule de moine, entouré de ses frères, le 24 septembre 1897.

Si les hommes de cette trempe n'étaient pas si rares, les formes diverses de *conciliation* que Tosti a poursuivies, durant toute sa vie, avec une vigueur d'optimisme vraiment touchante, cesseraient de paraître des chimères. Il avait une si grande confiance dans la force directe du bien et du vrai que les difficultés et les obstacles disparaissaient à ses yeux. Ce qui, pour tant d'autres, était contradiction insoluble, n'était pour lui que l'opposition apparente de deux termes qui pouvaient toujours se ramener à l'unité, dans une synthèse supérieure, œuvre commune de la raison et de la charité. Quand il parlait de conciliation, — entre la raison et la foi, entre le patriotisme italien et la soumission à l'Église, entre la tradition et le progrès, — il savait fort bien de quoi il parlait, et ce n'était point par défaut de réflexion ou d'expérience qu'il atténuait si aisément les conflits. S'il oubliait toujours, à force de candeur et de bonté, les difficultés pratiques, celles qui naissent de la routine ou de la malice des hommes, de la violence des passions ou des intérêts aux prises, il se rendait bien compte des difficultés intellectuelles. Mais cet idéal de paix et de conciliation, il arrivait lui-même à le réaliser sans effort, dans l'intérieur de sa conscience, par la noblesse d'une pensée, naturellement hospitalière et bienveillante, aimant les larges horizons, et, plus encore, par l'ardeur d'une foi trop pro-

1. D'Ovidio, art. cité.

fonde et trop vivante pour ne pas briser les cadres d'un formalisme étroit.

Tout Napolitain qu'il fût, il était arrivé de bonne heure au culte « en esprit et en vérité », sans renoncer au *Credo*, sans se détacher de l'Église. Il était de ceux qui cherchent d'instinct ce qui peut unir les hommes ; mais sa modération n'était pas celle d'un sceptique ou d'un diplomate soucieux de ménager tout le monde, pour faire aboutir n'importe quelle intrigue. Il était à la fois doux et hardi, timide et imprudent. Il y avait, dans la franchise de ses opinions et de ses jugements, tant de simplicité et de bonne grâce, un tel oubli de soi, que les gens d'Église, les plus inquiets de sa témérité philosophique ou politique, la lui pardonnaient plus volontiers qu'à d'autres, — quand ils n'étaient pas des sectaires.

Pour juger ce moine excellent, qui sut être aussi un bon citoyen, il ne faut pas séparer en lui, par une analyse abstraite, l'historien, le philosophe, l'écrivain, l'homme public. Il faut regarder l'ensemble de sa vie et de son œuvre, saisir l'harmonie vivante de cette nature si riche et si souple, foncièrement généreuse. Tosti a été méconnu en France : il était trop franchement italien, trop peu clérical pour les catholiques français ; il était trop catholique et trop papalin pour les admirateurs de la Révolution italienne. Comme un autre moine, qui représenta si brillamment chez nous la génération de 1830, comme Lacordaire mourant, et mieux encore que lui, il aurait pu se dire « catholique pénitent, libéral impénitent ». « Dans les heures de découragement et de fatigue, écrivait, peu après sa mort, un collaborateur de l'*Archivio Storico italiano*, c'était un grand réconfort de tourner les yeux vers ce vieux moine, toujours vigilant, l'âme toujours sereine, toujours enthousiaste, infatigable dans sa foi chrétienne et dans sa foi italienne. »

JULES GAY

POÉSIES

I

L'IMPOSSIBLE RETOUR

Jardin silencieux, rivière, clair lavoir
Où les filles miraient leur gorge,
Vignobles, verts coteaux, champs de sainfoin et d'orge,
Je voudrais vous revoir,

Franchir comme autrefois ton seuil large et sonore
Et te retrouver, ô Maison,
Dressant tes murs cuivrés sur le même horizon
Qu'un même soleil dore;

Sentir autour de moi les rustiques odeurs
Des blanches dalles arrosées
Et du soleil chauffant à travers les croisées
Les tentures à fleurs;

M'asseoir sur la terrasse où se courbe en tonnelles
Le rosier jaune au tronc noueux
Et regarder, dans l'or du grand ciel lumineux,
Tourner les hirondelles;

Entendre, tour à tour, des hameaux différents
Une à une sonner les cloches,
A l'heure où le soir bleu fait les objets moins proches
Et les sons plus vibrants...

Mais, hélas ! à travers les champs et les villages
Que foulent mes pas incertains,
J'ai vu de nouveaux parcs et de nouveaux lointains,
Dans d'autres paysages.

D'autres maisons, aux jours d'espérance ou de deuil,
Ont ouvert devant moi leur porte,
Et je laissais un peu de ma jeunesse morte
A chaque nouveau seuil ;

D'autres cloches, le soir, ont sonné sur ma route,
De nouveaux rêves de bonheur,
De fortune ou de gloire ont envahi mon cœur
Changeant sans qu'il s'en doute,

Et si je revenais vers vous, jamais, je crois,
Je ne pourrais vous reconnaître,
Car je n'ai plus, jardin, Maison qui me vis naître,
Mes regards d'autrefois !

II

NUIT D'ÉTÉ

Tout est bleu : les coteaux, les villages lointains,
Les vallons, les rochers et la mer qui miroite.
Les derniers feux du mas, là-bas, se sont éteints ;
Près de nous un cyprès étend son ombre étroite.

L'aérienne voix des pins harmonieux
Anime seule encor le lumineux silence ;
La lune, fin croissant qui brille dans les cieux,
Argente les rameaux qu'un souffle d'air balance.

La terre chaude et lasse exhale par instant
De pénétrants parfums de jasmins et de roses ;
Une claire vapeur sur la plaine flottant
S'attache aux marronniers le long des grilles closes.

La lune, devant nous, découpe sur le sol
Le souple enlacement des rosiers en tonnelles;
Gauche et lourd, un hibou vient rayer de son vol
Le ciel qu'emplit soudain le bruit sourd de ses ailes.

Tout se confond, la plaine et la mer et les bois.
Mais, des buissons noyés sous la brume changeante,
Voici que sort et monte et grandit une voix :
— Écoute, dans la nuit, le rossignol qui chante!...

III

TA FENÊTRE

Ta fenêtre éclairée, au tournant de la route,
Jette un rayon jaune et brillant,
Pareil à la clarté qu'à la nocturne voûte
La lune allonge à l'orient.

Voyageur inconnu, dans ma course lointaine,
J'ai longtemps arrêté mes pas
Sur ce trait lumineux de la route incertaine,
Que tes yeux ne soupçonnaient pas ;

Et je suis reparti gardant, sous ma paupière,
Le dessin fragile et charmant
Où l'ombre de ton corps frôlait dans la lumière
Mon ombre immobile un moment.

IV

ÉVOCATION

L'odeur des bois, ce soir, emplit ma chambre close...
— J'entends craquer au loin la sève des bourgeons,
Et dans l'air calme où flotte encore un brouillard rose
Bruire le ruisseau qui baigne les ajoncs.

J'entends craquer au loin la sève des bourgeons;
Sous le ciel bleu, sans une étoile, où luit la lune,
J'écoute, près de moi, roucouler des pigeons
Dont les cous blancs remuent sur la toiture brune.

Sous le ciel bleu, sans une étoile, où luit la lune
Dont le rayon s'endort au creux tiède des nids,
La chauve-souris va silencieuse et brune
Dans l'enchevêtrement des feuillages unis.

Le clair rayon quittant le creux tiède des nids
Grimpe et s'enlace autour des frondaisons nouvelles,
Brode les hauts sommets des arbres rajeunis,
Paillette le duvet neigeux des tourterelles;

Il met des fleurs de nacre aux frondaisons nouvelles...
— Cependant, mon amour, de tes cheveux dorés,
Une à une je vis glisser des feuilles frêles;
La fenêtre était close et les rideaux tirés :

L'odeur des bois venait de tes cheveux dorés.

JEAN RENOUARD

TURKESTAN, TIBET, CACHEMIRE[1]

II

La période la plus dure de nos tribulations commence. En relisant mon journal de route, que de fois je revois cette phrase : « Journée extrêmement pénible! » Nous souffrons de plus en plus du froid. Je prends une angine, bientôt suivie de fièvre. Sous la tente, nous n'avons que 4 degrés de moins qu'à l'extérieur, mais au moins sommes-nous à l'abri du vent. Les malheureux caravaniers couchent à la belle étoile : ils se font avec les bagages un rempart derrière lequel ils s'entassent. Les chevaux souffrent aussi : quelques-uns sont harassés ; le mien meurt le premier.

Nous marchons, constamment préoccupés par l'idée de trouver de l'eau et de l'herbe. De l'eau surtout : il semble cependant qu'il y en ait de tous côtés, on en voit partout; mais on y va et on ne trouve rien. C'est toujours le mirage. Qui aurait pu penser qu'à ces altitudes on pût manquer d'eau? Or, les neiges et les glaces sont parfois hors de portée, et les ruisseaux se perdent dans les sables. Nous avions omis de prendre des précautions à cet égard; nous n'avions pas de récipient. Heureusement Crosby avait un lit pneumatique en caoutchouc qui fit l'office de réservoir. On le remplissait d'air pour la nuit et d'eau pour la journée.

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

Un soir, nous atteignons les bords d'un grand lac. Déception! il est salé. Nous finissons heureusement par trouver de l'eau douce à proximité. De temps en temps, un caravanier vient nous dire : tel cheval ne peut plus avancer. On lui tire une balle dans la tête. La pauvre bête tombe : sa charge est répartie sur le dos des autres et on emporte son bât qui servira à faire du feu. Un après-midi, Crosby se détache pour chercher de l'eau. Je marche en tête de la caravane dans la direction convenue, préoccupé de la même idée. A la tombée de la nuit, après dix heures de marche, je m'arrête enfin auprès d'une rivière. Mais Crosby n'a pas reparu. J'envoie à droite et à gauche nos hommes avec des lanternes. Je fais tirer dans toutes les directions des coups de fusil, mais les détonations ne s'entendent guère à ces altitudes. Je commence à désespérer de le revoir, lorsqu'Akbar vient me dire qu'il a perçu le bruit d'un coup de feu au loin : je fais tirer dans cette direction. Bientôt j'entends la voix de mon camarade. Enfin, à huit heures et demie nous avons la joie de nous retrouver. Nous étant perdus de vue, il avait erré à l'aventure et avait fini par tomber sur nos traces : mais, l'obscurité étant venue, il lui avait été impossible de continuer à les suivre et il avait bravement pris son parti de passer la nuit dehors; sans couvertures, c'eût été terrible. Heureusement, tout d'un coup, il avait aperçu la lueur d'un coup de fusil et avait aussitôt marché dans sa direction.

Le 25 septembre, nous abordons une chaîne de montagnes orientée au nord-ouest. Croyant être dans les environs de la passe de Lanak, nous franchissons un col à 5 300 mètres d'altitude et tombons dans une vallée, orientée aussi au nord-ouest : des montagnes infranchissables nous barrent la route vers le sud-ouest, direction que nous voulions prendre pour gagner l'Indus. Force nous est donc de marcher au nord-ouest, en suivant cette vallée, où nous découvrons quelques tas de pierres, indiquant que des hommes ont passé là avant nous. Des hommes! nous commencions à avoir soif d'en revoir. A un moment donné, nous croyons en distinguer au loin. *Adam! Adam!* des hommes, s'écrient les caravaniers pleins de joie. Hélas non! *Adam yok*, ce ne sont pas des hommes, mais des rochers. Nous faisons une marche très pénible de dix heures

et finissons par nous arrêter, la nuit faite, sans avoir trouvé d'eau. Souffrant de la fièvre et tombant de fatigue, je passe une très mauvaise nuit. Plusieurs chevaux sont morts. Tous sont harassés. Nous sommes obligés de prendre un jour de repos. Heureusement, au matin, on découvre de l'eau à proximité.

En raison de l'état de faiblesse des animaux qui nous restent, nous abandonnons nos bagages. N'emportant que la tente, les vivres et les couvertures, nous nous remettons en marche, décidés à nous jeter résolument vers le sud-ouest dès que cela sera possible. A une petite distance, nous découvrons des sources abondantes donnant naissance à un cours d'eau assez important. Bientôt après, une vallée s'ouvre exactement dans la direction désirée. Nous nous y engageons avec joie, pensant être tout près des crêtes. Encore fallût-il deux journées pénibles pour y parvenir. Nous voilà enfin au sommet, sur un plateau désolé à 5 650 mètres d'altitude. Il fait un froid glacial. Une bourrasque de neige s'élève. Déception! Le versant opposé est hérissé d'obstacles. Nous cherchons un passage au milieu de vallées étroites, escarpées, rocailleuses. Mohamed Jou et Lasso eux-mêmes perdent courage; ils déclarent que s'engager là, c'est la mort. Nous revenons sur nos pas, et, dans cette triste retraite, nous voyons mourir encore plusieurs de nos chevaux. Le 2 octobre, nous sommes de retour sur les bords de la rivière dont nous avions découvert les sources. La situation est critique, neuf chevaux ont péri. Les sept survivants sont tellement harassés de fatigue qu'à l'exception de deux, ils sont hors d'état de poursuivre la route; et nous n'avons plus de grain à leur donner. Nous-mêmes, nous sommes épuisés. Pour comble de malheur, je perds l'usage d'une jambe. Je pensais que c'était un rhumatisme; c'était une phlébite dont je me ressens encore : je ne le sus qu'à mon retour en France. Crosby, auquel il manque un chronomètre et la connaissance du temps, n'ayant pu faire à l'aide de la boussole et du sextant que des observations assez imprécises, nous ne nous rendons pas du tout compte de l'endroit où nous sommes.

Dans ces conditions, nous nous décidons à nous arrêter et à envoyer deux hommes de confiance, Mohamed Jou et Lasso, en reconnaissance au long de la rivière. Notre espoir,

confirmé par ce fait qu'on voit des poissons dans ce cours d'eau, est qu'il soit un affluent du Shayok, en tout cas est qu'il mène quelque part, à des hommes; notre crainte, qu'il aille se perdre dans les sables comme tant d'autres. Mohamed Jou et Lasso partent montés sur les deux seuls chevaux pouvant marcher, emportant tout ce qui reste de grain, soit pour sept ou huit jours. Il est entendu qu'ils doivent tâcher de revenir au bout de cinq ou six jours et, quoi qu'il en soit, être de retour au bout de dix au maximum; car nos provisions diminuent et nous ne pouvons pas attendre indéfiniment. S'ils ne trouvent pas de secours ou s'ils ne reviennent pas, que nous restera-t-il à faire? Nous faisons dresser la tente sur les bords de la rivière, dans une gorge encaissée, dominée par d'énormes rochers abrupts. L'endroit est mortellement triste; mais nous l'avons choisi parce qu'il y a là un peu d'herbe, avec laquelle les chevaux pourront se sustenter, et quelques plants de bourtza. Au fond de cette gorge, nous avons le soleil de huit heures du matin à quatre heures du soir : dès qu'il a disparu, le froid devient terrible : il n'y a plus qu'à rentrer sous la tente et à s'enfouir sous les couvertures.

Malheureusement la bibliothèque variée de Crosby, comprenant un choix éclectique d'ouvrages de toutes sortes, avait été abandonnée avec les bagages. Nous avions un seul livre, la Bible. Nous eûmes le temps de la lire, de la commenter et d'agiter les plus graves problèmes. L'Ancien Testament est d'une lecture parfois assez récréative, mais les histoires qui y sont racontées ne sont pas toujours très édifiantes. Quel vilain caractère que ce Jacob! me disait un jour Crosby, en fermant le livre. Nous parlions aussi longuement de nos familles, toujours présentes à notre esprit, et lorsque, tout en causant, nous avions atteint sept heures du soir, nous nous couchions contents. Pour ma part, j'étais absolument impotent. Une douleur insurmontable m'arrêtait net, dès que j'avais fait dix pas. J'étais devenu la bouche inutile. A la place de Crosby, d'autres m'auraient peut-être supprimé, d'autant que je mangeais plus que lui. Qu'étais-je donc venu faire ici? me disais-je parfois, alors que j'aurais pu rester tranquillement dans ma petite garnison, au Puy, où l'on mène une vie si douce.

Les jours passent dans une morne attente. Les provisions diminuent. Nous nous mettons à la ration. Nos caravaniers font du pain avec ce qui reste de farine, d'horribles petites galettes cuites dans la poêle. Le sixième jour, nous espérions voir rentrer tout au moins un de nos hommes. Déçus, nous nous armons de patience. Nouvelle déception le septième jour, et puis le huitième, et puis le neuvième. Et le dixième lui-même se passa tristement sans que rien ne vînt. Nous étions dans une terrible anxiété. Il ne nous restait que huit jours de vivres. Serait-il arrivé malheur à nos hommes? Nous auraient-ils abandonnés? En admettant qu'ils reviennent, ramèneront-ils du secours? Si nous ne voulions pas mourir là, il fallait sans tarder nous décider à nous mettre en route ; la seule chose à faire était de renouveler la tentative de franchir les montagnes, bien que nous fussions maintenant dans des conditions beaucoup plus défectueuses; nos cinq chevaux restants étaient devenus de véritables squelettes. J'allais un peu mieux, mais je n'étais pas en état de marcher. D'ailleurs marcher à ces altitudes est horriblement pénible, même lorsqu'on est en bon état; Crosby n'aurait pas été capable d'aller loin.

Nous tenons un grave conseil et prenons le parti d'attendre encore, très encouragés par la confiance que nos caravaniers ont en leurs camarades. Ces hommes ont un moral excellent, ils restent silencieusement assis autour du petit foyer, sans proférer une plainte. Le plus inquiet est le vieux Mir Mollah, qui fait dévotement ses prières.

Le 13 octobre, onzième jour d'attente, dans l'après-midi, nous tirions des coups de fusil sur les poissons que nous voyions sous la glace dans la rivière. Il y avait longtemps que nous avions envie de les manger, ces poissons. Mais pour cela il fallait les prendre. Nos caravaniers avaient essayé de tous les stratagèmes sans y réussir. Tout d'un coup une détonation retentit dans le grand silence... évidemment c'est Mohamed Jou ou Lasso qui nous répond. Nos regards se fixent anxieusement sur l'entrée de la gorge. Bientôt nous apercevons nos hommes, montés sur de petits chevaux noirs. C'est de bon augure, car ce ne sont pas ceux sur lesquels ils sont partis. Quelques moments après nous voyons arriver

majestueusement quatre superbes chameaux, conduits par trois hommes. Nous sommes sauvés! Ces hommes sont des Kirghizes nomades. Mohamed Jou et Lasso avaient marché cinq jours pour arriver jusqu'à eux. Ils nous rapportent un mouton et une panse de yak pleine de lait cuit. Quelle fête! Nous nous empressons de commander un bon dîner.

*
* *

Nous demandons aux Kirghizes de nous mener à la passe de Lanak, mais ils ne la connaissent pas ; ils ne sont même jamais venus jusqu'ici et ne savent pas que personne y soit jamais venu. A notre stupéfaction, ils nous apprennent que la rivière que nous avons suivie est le Karakach; nous ne l'avions jamais supposé. Il en résulte que nous sommes beaucoup plus au nord que nous ne le pensions. Les Kirghizes nous proposent de nous mener chez eux d'abord, puis à la passe du Karakoroum; c'est un long détour, mais nous sommes trop heureux d'accepter. Que les hommes paraissent beaux, lorsqu'on n'en a pas vu depuis longtemps : depuis trente-quatre jours ! Le soir, en mangeant avec délices d'excellentes côtelettes, nous disions, Crosby et moi : quels beaux hommes que ces Kirghizes, quelle belle physionomie, quelle belle attitude ! Nous les envoyons immédiatement chercher nos bagages, qu'ils rapportent fidèlement. Et, deux jours après, nous levons le camp. Bien que souffrant moins de ma jambe, je n'étais pas sans inquiétude sur la manière dont je pourrais me tenir à cheval. Je constatai avec plaisir qu'au prix de douleurs tolérables, j'étais capable de supporter cette position, en me faisant attacher le pied à l'arrière de la selle.

Nous suivons donc le Karakach. A une petite distance, il s'infléchit au nord-est, direction qu'il garde pendant au moins 60 kilomètres. Quel bonheur que nous n'ayons pas accompagné nos hommes dans leur reconnaissance! Jamais nous n'aurions voulu marcher aussi longtemps dans la direction opposée à notre objectif. Chemin faisant, nous voyons des sources abondantes d'eaux chaudes; à environ 5 000 mètres d'altitude, c'est chose bien curieuse. Au bout de trois jours, nous nous arrêtons au milieu de broussailles. Si nous avions

eu de grandes peines, nous devions aussi avoir de grandes joies. Quelle joie de faire flamber ces broussailles et de pouvoir enfin se chauffer! Pareille aubaine ne nous était pas arrivée depuis Polou. Deux jours après, nous étions au camp des Kirghizes. Trois iourtes autour desquelles paissaient de grands troupeaux de chameaux, de yaks, de chevaux et de moutons.

On est bien dans ces tentes spacieuses, matelassées de feutre, où le sol est couvert de tapis : il y fait bon et chaud. Jamais, dans le plus somptueux hôtel, je n'ai éprouvé semblable impression de bien-être. Et que dire de la joie de revoir des femmes? Si la vue des hommes qui nous apportaient la délivrance nous avait causé un immense plaisir, il nous fut bien doux aussi de contempler leurs épouses et leurs filles. Certes elles ne possédaient qu'à un degré médiocre la beauté et la grâce qui font le charme de leur sexe. Néanmoins, nous les trouvâmes jolies. Je donnai à l'une d'elles un bouton doré, arraché à ma pèlerine, et qu'elle fut très heureuse d'ajouter à ses pendeloques. Cela ne l'empêcha pas de refuser de boire du lait, dans lequel j'avais commis l'incorrection de tremper ma tasse : ne voulant pas boire après moi, elle me renvoya le pot. Ces femmes n'avaient jamais vu d'Européens, ni même de villes, et se figuraient que tous les hommes vivaient comme elles sous la tente et passaient leur existence à errer à travers le monde.

Les braves Kirghizes nous offrent une généreuse hospitalité. Nous restons deux jours chez eux. Je vais mieux. Mais c'est au tour de Crosby d'être malade. Les conserves, qui ont pendant si longtemps formé notre unique nourriture, lui ont délabré l'estomac; il est extrêmement faible. Le *yeuzbachi* de la tribu a donné des ordres pour que des animaux soient prêts à Potach, à une quinzaine de kilomètres plus loin. Son frère, l'*onbachi*, sera notre caravanbachi et nous conduira par un raccourci à la passe du Karakoroum et à Séchir. Nous aurions voulu engager hommes et animaux jusqu'à Leh. Mais il n'y a pas moyen, paraît-il. Nous envoyons Mohamed Jou et Lasso en avant à Séchir, où ils devront faire en sorte de trouver les animaux nécessaires pour continuer notre route au delà.

Potach est une localité inhabitée. Nous y trouvons une caravane imposante de quinze chameaux et de quelques chevaux, à laquelle nous joignons les trois seuls qui nous restent. Notre aventure a bien fait l'affaire de ces Kirghizes, qui devaient précisément aller porter des marchandises à Séchir : du feutre et de l'opium. Le vieux Mir Mollah, malade et fatigué, nous quitte ; il prend le chemin Chadidoula pour regagner directement Kachgar. Mais nous trouvons deux nouveaux compagnons de route, un homme et sa femme, âgés l'un et l'autre d'une soixantaine d'années, allant en pèlerinage à la Mecque. Ils nous accompagneront jusqu'à Leh. Ces bons vieux viennent du cœur de l'Asie et sont en route déjà depuis deux mois et demi. S'étant trouvés malades, ils ont dû un moment s'arrêter et lâcher la caravane avec laquelle ils marchaient : pui sils ont erré, et finalement ont été recueillis par les Kirghizes. Qu'est-ce donc notre voyage, à nous, hommes jeunes, vigoureux, bien équipés et munis de tout l'argent nécessaire, à côté de celui de ces deux pauvres vieux !

*
* *

Sous la conduite de l'onbachi, nous nous engageons de nouveau dans les montagnes nues et désolées. Le froid devient extrêmement vif et des bourrasques de neige s'élèvent : les nuits sont si glaciales qu'on peut à peine dormir quelques instants. En trois jours, nous atteignons, par un raccourci, la route du Karakoroum, où nous rencontrons tout de suite une caravane. Encore une grande joie de se sentir cette fois véritablement en communication avec le monde ! Nous achetons du sucre, dont nous commencions à manquer, et du thé des Indes, qui remplacera avantageusement le thé vert, notre unique boisson depuis si longtemps.

Connue et fréquentée depuis des siècles, la route du Karakoroum, reliant Yarkand à Leh par Sandjou, Chadidoula, les passes du Karakoroum, de Séchir et de Kardong, est, sinon la principale, du moins une des principales voies de communication entre la Chine et les Indes. Elle n'est jugée absolument impraticable à aucune époque de l'année ; mais, soit par suite du froid, soit à cause de la fonte des neiges

rendant les torrents momentanément infranchissables, elle n'est guère suivie que d'août à novembre. Encore, durant cette période, les difficultés y sont-elles bien grandes et est-il réellement extraordinaire qu'elle permette un trafic commercial aussi important, d'autant plus qu'aucune disposition n'a été prise pour le faciliter. Nous y croisâmes en moyenne trois caravanes par jour, dont quelques-unes de plus de soixante animaux. Dans la région des montagnes, la route est dénuée de toute espèce de ressources : il n'existe aucun endroit où l'on puisse s'approvisionner de bois ou de vivres, ni même aucun abri.

On serait porté à croire que les gens que l'on rencontre là, Turkis ou Cachemiriens principalement, bravant tant de fatigues pour un maigre salaire, sont des hommes taillés pour la lutte et d'une énergie surhumaine. Et cependant ces peuples sont essentiellement doux, et ont toujours été la proie facile de tous les envahisseurs : il faut penser qu'ils sont plutôt doués de patience, de persévérance, des qualités passives de la goutte d'eau qui finit par user la pierre. Les produits venant du Turkestan sont, pour la majeure partie, du feutre, des lainages et de l'opium ; ceux venant de l'Inde, des étoffes, du sucre, du thé, des épices. Une autre route, reliant Tachkourgan à Gilgit, met en communication le Turkestan et le Cachemire, sans atteindre des altitudes aussi élevées que celles du Karakoroum, mais elle est impraticable aux caravanes : une partie du trajet doit s'effectuer à pied et l'on est obligé de faire porter ses bagages à dos d'homme. Cette route est pourtant la plus courte. Un courrier anglais, allant à Kachgar, la suit tous les vingt jours. Les voyageurs qui veulent passer par là sont obligés de se munir de l'autorisation du gouvernement des Indes.

Le sentier que nous prenons suit une vallée sablonneuse à pente douce, n'offrant aucune difficulté. Il est littéralement jonché de carcasses : les chiens sauvages et les vautours ont de quoi se repaître. Le pays devient de plus en plus désolé. Plus une herbe; heureusement nos hommes ont eu la précaution d'emporter du bois pris dans les broussailles de Potach. Le froid est terrible : trois nuits de suite le thermomètre descend à 30 degrés au-dessous de zéro, et vers huit heures

du matin, à l'heure où nous nous disposons à nous mettre en marche, il marque — 23 degrés. L'eau, toujours à l'état de glace, est rare : nous en emportons dans des sacs. Les animaux s'abreuvent en broutant de la neige lorsqu'ils en trouvent. Nos chameaux marchent gravement, en silence, paraissant constamment préoccupés de conserver leur dignité. Lorsqu'on passe à côté d'eux, ils vous toisent d'un regard méprisant et semblent se retenir pour ne pas vous cracher à la figure le gros mot qu'ils ont sur la langue. Parmi eux, une élégante chamelle dont la robe gris clair contraste avec celles plus sombres des autres, a un air Louis XV qui fait remarquer la distinction de ses manières; on dirait une marquise poudrée se prélassant parmi des gens du commun.

Ces animaux supportent les grandes altitudes et les rigueurs du froid tout aussi bien que la chaleur des déserts brûlants. Leur seul inconvénient est la difficulté qu'ils éprouvent sur les terrains glissants. Il leur est tout à fait impossible de marcher sur la glace : si elle n'est pas trop épaisse, il faut la briser sous leur pas, sinon il faut renoncer à les faire passer. Voir arriver la nuit une caravane de chameaux! Aucun bruit ne signale leur approche. Tout d'un coup on distingue leurs silhouettes étranges; ils s'avancent comme des ombres dans le silence absolu. On les arrête : sagement ils se laissent ranger en ordre les uns à côté des autres. Ils s'agenouillent en poussant de petites plaintes gutturales; une fois placés, ils ne bougent plus, et, de toute la nuit, on ne les entendra pas plus que s'ils n'étaient pas là.

Le 26 octobre nous atteignons la passe du Karakoroum. La vallée par laquelle on l'approche a un aspect lugubre. On pourrait l'appeler la vallée de la Mort. Le chemin est un véritable charnier. On marche au milieu de carcasses. Il y en a par paquets d'une dizaine : les corps, restés là où ils sont tombés, sont raidis dans des positions macabres; les plus frais, déjà à moitié dévorés par les vautours ou par les chiens sauvages, sont horriblements déchiquetés. La plupart sont des squelettes recouverts de lambeaux de peau desséchée. C'est sans doute le froid rigoureux qui cause la mort de tant d'animaux, déjà épuisés de fatigue lorsqu'ils arrivent là, et qui fait que leurs cadavres se conservent longtemps. Tout près du col,

s'élève un petit monument de pierre érigé à la mémoire d'un Anglais, tué à cet endroit par un Afghan, il y a peu d'années. On arrive facilement par quelques lacets au sommet, à l'altitude de 5 655 mètres. Là, bien que blasés sur les panoramas de montagnes, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le coup d'œil qu'offrent les pics neigeux qui nous environnent. Nous descendons sur l'autre versant. Des carcasses, toujours des carcasses. Une vingtaine d'énormes vautours, en train de dévorer le cadavre d'un cheval, s'enlèvent à grand bruit : ce cheval a encore ses fers; notre caravanbachi s'empresse de les lui enlever pour les mettre aux pieds d'un des nôtres.

Nous remontons de nouveau toute une série de croupes, puis nous nous engageons dans une gorge où nous marchons longtemps au milieu de la neige récemment tombée. Cette gorge est peut-être la plus belle que j'aie jamais vue. Sur ses flancs, des rochers géants se dressent, dominés par des pics gris et rouges et des glaciers; au fond, un amas de blocs énormes, jetés pêle-mêle dans un effroyable désordre : il fallait que ce spectacle sauvage et grandiose fût réellement bien beau, pour que nous en ayons encore été émerveillés; nous étions si blasés sur ce genre de panorama! La moindre fleur, le moindre arbuste aurait alors infiniment plus excité notre admiration que la plus belle montagne.

A l'endroit où nous campons dans la soirée, nous apercevons une bande d'antilopes. L'onbachi était armé de l'un de ces fusils préhistoriques qui sont seuls en usage chez les Kirghizes, un fusil à mèche long de deux mètres, muni d'un énorme canon, à la bouche duquel sont fixées deux cornes d'antilopes servant d'appui. Refusant de prendre les nôtres, il part avec son tromblon, escalade des pentes, rampe dans les plis de terrain, se faufile de rocher en rocher. Enfin le voilà à trente pas des animaux : il met en batterie, allume la mèche et l'approche du bassinet; le coup rate. Peine perdue! Les animaux s'enfuient et c'est en vain qu'il leur court encore après. Il revient épuisé de fatigue.

*
* *

Le 28 octobre, nous traversons le Shayok, et, un peu au

delà, nous atteignons sur les pentes opposées un point très curieux. Au bas d'un glacier, l'on voit de petits murs de pierre, au milieu desquels sont rangées des marchandises, et, çà et là s'élèvent cinq ou six tentes. C'est Séchir. O surprise! parmi les quelques hommes qui sont là, nous voyons une figure de connaissance. C'est notre ami, l'excellent aksakal Gauri-Mall ; il vient de Yarkand par la route directe et se rend à Lahore. Ayant appris par Mohamed Jou notre prochaine arrivée, il a voulu nous attendre. Il nous reçoit sous sa tente et nous offre du thé et des bonbons. Quel dommage que d'être obligés de recourir à Akbar pour échanger nos compliments! Nous lui faisons dire qu'il nous donne un avant-goût de la joie de revoir les nôtres. Malheureusement nous ne pouvons pas l'inviter à dîner avec nous; car il est Hindou : il ne lui serait pas permis d'accepter, ce serait se mettre dans le cas de se faire rejeter de sa caste et d'être relégué parmi les parias.

Maintenant nous nous rendons compte de la raison pour laquelle les Kirghizes ne voulaient pas aller au delà de Séchir. Leurs chameaux auraient été dans l'impossibilité de franchir le glacier; c'eût même été bien difficile aux chevaux chargés. Séchir marque sur la route du Karakoroum un point d'arrêt comparable à une cataracte sur une rivière navigable. Il est bien peu de caravanes qui aillent de Yarkand jusqu'à Leh ou inversement; en tout cas les chameaux, qui sont les animaux les plus employés dans le Turkestan, ne le font jamais. L'échange des produits se fait à Séchir. On pose là les marchandises soigneusement étiquetées et on vient les chercher de part et d'autre.

Mohamed Jou et Lasso ont trouvé sur place les yaks qui vont nous être nécessaires. Ces animaux sont faits pour les grandes altitudes; d'ailleurs ils ne se portent pas bien au-dessous de 3.500 mètres. Leur épaisse toison laineuse, traînant jusqu'à terre, les met à l'abri du froid. Ils sont adroits et, étant très bas sur jambes, risquent peu de tomber. Leur inconvénient est d'être un peu lents : ils ne font guère que 3 kilomètres et demi à l'heure. Nous nous mettons en route avec l'aksakal. Nos nouveaux caravaniers sont des Tibétains du Ladak. Comme les yaks, ils sont faits pour les grandes

altitudes; ils marchent gaillardement, en chantant à plein gosier une chanson qui rappelle beaucoup l'air de *Fra Diavolo* : je ne leur en connais pas d'autre.

Nous avons une rude journée pour franchir la passe de Séchir. Cinq heures dans les neiges et les glaces : c'est une orgie de blancheur. Nous sommes à midi au sommet, à l'altitude d'environ 5 450 mètres ; le thermomètre marque 15 degrés au-dessous de zéro. La descente est mauvaise : c'est vraiment incroyable qu'une pareille route soit si fréquentée. Au fur et à mesure que nous avançons vers le sud, nous voyons les glaciers descendre plus bas. La différence de latitude semblerait devoir produire le contraire ; mais le fait s'explique par la grande sécheresse, due à l'éloignement de la mer et au voisinage des sables de Gobi, régnant dans le nord ; dans le sud, en raison de la proximité de la mer il y a beaucoup plus d'humidité.

Le 30 octobre nous voyons des buissons et des herbes; la végétation renaît sous nos pas. Bientôt nous arrivons à un point d'où nous dominons la vallée d'un affluent du Shayok, qui s'étend à 400 mètres au-dessous de nous. Impression inoubliable! Sur les bords de la rivière, au milieu d'un cadre merveilleux, des maisons et des arbres. L'arbre est bien le plus bel ornement de la nature. Nous n'en avions pas vu, pas plus que de maison, depuis Polou, soit depuis cinquante jours! Arrivés dans cette vallée, ravissant échantillon du Petit Tibet, nous marchons au milieu de bosquets de saules, de peupliers et d'abricotiers. Pour la première fois aussi depuis Polou, nous ne souffrons pas du froid, du moins pendant le jour, et nous allons coucher dans une maison au village de Panamik. Les Tibétains nous accueillent avec la plus grande cordialité.

De Panamik, nous gagnons le Shayok que nous traversons une dernière fois. Puis, il faut regrimper à 5 560 mètres un glacier à pente extrêmement raide, pour franchir la passe de Kardong. Nous sommes obligés de monter nous-mêmes sur des yaks : ces bonnes petites bêtes, suant et soufflant, nous amènent lentement au sommet, pendant que nos hommes ont toutes les peines du monde à faire passer nos chevaux déchargés.

Enfin, le 1er novembre, nous arrivons à huit heures du soir, après douze heures de marche, à Leh, où nous nous installons dans un bon bungalow. Leh n'est qu'à l'altitude de 3439 mètres; enfin je respire.

***

Le Petit Tibet est, à coup sûr, une des régions les plus pittoresques et les plus curieuses du monde: à chaque pas, l'attention du voyageur est éveillée soit par la beauté des sites, soit par une particularité quelconque des gens et des choses. Les Tibétains sont bons et doux. Petits, d'un type assez joli, ils portent la chevelure entière et la queue comme les Chinois; leur teint est très bronzé. Ils ont sur la tête un petit chapeau de peau aux bords relevés, sur lequel sont cousus des scapulaires, et sont généralement couverts de haillons. Les femmes, vêtues aussi de haillons, ont de beaux yeux noirs et sont assez jolies. Elles portent toutes, même les plus pauvres, un singulier ornement sur la tête, une longue pièce d'étoffe rappelant la forme du cobra, garnie de turquoises, couvrant le milieu du front et pendant par derrière jusqu'au milieu du dos : la tête est encadrée par des oreillettes de fourrure, autour desquelles retombent les cheveux tressés en nattes.

Soumis politiquement au Maharaja de Cachemire, vassal des Anglais, les Tibétains du Ladak sont, en matière religieuse, sous la dépendance du Dalaï-Lama, et ont des rapports assez fréquents avec Lhassa. Comme tous les lamaïstes, ils pratiquent la polyandrie, qu'ils cumulent avec la polygamie. Les femmes ont généralement deux ou trois époux et parfois jusqu'à six, et les hommes peuvent avoir le même nombre d'épouses. D'ordinaire les choses se passent en famille. Les frères épousent les mêmes femmes. On ne s'occupe pas de savoir de qui sont les enfants. L'aîné seul a les droits de père. Cette pratique est néfaste au point de vue du développement de la population qui est en décroissance, tandis que leurs voisins les musulmans de Cachemire augmentent considérablement.

Il n'est peut-être pas de pays qui présente un aspect aussi religieux que le Tibet. La campagne est couverte de monu-

ments dédiés au culte : *tchotens*, temples et couvents. Les *tchotens* sont des édicules carrés, surmontés d'un chapiteau en forme de pot à fleurs; au milieu se trouve une petite niche renfermant une image du Bouddha, et parfois une roue à prières y est encastrée. Les *tchotens* sont répandus à profusion; il y en a des milliers et des milliers : leur nombre est supérieur à celui des habitants qui, il est vrai, devait être plus considérable autrefois. Tantôt isolés, tantôt par groupes, ils sont généralement adossés à un mur parfois très long, couvert de plaquettes de pierre, sur lesquelles des prières sont inscrites en creux. C'est la même prière qu'on revoit presque toujours : *Om mani padmé houm*, phrase sacramentelle plus ou moins mystérieuse, dont la signification est à peu près : « Le joyau est dans le lotus ». Les couvents sont aussi très nombreux. Ce sont tous de vieux édifices, perchés comme des nids d'aigle au sommet des rochers, dans les sites les plus pittoresques.

Donc, à en juger par la quantité de leurs monuments religieux, les Tibétains semblent être les gens les plus pieux du monde. Mais leur dévotion est toute mécanique. Tourner par la gauche autour des *tchotens* (par la droite ne compterait pour rien) et donner en passant un coup de main à la roue à prières, voilà en quoi elle consiste. Il y a d'ailleurs plus simple : fréquemment l'on voit, sur les toits des maisons, des espèces de girouettes qui ne sont autre chose que des roues à prières que le vent se charge de faire tourner; et l'on voit aussi, sur le bord des rivières, de petits moulins à prières que le courant fait marcher. Les *lamas* (prêtres) sont reconnaissables à leur longue toge rouge sombre et à leur chapeau de polichinelle aux bords jaunes. Autrefois, ils pullulaient dans la région; mais, persécutés il y a une soixantaine d'années, au moment de la conquête du Cachemire et du Petit Tibet par un maharaja hindou, dont la famille règne encore à Srinagar, beaucoup s'enfuirent dans le Grand Tibet pour ne plus revenir. Aujourd'hui les couvents sont peu peuplés; quelques-uns même sont vides. Les lamas sont cependant encore fort nombreux : ils partagent leur temps entre le cloître et la vie séculière, et ne sont plus entravés d'aucune manière dans l'exercice de leurs fonctions.

Leurs cérémonies sont généralement bruyantes. Aussi bien la nuit que le jour, on entend s'élever des temples un grand vacarme de cloches, de tambours et de trompes. A certains jours de fête, les lamas se couvrent le visage d'horribles masques représentant des têtes d'animaux fantastiques et exécutent devant le peuple des danses sacrées, au son d'une musique infernale : nos mascarades du mardi-gras ne donnent qu'une faible idée d'un pareil spectacle. Les missionnaires de Leh prétendent que, dans ces cérémonies, l'idée des lamas est d'habituer leurs ouailles à ne pas avoir peur des démons, auxquels ils s'efforcent de ressembler par leurs affreux travestissements. Il n'y a pas de cimetières au Tibet. On brûle les corps des morts. Les cendres des lamas sont mélangées avec de la terre et on en fait des petites galettes, sur lesquelles on modèle une figure sainte et qui sont précieusement conservées comme amulettes.

Les villes et les villages sont très bien construits, les maisons sont en excellente maçonnerie. Sur les toits sont plantées de longues perches au bout desquelles flottent des girandoles couvertes de prières.

Leh ou Ladak-Leh (Ladak est le nom du pays avoisinant) est la capitale du Petit Tibet; elle compte 2 000 habitants, dont une petite minorité est musulmane ou hindoue. Située à peu de distance de l'Indus, dans une jolie gorge, elle est dominée par le palais du Raja, imposant édifice ruiné, et par un couvent, perché au sommet d'un pic. Les rues sont bien tracées. La principale, droite et très large, traverse un curieux bazar.

On sent l'approche de la civilisation européenne. Leh est reliée à Srinagar par le télégraphe et par un service postal quotidien. Il y a un magasin où l'on trouve du vin dont nous n'avions pas goûté depuis bien longtemps, des conserves et un grand choix de produits européens. C'est la résidence de deux missionnaires protestants, un Anglais, le docteur Show, un Allemand, M. Franke, et d'une *nurse* anglaise. Ils ont autour d'eux une quarantaine de chrétiens. C'étaient les premiers Européens que nous retrouvions, depuis le Russe que le hasard nous avait fait rencontrer à Polou. M. Franke a beaucoup étudié la langue, l'écriture et les mœurs des Tibétains. Il a

traduit un certain nombre de leurs chants. La poésie varie peu suivant les pays. Les ruisseaux d'eau claire et les jardins fleuris, le ciel bleu et le soleil d'or, et surtout les beaux yeux de la femme aimée, voilà ce que les hommes ont toujours chanté et chantent encore dans tous les coins du monde. Mais, chez les Tibétains, c'est toujours sur le même air de *Fra Diavolo*.

*
* *

Il ne faut pas nous attarder à Leh : nous avons encore l'Himalaya à franchir. La passe de Zôji est très facile pendant la bonne saison ; mais, pendant la mauvaise, lorsque la neige est tombée, elle est parfois très difficile et on risque d'y être arrêté une dizaine de jours : Sven Hedin a déclaré que les quelques journées qu'il a passées là étaient parmi les plus dures de ses voyages. Les missionnaires nous donnent bon espoir. Jusqu'ici le service postal n'a pas été entravé. Mais nous serons certainement les derniers Européens à effectuer ce trajet. Nous donnons congé à Mohamed Jou et à Osman qui vont retourner à Yarkand par le Karakoroum ; nous vendons nos trois chevaux restants 60 roupies soit 100 francs ; et le 4 novembre nous nous mettons en route avec Akbar et Lasso. Ce dernier se retrouve dans son pays ; il nous servira désormais, non seulement de cuisinier, mais aussi d'interprète.

Le chemin de Leh à Srinagar est très connu et très fréquenté. Pendant l'automne, bon nombre de touristes et d'officiers anglais le suivent pour venir chasser dans le Petit Tibet. Tous les 20 ou 25 kilomètres, on trouve un *bungalow* (maison), où les voyageurs sont reçus et où l'on peut se procurer des chevaux de relais. Dans ces conditions, entraînés comme nous le sommes, moi allant de mieux en mieux, nous pourrons doubler les étapes et faire une soixantaine de kilomètres par jour. Nous descendons l'Indus, qui n'est là qu'un petit torrent, et le lendemain nous le traversons pour nous engager dans l'Himalaya. C'est un charmant voyage. Des villages pittoresques, des *tchotens* à profusion, des monastères juchés au sommet de roches friables, si bizarrement découpées qu'elles semblent artificielles et faites pour le plaisir des yeux.

Lamayourou, Mulbat, Bhot, Kharbou, que de jolis et curieux paysages ces noms-là évoquent dans ma mémoire. Le 7 novembre, nous sommes à Kargil. L'aspect de la population change brusquement. Les hommes ont la tête enveloppée de larges turbans croisés sur le front. Les femmes sont voilées et se dérobent aux regards. Adieu le Ladak et les Tibétains. Nous voici chez les musulmans. Ils sont larmoyants, les musulmans de ce pays. Chaque matin, au lever du soleil, ils nous réveillent par des gémissements lugubres à fendre l'âme C'est leur manière de prier.

Ce qui change aussi, malheureusement, c'est le temps. Au delà de Kargil, nous trouvons la neige, et, à mesure que nous montons, la couche devient plus épaisse. A la tombée de la nuit, après une longue marche, nous atteignons un chalet isolé, perdu dans l'immensité blanche, le bungalow de Machoï, où nous passons la nuit. Le gardien nous donne de mauvais renseignements sur l'état de la passe de Zôji. Depuis deux jours, aucune caravane ni même le courrier n'ont passé. Au delà de Machoï, la vallée se resserre, et les neiges, s'accumulant à certains endroits, peuvent former un obstacle insurmontable.

Néanmoins nous nous mettons en route. Bientôt le sentier disparaît, il faut le frayer. C'est un gros travail à faire pendant quatre ou cinq kilomètres. De temps en temps, un cheval glisse sur les pentes et roule avec sa charge : il faut aller le chercher, le recharger et le remettre sur la voie. Nos plus mauvais jours de la traversée du Kouen-Lun nous reviennent à l'esprit. Heureusement, ici, la neige rend les chutes moins dangereuses en amortissant les chocs. Enfin nous apercevons une caravane venant en sens inverse. Elle nous a fait notre besogne, comme nous avons fait la sienne. Le soir, à la tombée de la nuit, nous avions franchi la passe et nous atteignons Baltal, le bunlagow suivant, n'ayant fait qu'une dizaine de kilomètres. C'était notre dernière mauvaise journée.

Le lendemain, nous cheminons encore dans la neige pendant 25 kilomètres, au milieu de pins de toute beauté. Puis nous nous engageons dans une magnifique gorge au fond de laquelle un torrent impétueux roule avec fracas. Peu à peu la neige disparaît. La végétation devient luxuriante. Nous

marchons au milieu de forêts de sycomores, de marronniers d'Inde, de châtaigniers, et nous avons cette étrange impression de passer, dans la même journée, du plein hiver au plus bel automne.

*
* *

Nous voilà donc dans cette vallée de Cachemire, si souvent chantée et si célèbre aujourd'hui dans la littérature anglaise. Dans le merveilleux décor de l'Himalaya, la nature étale à profusion sur la campagne ses richesses et ses splendeurs. Par centaines, des sycomores géants se dressent, lançant vers le ciel leurs branches colossales, couvertes d'une toison de feuilles rouges. Çà et là, des villages riants où se promènent des femmes brunes, aux grands yeux noirs, parmi lesquelles la beauté est chose commune. Nous ne nous lassons pas de regarder et d'admirer, et, chemin faisant, bien que captivés par le charme du panorama, notre curiosité s'éveille à la vue de monuments en ruine semés le long de la route. Nous voyons des colonnes cannelées avec chapiteaux à oves enguirlandés, rien qui ressemble aux styles mongol ou hindou. Ce sont évidemment des temples grecs; mais quelle peut en être l'origine?

Le 11 novembre, date mémorable, nous étions définitivement au terme de nos peines. Nous arrivons à Srinagar et nous nous installons dans le superbe hôtel Nédou, où, brusquement, nous passons de la vie sauvage à la pleine civilisation anglaise.

Nous nous dépouillons des peaux de moutons, que ni jour ni nuit nous n'avions quittés depuis si longtemps, nous endossons nos smokings pour dîner au milieu d'une société élégante et nous allons coucher dans de bons lits, nous deshabillant pour la première fois depuis Polou, soit depuis soixante-quatre jours.

Srinagar est une ville enchanteresse. Traversée dans toute sa longueur par une large rivière, le Jelham, qui se divise en plusieurs bras, elle a l'aspect d'une Venise exotique. La même animation règne dans la rue et sur l'eau. De grandes barques à rames, dont la forme rappelle les gondoles, mais

plus allongées, pleines de monde, se croisent et s'entrecroisent. On voit passer des mariages en bateau ; des danseuses sont à l'avant et des musiciens à l'arrière. Les maisons baignent dans la rivière ; le palais du Maharaja et ceux de quelques hauts dignitaires rappellent encore Venise. Une promenade en barque donne l'illusion d'une ville des contes de fée.

A peine arrivé, l'étranger est aussitôt assailli par une nuée de marchands et d'entremetteurs qui s'abattent sur lui et se le disputent pour le mener visiter leurs magasins. Certes, ils ont de quoi exciter notre admiration. Les Cachemiriens sont artistes : ils fabriquent ces étoffes qui ont fait la mode chez nous il y a quelques années ; ils brodent, cisèlent les métaux, sculptent et peignent le bois à merveille. Srinagar compte 125 000 habitants, dont les quatre cinquièmes sont musulmans et le reste hindou. Chose particulière, les musulmans, qui généralement tiennent la tête dans les populations, sont ici le peuple vaincu. Ils manquent, paraît-il, de toute énergie. Le Maharaja est un hindou très convaincu : il couche, dit-on, toujours avec un fakir sous son lit, et interdit de tuer des bœufs dans ses États. Il jouit d'une grande indépendance; les Anglais n'ont pas de troupe sur son territoire, mais seulement quelques officiers inspecteurs de régiments indigènes.

Nous voudrions certes rester dans ce Paradis, nous y reposer et y vivre tranquillement; nous le désirerions d'autant plus que nous avons trouvé à l'hôtel une charmante société d'officiers anglais. Mais au bout de deux jours, nous nous arrachons à ces lieux enchanteurs. En trois jours, nous gagnons en *tonga* (voiture du pays) Rawal-Pindi, où nous trouvons le chemin de fer qui nous amène à Bombay.

CAPITAINE ANGINIEUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

VIE DE CHATÉAU, par **Claude Ferval.**

Sous la forme attachante d'un roman romanesque, Claude Ferval nous fait assister à quelques-uns de ces drames intimes qui rongent secrètement tant de ménages. C'est là un beau sujet et bien moderne : il est de plus en plus fréquent, dans l'aristocratie ou dans la haute bourgeoisie contemporaine, que l'un seulement des deux époux soit riche et subvienne à l'entretien du ménage, et, le plus souvent, c'est à la femme qu'appartient la fortune. Mariages d'amour quelquefois, mariages d'argent à l'ordinaire, où l'homme apporte en dot un nom et un titre, ces sortes d'union, généralement, ne sont pas heureuses : ou l'homme trompe sa femme, et alors, si elle a épousé son mari par amour, elle se sépare de lui avec éclat; ou la femme trompe l'homme, et le mari qu'un divorce ruinerait dévore en silence son chagrin, ou, s'il n'aime plus, son ressentiment de l'injure. Nos lecteurs savent assez quel parti l'auteur a tiré de ce double sujet. *Vie de Château* est trop présent à l'esprit de tous pour que nous ayons à dire les mérites de cette œuvre sincère, la meilleure, peut-être, que nous ait donnée Claude Ferval.

LES INFLUENCES ANCESTRALES,
par **Félix Le Dantec.**

L'auteur s'est fait un nom trop connu des philosophes scientifiques pour qu'il soit besoin de louer sa science quasi universelle et son don de généralisation philosophique, Mais on n'a pas encore peut-être rendu pleine justice à son talent d'exposition, à son ingéniosité de comparaisons et de métaphores, à l'allure, à l'entrain de ses discussions, bref à ce talent de *debater* scientifique, dont trop souvent les hommes de science n'ont ni la possession ni même la compréhension et l'estime.

PIE X, par **Julien de Narfon.**

A la manière une peu précieuse et contournée de l'auteur, voici un livre bien documenté, révélateur curieusement. A lire ces pages toutes pleines de réticences et de sous-entendus, il semble qu'on aperçoive, derrière la politique du pape actuel, bien des agents et des sentiments secrets dont Pie X pourrait n'être que le jouet, sinon la victime. Respectueux pourtant et toujours modéré, le ton de l'écrivain est pénétré d'onction ecclésiastique; mais on sent qu'il connaît à merveille les intrigues, rivalités, complots, mines et contre-mines, qui entourent le successeur de Léon XIII. Cet habile et rusé patriarche de Venise, qui, sans y toucher, bouleversa toute la politique vénitienne dès son accession au trône patriarcal, est-il aussi simplement qu'on nous l'avait annoncé le « pape pieux » après le « pape politique » ?

L'OMBRE DE LA MAISON, par **Ivan Strannik.**

C'est l'un des plus beaux romans que la *Revue de Paris* ait publiés, une œuvre émouvante qui nous fait assister, une fois de plus, aux vains efforts d'une femme malheureuse et qui rêve de refaire sa vie. On retrouvera dans *l'Ombre de la Maison* les qualités des romanciers russes. Mais l'auteur a écrit lui-même en français, directement, ce livre russe : et l'œuvre, par là, nous est plus accessible, les personnages restent plus près de nous. Ivan Strannik, qui nous connaît bien, n'a fait passer de leur âme dans son livre que cette logique audacieuse du sentiment dont, nous autres, Français et Françaises, ne sommes pas toujours capables. Le roman y gagne en pittoresque et en force d'émotion et les conclusions n'en sont que plus puissantes.

LE SAHARA, LE SOUDAN
ET LES CHEMINS DE FER TRANSSAHARIENS,
par **Paul Leroy-Beaulieu.**

Ce livre est un plaidoyer pour le « Transsaharien »; mais c'est aussi la réunion et la mise en œuvre de tous les documents que nous possédions sur le Sahara, sa géographie, sa faune, sa fertilité et ses richesses présentes et futures. Le plaidoyer n'est peut-être pas convaincant; mais les documents sont instructifs et, même pour combattre cette entreprise que certains jugent un peu folle, il faudra recourir à ce livre.

UN HOMME LIBRE, par **Maurice Barrès.**

La nouvelle édition de ce livre fameux mériterait d'être signalée, quand bien même elle ne contiendrait pas cette *Préface*, devenue en quelques jours presque aussi fameuse que le livre lui-même : « Ceux qui ne connurent jamais l'ivresse de déplaire ne peuvent imaginer les satisfactions de ma vingt-cinquième année : j'ai scandalisé. Des gens se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur sottise me crevait de bonheur. » Ainsi débute cette *Préface*, que Saint-Simon n'aurait pas reniée pour une page de ses Mémoires : de combien de nos auteurs contemporains en pourrait-on dire autant ?

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM
par **Julien.**

Chateaubriand nous avait prévenus que Julien, son domestique, avait, lui aussi, écrit son *Itinéraire*, et le maître ne cachait pas qu'il avait usé des notes du domestique. En une curieuse plaquette, — cent vingt pages, — M. Champion nous donne aujourd'hui le texte de cet *Itinéraire*, avec un commentaire un peu passionné, où le vif désir de saisir Chateaubriand en délit d'inexactitude perce à chaque ligne. Le lecteur impartial trouvera, peut-être, que Chateaubriand ne sort pas amoindri de cette épreuve.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18468-11-04. — (Encre Lorilleux).